OEUVRES DE M. FIELDING. TOME PREMIER [-QUINZIEME]: TOM JONES OU...




3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME SEPTIEME.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

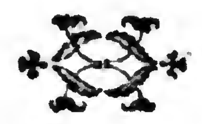
TOME VII.

TOM JONES

OU

L'ENFANT TROUVE.

TOME PREMIER.



À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.



EXTRAIT
DE
L'ÉPITRE DÉDICATOIRE
DE L'AUTEUR ANGLOIS (*).

.....Le nom ſeul d'un patron tel que vous, juſtifiera toutes mes vues aux yeux de mes lecteurs : chacun d'eux, je l'eſpere du moins, en ouvrant ce livre, ſera convaincu par avance que la vertu & la religion y ſont par-tout ſcrupuleuſement reſpectées, & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus ſéveres loix de la décence, ni qui puiſſe offenſer l'imagination la plus délicate. Je déclare même n'avoir eu d'autre deſſein, dans tout le cours de cet ouvrage, que celui de travailler ſincérement à

(*) A M. George Lyttleton Eſq. l'un des lords commiſſaires de la tréſorerie.

rendre *l'innocence & la bonté* également aimables. Un but si légitime étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai, on peut raisonnablement espérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car un *exemple* est une espece de tableau, où la vertu devient, pour ainsi dire, un objet palpable, & frappe nos sens de cette idée délicieuse, dont Platon affirme n'avoir jamais été véritablement saisi que lorsqu'il l'a vue dépouillée des frivoles ornemens de l'art.

D'ailleurs, en dévoilant tous les attraits de la vertu capables d'exciter l'admiration des hommes, j'ai essayé de les attirer à son culte par des motifs d'autant plus pressans, que j'espérois les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à se soumettre à son empire. C'est dans cette vue que j'ai tâché de démontrer que les succès & les acquisitions du *vice*

ne peuvent compenſer la perte de cette conſolante tranquillité de l'ame, compagne inſéparable de l'innocence vertueuſe; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs ſecrettes que les crimes les mieux cachés font à chaque inſtant germer dans le ſein des plus fortunés coupables : ſuccès momentanés, acquiſitions généralement moins précieuſes qu'on ne penſe, & d'autant moins dignes des voies baſſes & infâmes qu'on emploie pour y parvenir, qu'elles ſont toujours incertaines, & par conſéquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin oſé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'innocence & la vertu peuvent difficilement être avilies, ſi ce n'eſt par l'*imprudence;* & qu'elle ſeule peut les faire tomber dans les piéges que leur tendent perpétuellement & la ruſe & l'envie.

Tel eſt, Monſieur, le point de

morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de ſoin, qu'il me paroît renfermer tous les autres; & qu'une fois bien entendu, il peut m'aſſurer du ſeul ſuccès que je deſire, puiſque je crois ſincérement qu'il eſt plus aiſé de rendre l'honnête homme ſage, que de rendre le méchant honnête homme.

C'eſt cet eſpoir ſeul qui m'a fait employer dans cette hiſtoire tout l'eſprit & l'enjouement dont je ſuis capable, pour tâcher de corriger les hommes, en les faiſant rire de leurs propres défauts; & c'eſt au jugement de mes lecteurs que je ſoumets ma réuſſite, en leur demandant très-humblement deux graces: l'une, de ne pas attendre de ma plume un ouvrage parfait; l'autre, de vouloir bien excuſer certains endroits foibles, en faveur de ceux qui auront pu leur plaire davantage.

TRADUCTION D'UNE LETTRE *écrite à M.* Fielding, *auteur de cet ouvrage, en* 1751.

JE ne vous ai jamais vu, Monſieur, mais je vous aime : je ne vous connois point, mais je vous admire. Quels titres plus propres à ſe concilier la bienveillance de l'auteur de Joſeph Andrews, & de l'*Enfant trouvé ?* Cette derniere production de votre plume m'a ſéduit au point qu'il ne m'a pas été poſſible de réſiſter à la tentation de la traduire dans ma langue naturelle. Je ne me trouvois ſatisfait qu'à demi, ſi je ne partageois pas avec mes compatriotes le plaiſir que je tenois de vous, & s'ils n'applaudiſſoient point avec moi à la gloire du digne auteur d'une hiſtoire auſſi agréable & auſſi utile à l'humanité que l'eſt celle de Tom Jones. J'eſpere vous l'envoyer bientôt aſſez paſſablement imprimée en quatre volumes,

& enrichie d'eſtampes d'après les deſ-ſeins de M. Gravelot.

Que je ferai content, ſi le reſpectable pere de l'amante de Jones daigne ne pas méconnoître une fille chérie, ſous un habillement françois! Ne craignez point, Monſieur; elle eſt toujours la même: c'eſt toujours cette même Sophie, digne objet de votre complaiſance & de notre tendreſſe.

Mais vos plus aimables Angloiſes, dont l'intention n'eſt pas de traverſer la France comme des météores, celles en un mot qui ont deſſein d'habiter quelque tems parmi nous, ne prennent-elles pas l'ajuſtement françois? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels toutes les graces & tous les ornemens *à la mode*, d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en diſent) eſt ſecrétement flattée de plaire par toute ſorte d'endroits? D'après cette réflexion; ſi M. Fielding, ai-je dit, avoit écrit pour les François, il auroit probablement ſupprimé un grand

nombre de paſſages très-excellens en eux-mêmes, mais qui leur paroîtroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt réſultant d'une intrigue pathétique & adroitement tiſſue, ils ſupportent impatiemment toute eſpece de digreſſions, de diſſertations, ou de traités de morale, & regardent ces ornemens, quelque beaux qu'ils ſoient, comme autant d'obſtacles au plaiſir dont ils ſont empreſſés de jouir. J'ai donc fait ce que l'auteur eût probablement fait lui-même.

Telle eſt, Monſieur, toute mon apologie, pour avoir oſé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des pieces dramatiques angloiſes, & la tragédie de *Veniſe ſauvée* ajuſtée à notre théatre, ont eu le bonheur de plaire.

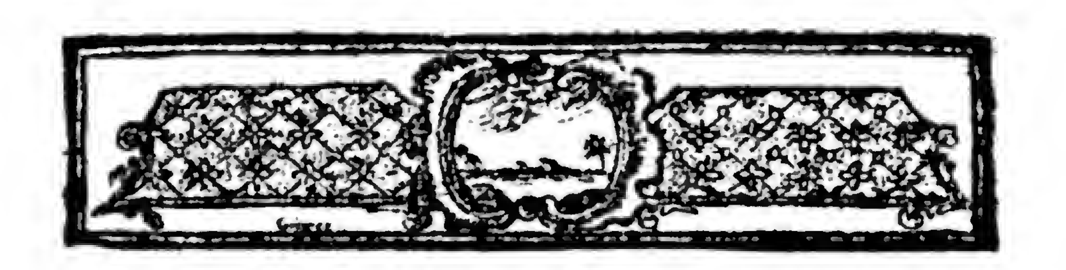
La crainte qui me reſte, ſi vous daignez m'excuſer, naît du peu de tems que j'ai pu employer à un pareil

ouvrage (*). Il m'étoit absolument inconnu avant le 13 Juin dernier; & le bruit se répandoit déjà que les libraires de Hollande, toujours attentifs à leurs intérêts, en faisoient faire une traduction précipitée. L'ouvrage de M. Fielding m'avoit rendu trop ami de l'auteur : cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume, avec une ferme résolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entreprise à fin. Je souhaite, bien plus que je ne l'espere, de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je n'en serai pourtant pas moins, avec les sentimens d'estime & de respect les plus sinceres, &c. LA PLACE.

P. S. Pardonnez, de grace, au style d'un François, qui, depuis l'âge de 16 ans, n'écrivit que très-rarement dans votre langue. Ce n'est point sa plume, c'est son cœur qui vous parle.

(*) Il a été fait & imprimé en quatre mois.

TOM



TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE PREMIER.

CONTENANT à peu près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le lecteur au fait de la naissance du héros de l'histoire.

CHAPITRE PREMIER.

Caractere de M. ALWORTHY, & de miss BRIGITTE ALWORTHY, sa sœur.

DANS cette partie occidentale de l'Angleterre, vulgairement appelée le Comté de Sommerset, vivoit derniérement, & peut-être vit encore aujourd'hui, un gentil-

homme nommé Alworthy, mortel si abondamment favorisé par la nature & par la fortune, que l'une & l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempéramment, d'un jugement sain & solide : il devoit à l'autre la possession du plus ample & du plus riche domaine de la province.

M. Alworthy avoit, dans sa jeunesse, épousé la plus digne & la plus aimable des femmes, & qu'il avoit éperdument aimée. Trois enfans, gages chéris de leur tendresse, étoient morts au berceau ; pour comble de malheurs, cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible que le sien, il la soutint en homme ferme & sage ; il renferma dans son cœur, & sa douleur & sa tendresse, resta fidèle à la mémoire de son épouse, & n'imagina jamais qu'une autre pût lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors dans sa terre principale, avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. Cette sœur atteignoit sa trentieme année, époque à laquelle, suivant l'opinion des malins du siecle, le titre de vieille fille peut être donné, sans que le terme soit absolument impropre. Elle étoit de ces femmes dont on loue plus volontiers les qualités du cœur que les charmes de la figure ; de celles que leur sexe même qualifie du nom de

bonnes pâtes de femmes. La privation de la beauté la touchoit si peu, qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la nature, qu'avec un souverain mépris; Miss Brigitte, en un mot (c'étoit son nom), étoit intimément persuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme étoient autant de piéges tendus pour elle-même ainsi que pour autrui. Elle étoit, en un mot, aussi circonspecte & aussi réservée dans sa conduite, que si elle avoit eu à se tenir en garde contre les artifices qui de tout tems furent mis en usage contre son sexe entier; & je comparerois volontiers la réserve & les précautions des laides contre la séduction, à nos troupes de nouvelles recrues, toujours prêtes à signaler leur courage dans les occasions les moins dangereuses. Cette comparaison paroîtra peut-être bizarre à quelques-uns de mes lecteurs: mais avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réflexions, & même les digressions; & que je compte en faire dans le cours de cette histoire, autant de fois que j'en serai tenté. Messieurs les critiques pourront peut-être le trouver mauvais: mais j'ai mon but; & je me crois ici meilleur juge qu'eux tous ensemble. Je les supplie donc, en m'honorant de leur indifférence, de se mêler de leurs propres affaires, sans s'occuper des défauts d'un ouvrage qui n'est point fait pour eux.

CHAPITRE II.

Etrange événement pour M. ALWORTHY. Caractere de DEBORA WILKINS.

J'AI dit, dans le précédent chapitre, que M. Alworthy étoit possesseur d'un bien très-considérable ; qu'il avoit le cœur excellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront sans doute qu'il vivoit en galant homme, ne devoit rien à personne, n'exigeoit que ce qui lui étoit dû, tenoit une bonne maison, régaloit ses voisins, étoit fort charitable envers les pauvres, même envers ceux, qui, pouvant travailler, aimoient mieux demander lâchement leur pain : d'où l'on pourra conclure qu'un homme de ce caractere a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un hôpital.

Il est vrai qu'il a fait une partie de tout ceci ; mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laissé le soin de prôner ses propres vertus sur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même hôpital. Des faits, d'un genre moins ordinaire, feront le sujet de cette histoire.

M. Alworthy avoit passé trois mois à Londres pour quelque affaire particuliere que j'ignore, mais dont on peut présumer l'importance, puisqu'elle l'avoit retenu si

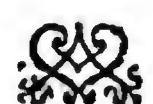
long-tems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été absent pendant un mois entier depuis plusieurs années. Il arriva un soir fort tard à son château; & après un léger souper avec sa sœur, il se retira fort fatigué dans son appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prieres, coutume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il se disposoit à se mettre au lit, lorsqu'en en levant la couverture, il apperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes, & profondément endormi. Frappé d'étonnement, il resta quelque tems immobile. Mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux: il sonna, & fit appeler une vieille servante: Débora Wilkins, c'étoit son nom, fille plus que doublement majeure, qui, par droit de vétérance, commandoit aux autres domestiques, & avoit acquis, par degrés, celui de parler familiérement à son maître. Sa surprise, son trouble & sa consternation, à la vue de cet enfant, sont plus aisés à pressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... Ah, monsieur! ah, monsieur! dit-elle, que ferons-nous de cet enfant?.... Il faut en prendre soin, répondit M. Alworthy, & demain matin lui chercher une

nourrice. Oui, ſans doute, Monſieur, & j'eſpere que vous ordonnerez les informations convenables, pour connoître ſa coquine de mere, car elle eſt ſans doute de notre voiſinage; & je brûle déja de la voir conduire à *Bridwel* (1). Peut-on punir trop rigoureuſement de pareilles canailles? Ce n'eſt ſûrement pas ſon premier, monſieur.... Jugez-en par ſon impudence, en vous attribuant cet enfant!... A moi? répondit M. Alworthy, je ne puis croire que tel ait été ſon deſſein. Sans doute cette malheureuſe a cru cette voie la plus propre pour aſſurer la ſubſiſtance de ſon fils: & je ſuis vraiment ravi qu'elle n'ait pas fait pis.... Ah, monſieur! y ſongez-vous? Que ne dira-t-on pas, que ne croira-t-on pas, ſi l'on vous voit prendre ſoin de cet enfant? La paroiſſe n'eſt-elle point là? Pourquoi vous charger du péché d'une auſſi vile créature? Ah! quelle horreur! Je ne puis regarder ce marmot, ſans répugnance & ſans dégoût. Si vous daignez m'en croire, la nuit eſt belle, un peu de pluie & de vent n'y font rien; je puis l'enfermer chaudement dans un panier, & le mettre ſous le portail de l'égliſe. Quel mal en peut-il arriver? Vous en ſerez du moins débaraſſé.

(*) Maiſon de correction.

Plus d'un trait de cette harangue eût ſans doute offenſé M. Alworthy, s'il avoit pu l'entendre avec plus d'attention ; mais la gentilleſſe de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ſes doigts, qu'il preſſoit dans ſes petites mains, comme s'il eût imploré ſon aſſiſtance, le rendoit ſourd à l'éloquence de la *duégne.* Il lui ordonna ſéchement de coucher l'enfant dans ſon lit même, & de faire lever une ſervante pour ſatisfaire à ſes autres beſoins. Ayez ſoin, ajouta-t-il, de le pourvoir de langes plus convenables, & de me l'apporter dans mon appartement, demain à mon réveil.

Débora avoit du diſcernement : le ton dont lui parloit ſon maître, lui rappela le reſpect qu'elle devoit à ſes volontés ; & cette réflexion diſſipa ſes ſcrupules. Elle prit l'enfant dans ſes bras, le trouva charmant, le combla de careſſes, & l'emporta dans ſa chambre. M. Alworthy ſe mit au lit, & ſe livra à ce ſommeil tranquille dont les cœurs purs & bienfaiſans ſont ſeuls capables de goûter les douceurs.



CHAPITRE III.

Description abrégée. Complaisance de Miss BRIGITTE ALWORTHY.

CE que l'architecture gothique eut jamais de plus noble, avoit été employé dans la construction du château de M. Alworthy. L'air de grandeur qui résultoit de son *ensemble*, frappoit le spectateur de cette sorte de respect involontaire que nos châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours. Les jardins, les bois, les eaux, les terrasses, tout ce que la nature & l'art, joints à la situation la plus avantageuse, peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux, sembloit s'être réuni dans la vaste enceinte de ce château, pour en former à la fois le plus beau lieu & le plus champêtre de l'Angleterre.

On touchoit à la *mi-mai*, la matinée étoit belle, & M. Alworthy s'étoit levé avec l'aurore. Il se promenoit depuis long-tems, & s'étoit enfin arrêté sur une terrasse, d'où il jetoit un œil de complaisance sur toutes les richesses de ses domaines; lorsque le son de la cloche du château, en le tirant tout-à-coup de sa rêverie, l'avertit que Miss Brigitte étoit debout, & que le déjeûné étoit prêt.

Après les politesses d'usage entre le frere & la sœur, & le thé pris, M. Alworthy parla bas à Débora, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à Miss Brigitte qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londres, s'épuisoit déja en longs remercimens.... Mais quelle fut sa surprise, en voyant rentrer Débora Wilkins, avec un enfant dans ses bras ! L'excès de son étonnement la rendit muette; & le frere eut le tems de raconter toute l'histoire de la veille, sans être interrompu par la sœur.

Débora, qui connoissoit le caractere austere de miss Brigitte, & son extrême délicatesse sur le chapitre de la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vue de ce prétendu présent. Miss Brigitte (pensoit-elle) alloit parler très-haut, & fortement prier son frere de mettre au plutôt hors de la maison *cet objet de scandale.* Mais, point du tout : aussi sensible que M. Alworthy, aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature, elle applaudit à tout ce qu'avoit fait son frere, & finit par recommander l'enfant à sa charité.

Cette complaisance de la part de miss Brigitte, paroîtra pourtant moins extraordinaire au lecteur, quand il saura que cet homme respectable avoit terminé le récit

qu'il venoit de faire à sa sœur, en l'assurant qu'il étoit déterminé à faire élever cet enfant avec la même attention que s'il étoit son propre fils.

Quoi qu'il en soit, miss Brigitte s'indemnisa sur le compte de la mere inconnue, de tout ce qu'elle étoit forcée de taire sur celui de l'enfant. Elle épuisa, sur ce sujet, toutes les épithétes que le langage de la vertu prodigue aux infortunées, qui, par quelques disgraces de ce genre, sont censées avoir altéré le respect dû à leur sexe.

On tint enfin conseil sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On passa en revue toutes les servantes de la maison : la sévere Débora les connoissoit jusqu'à l'ame; jamais enquête ne répandit plus d'épouvante, & ne produisit moins d'effet.

On convint, en second lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la paroisse; & Débora fut encore chargée de cette commission, qu'elle accepta avec ardeur, & dont elle promit de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées, M. Alworthy, suivant sa coutume, se retira dans son cabinet, & laissa l'enfant à sa sœur, qui, sans doute pour lui faire sa cour, eut l'air d'en être enchantée.

Dès que son maître fut sorti, Débora

garda le ſilence, en attendant que miſſ Brigitte lui donnât le ton : la politique gouvernante en ſavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de ſe paſſer en préſence de M. Alworthy. Miſſ Brigitte ne tarda pas à s'expliquer. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit ſur les genoux de Débora, la bonne demoiſelle ne put réſiſter à l'envie de lui donner un baiſer, en s'écriant qu'elle étoit vivement touchée de ſa beauté & de ſon innocence! Ces mots étoient à peine prononcés, que Débora preſſant & careſſant le petit orphelin, l'accabla de baiſers, l'étouffa de tendreſſes, & répéta à l'uniſſon : *O l'aimable petite créature! O le gentil garçonnet!*

Ces exclamations ne furent interrompues, que par les ordres que lui donna ſa maîtreſſe de ſonger aux beſoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui que pour ſa nourrice, une des plus belles chambres du château.



CHAPITRE IV.

Découvertes de DÉBORA. Combien il est dangereux pour les jeunes filles de vouloir devenir trop savantes.

APRÈS avoir exécuté les ordres de son maître, la vigilante Débora se disposa à faire ses informations dans la paroisse, pour parvenir à connoître la mere de l'enfant.

Ainsi qu'à l'aspect de l'épervier, animal redoutable pour toute l'espece emplumée, on voit les timides oiseaux fuyant à tire d'aile, chercher leur sûreté dans le creux des arbres & des rochers; tandis que ce tyran, enflé de sa puissance, plane dans les airs, en méditant de nouveaux forfaits: de même, au premier bruit de l'approche de Débora dans le village, tous les habitans allarmés se sauvent en tremblant dans le fond de leurs chaumieres; tout craint également, & les femmes sur-tout, d'être l'objet de sa visite. Ce n'est pas que ces bonnes gens eussent aucun soupçon du projet qui conduisoit vers eux la superbe Débora .... Entraîné par la beauté de cette comparaison, je prétends seulement faire entendre, que, s'il est dans la nature de l'épervier de faire main-basse sur les petits oiseaux, il est également dans celle des

Déboras, tant mâles que femelles, d'insulter & de tyrannifer le petit peuple.

Il étoit dans le village une matrône, qui, par sa figure, & plus encore par son caractere, avoit l'honneur de ressembler à Débora : c'est chez elle que notre *inquisitrice* jugea à propos de descendre d'abord, pour lui faire part du secret de sa mission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la paroisse, & fixerent enfin leurs soupçons sur une certaine Jenny Jones, qui, depuis long-tems, avoit le malheur de leur déplaire.

Cette fille n'étoit pourtant pas absolument jolie ; mais elle avoit de la gentillesse & une sorte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. Jenny Jones avoit servi pendant quelques années chez un maître d'école, qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune personne, & du desir extrême qu'elle avoit de s'instruire, avoit été assez généreux, ou assez fou, pour s'attacher à son éducation, jusqu'au point de lui apprendre le latin beaucoup mieux qu'il ne le savoit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour Jenny ; car, s'il n'est pas étonnant que cette aimable fille se plût médiocrement dans la société de celles que la fortune avoit rendu ses égales, quoi-

que très-inférieures du côté de l'éducation, il n'eſt pas ſurprenant non plus que cette ſupériorité, jointe à ſa façon de ſe conduire avec elles, eût excité l'envie, & peut-être la haine ſecrette de la plupart de ſes compagnes.

Elle n'avoit pourtant encore eu que de légeres preuves de cette jalouſie cachée, depuis qu'elle avoit quitté le ſervice. Mais s'étant aviſée de paroître un dimanche à l'égliſe, avec une robe de ſoie neuve, ce ſpectacle imprévu fut un coup de tocſin qui ameuta & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impoſſible qu'un faſte auſſi éclatant pût être acquis & ſoutenu par des voies légitimes; & les meres les plus folles de leurs filles, auroient rougi de leur ſouhaiter une ſemblable fortune à pareil prix.

Nos deux ſybilles étoient ſans doute parties de là pour aſſeoir leurs ſoupçons ſur la pauvre Jenny : une autre circonſtance, que Débora ſe rappela tout-à-coup, les confirma totalement. Jenny avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le château de M. Alworty; elle avoit gardé Miſs Brigitte dans une grande maladie; &, qui pis eſt, Débora l'avoit apperçue ſortant du château le jour même que ſon maître étoit arrivé de Londres ....

Il n'en fallut pas davantage pour faire ſommer Jenny de comparoître ſur le champ,

en personne, pardevant Madame Débora, qui, ajoutant la gravité d'un juge à la févérité ordinaire de son visage, commença son interrogatoire par ces mots : *C'est donc toi, malheureuse, &c.*

Le Lecteur peut juger par le début, du reste de la harangue ; mais ce qui le surprendra davantage, c'est que Jenny, accablée par l'éloquence de son juge, & fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni de chercher une excuse à son crime.... Cet aveu, accompagné de marques apparentes de la contrition la plus sincere, eût attendri toute autre que Débora; mais ses principes de vertu fermoient son cœur à des mouvemens de pitié, qui lui sembloient une foiblesse. L'éclat de cette scène avoit attiré la foule autour de la maison ; Débora ouvrit les portes, & en notifiant à l'assemblée la turpitude de Jenny, elle exposa cette pauvre fille à tous les opprobres dont une populace envieuse & vindicative est capable de couvrir impunément l'objet de sa jalousie intérieure.

Débora, après avoir réussi au-delà de ses espérances, retourna triomphante au château, & fit son rapport à M. Alworthy, qui, n'ayant ouï dire que du bien de Jenny Jones, (qu'il avoit même résolu de marier à ses dépens avec un ministre du voisinage) fut aussi surpris que mortifié d'avoir appris cette nouvelle.

CHAPITRE V.

Matieres graves où le Lecteur ne trouvera guere le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'auteur.

CEPENDANT M. Alworthy, en qualité de seigneur de paroisse, & de premier magistrat du lieu, fit appeler Jenny Jones. La pauvre fille obéit en tremblant, & fut introduite dans le cabinet de son juge, aux pieds duquel elle se jetta toute en larmes. Ce digne seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long & très-pathétique sur l'énormité de son crime, sur le scandale qu'elle avoit causé dans la paroisse, sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage, sur le châtiment enfin qu'elle avoit déja mérité : mais qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir, qu'il croyoit sincere : pourvu, toutefois, qu'elle se rendît digne de ses bontés, par une conduite plus réguliere à l'avenir. Jenny, pénétrée jusqu'au fond de l'ame, étoit toujours à ses pieds, qu'elle serroit avec transport. Les dernieres paroles de M. Alworthy produisirent en elle un mouvement subit : elle se leva tout-à-coup, voulut parler, n'en eut pas la force ;

de nouveaux ſanglots lui couperent la voix : elle ne put que pleurer.

Le bon ſeigneur lui ſut gré de l'excès de ſon trouble ; il augura bien des ſentimens de Jenny, & pour entiérement la raſſurer : ce n'eſt pas, dit-il, mon enfant pour inſulter à votre malheur que je vous ai parlé ſi vivement ; je ſais que le paſſé eſt irrévocable : c'eſt votre avenir ſeul qui m'intéreſſe ; & je n'ai prétendu que vous fortifier, & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux piéges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'aurois pas pris ce ſoin, ſi le bon ſens & l'eſprit que je crois vous connoître, m'avoient fait moins préſumer d'un repentir, dont la ſincérité de votre confeſſion ne me laiſſe plus aucun doute. Si ces indices ne ſont point trompeurs, je prends ſur moi le ſoin, en cachant votre crime autant qu'il me ſera poſſible, de vous ſauver la honte & le châtiment qui lui étoient réſervés par les loix. Tranquilliſez-vous donc, ma fille, banniſſez vos terreurs ; & quant à votre enfant, les ſoins que je prendrai de lui paſſeront toutes vos eſpérances. Il ne vous reſte plus qu'à me nommer celui qui vous a ſéduit : il n'eſt pas, ainſi que vous, digne de ma clémence.... parlez : il faut qu'il ſoit puni.

A ces mots Jenny, qui avoit eu le tems de ſe remettre, leva modeſtement les yeux,

& répondit ainſi : quiconque eſt aſſez heureux pour vous connoître, monſieur, & n'être pas pénétré de l'exceſſive bonté de votre caractère, doit n'avoir aucun ſentiment de générοſité ; & je ſerois un monſtre d'ingratitude, ſi je reſſentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez faire grace à mon crime ; pardonnez à ma rougeur, ſi je ne vous en parle plus : ma conduite future prouvera mieux la ſincérité de mes remords, que toutes les proteſtations que je pourrois vous faire maintenant.... Jenny fut interrompue un moment par ſes larmes ; & reprit ainſi....

Oui, monſieur, votre générοſité me confond ; mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces pour mon malheureux enfant : puiſſe cette innocente créature vivre aſſez longtems pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les bontés dont vous daignez la combler !... Mais c'eſt à vos genoux, monſieur, que j'oſe vous ſupplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous proteſte cependant que vous le connoîtrez un jour ; mais je ne puis, ſans me rendre parjure, & ſans bleſſer tout ce que l'honneur & la religion même ont de plus ſacré, trahir ce ſecret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils ſacrifices.

Mr. Alworthy, dont la délicatesse sur tout ce qui touche la religion & l'honneur est déjà établie, frappé de cette réponse, hésita un moment, & lui dit qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens avec un scélérat : mais que le mal étant fait, il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable ; mais uniquement dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article, il reçut de Jenny les assurances les plus positives que le pere de l'enfant ne dépendoit en aucune façon de lui, &, selon toute apparence, n'en dépendroit jamais.

La franchise & l'ingénuïté de Jenny, avoient tellement disposé M. Alworthy en faveur de cette fille, qu'il la crut aisément. Elle avoit dédaigné de s'excuser elle-même par un mensonge ; elle avoit même osé risquer d'indisposer son juge dans une circonstance si dangereuse pour elle, plutôt que de manquer à autrui, en trahissant son serment : étoit-il vraisemblable qu'elle manquât alors si indignement à son bienfaiteur ?

Satisfait & affermi par cette réflexion, il congédia Jenny, en l'assurant qu'il lui chercheroit bientôt un asyle, où, à l'abri des témoins de son avanture, il la mettroit en situation de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

Moins instructif, & peut-être moins ennuyeux que le précédent.

A L'INSTANT même où M. Alworthy étoit entré dans son cabinet avec Jenny Jones, Miss Brigitte & Débora s'étoient postées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la serrure, elles avoient vu & entendu tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Dieu sait quel silence avoit été observé tant qu'avoit duré le dialogue du juge & de la coupable! Mais dès qu'elles crurent pouvoir parler impunément, Débora débuta par s'écrier que son maître étoit trop bon; qu'il devoit du moins insister sur le nom du pere de l'enfant; que cet excès de complaisance, pour une fille perdue, étoit une foiblesse déplorable; que quant à elle enfin, elle le connoîtroit ce pere si caché, & même avant la fin du jour, dût-il être au centre de la terre. A ces mots, Miss Brigitte, décomposant les traits de son visage, par un disgracieux sourire, condamna charitablement cet excès de curiosité; bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts dont elle s'accusoit, ses ennemis du moins ne pouvoient jamais la taxer de s'im-

miſcer dans les affaires d'autrui. Elle loua enſuite la façon modeſte & ſpirituelle dont Jenny avoit parlé à M. Alworthy ; elle convint que la ſincérité de cette fille, & la nobleſſe de ſon procédé, en s'expoſant à tout plutôt que de manquer à la foi promiſe à ſon amant, avoit dû déſarmer ſon frere, & l'intéreſſer pour elle ; qu'à ſon égard, elle avoit toujours regardé Jenny comme une bonne & honnête fille, & qui, ſans doute, n'avoit été ſéduite par quelque libertin, que ſous une promeſſe de mariage, ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

A ces mots, Débora ſe vit cruellement déſorientée. On ſait déjà que cette Duégne n'ouvroit jamais ſon ſentiment ſur rien, ſans avoir ſondé & preſſenti celui de ſes maîtres ; auſſi ne manqua-t-elle pas d'entrer bien vîte dans la penſée de Miſſ Brigitte, & de louer l'excès de la pénétration & de la charité de cette bonne demoiſelle. Ce colloque fut enfin terminé par une invective amere contre la *beauté*, fléau funeſte & dangereux pour tant d'honnêtes filles, que ce fatal préſent du ciel expoſe chaque jour à ſe voir trompées par les ruſes infernales des inſidieux admirateurs de leurs charmes !

*

CHAPITRE VII.

Sujets de surprise pour le lecteur.

CEPENDANT Jenny étoit retournée chez elle, fort satisfaite de la réception de M. Alworthy, dont elle laissa transpirer doucement l'indulgence, qui devint bientôt publique : son intention étoit, sans doute, de ramener les esprits en sa faveur, ou du moins d'adoucir les clameurs des femmes déchaînées contr'elle. Quelles que fussent ses vues, le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit été citée devant M. Alworthy, toute cette populace, qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit à plaindre son sort; dès qu'on sût la façon dont son juge en avoit agi avec elle, tout le monde condamna la conduite de M. Alworthy, tout se déchaîna de nouveau contre Jenny Jones; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonnera peut-être le lecteur, qui connoît déjà le caractère bienfaisant de ce seigneur, ainsi que sa puissance; mais, quant à sa puissance, il n'en usoit presque

jamais; à l'égard de sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il étoit parvenu, par degrés, à désobliger presque tout le monde. Les grands hommes savent seuls que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoi qu'il en soit, Jenny ne tarda pas à se voir affranchie des persécutions de la paroisse, & à devoir à son bienfaiteur un asyle qui la mettoit à l'abri de toute espèce de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que la malignité eut perdu de vue son principal objet, il lui en fallut un autre; & cet autre ne fut rien moins que M. Alworthy lui-même.

On se dit bientôt à l'oreille que lui seul étoit le pere de l'enfant. On en trouva la preuve dans sa conduite pendant le cours de cette affaire : s'il n'avoit pas eu ses raisons secrettes, le crime auroit été puni, Jenny seroit déjà à Bridwel.

Ces calomnies eussent pu toucher un homme moins ferme, & d'une réputation moins bien établie. M. Alworthy les méprisa : elles tomberent d'elles-mêmes, ou ne servirent plus que de supplément aux conversations des commeres du voisinage.

Ceci posé, nous souhaiterons un bon voyage à Jenny, nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu, & nous passerons à des matieres de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

Hospitalité de M. Alworthy. Caractères crayonnés de deux freres, un médecin & un capitaine.

LE château de M. Alworthy, de même que son cœur, étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité, & sur-tout aux personnes de quelque mérite. C'étoit, à dire vrai, la seule maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner, pourvu qu'on en fût digne. Les hommes de génie, les savans, les artistes distingués, étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée, ses lumieres naturelles, perfectionnées par une application réfléchie à l'étude des belles-lettres, & par la fréquentation des gens de goût, l'avoient mis à portée de connoître & d'apprécier les bons ouvrages de tout genre. Il n'est donc pas étonnant que les auteurs de différens genres abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus, où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître, où, enfin, ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car M. Alworthy n'étoit pas de ces opulens fastueux, toujours prêts à caresser les auteurs d'une certaine classe, dans l'espoir seul d'être amusés, instruits, flattés,

&

& prônés dans le monde. Chez lui l'on étoit à soi-même; on y disposoit de son tems; on y pensoit tout haut; on étoit sûr, enfin, dès que l'on étoit estimable, d'être véritablement estimé.

Le docteur Blifil étoit un de ceux qui cultivoient le plus M. Alworthy. Cet homme avoit eu le malheur de perdre le fruit de beaucoup de talens, par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession absolument contraire à son goût. Le docteur, par pure obéissance, s'étoit donc appliqué, ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la médecine : car, de tous les livres, ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoissoit le moins; &, malheureusement pour lui, le docteur étoit en effet parvenu à pouvoir mériter ce titre en toute espèce de science, excepté celle qui pouvoit le mettre à son aise; & le pauvre homme, après avoir attrappé quarante ans, se voyoit dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette espèce, étoit sûr d'être bien accueilli chez M. Alworthy, auprès de qui l'infortune vertueuse étoit toujours recommandable. Ajoutons à ceci que le docteur paroissoit avoir un grand fond de religion; & que par cet endroit seul, il avoit droit de plaire également à M. Alworthy & à Miss Brigitte, qui possédant les matieres de controverse au point

de capitaine de dragons, lorſqu'une querelle qu'il avoit eue avec ſon colonel, l'avoit forcé de ſe défaire de ſa compagnie. Depuis ſa retraite, il s'étoit jetté, par forme d'amuſement, dans l'étude des matieres de religion, & ne pouvoit, par conſéquent, être ſoupçonné d'attachement pour les ſentimens à la mode.

Ce perſonnage étoit, ſelon toute apparence, très-propre à réuſſir auprès d'une femme du caractère de Miſſ Brigitte; le docteur le ſentit, & ſe détermina à l'amener ſur la ſcene. Il n'aimoit pourtant pas exceſſivement ſon frere; & les bienfaits que lui-même avoit reçu de M. Alworthy, méritoient ſans doute plus de reconnoiſſance. Quel pouvoit donc être ſon but?

Etoit-il de ces gens qui ſe plaiſent autant à faire le mal, que d'autres à faire le bien? ou du nombre de ceux qui, ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes, ſentent du moins quelque plaiſir en y participant par leurs conſeils? ou enfin (car l'expérience du monde rend cette derniere conjecture aſſez probable) trouvons-nous réellement quelque plaiſir à élever nos proches, quelque peu chers qu'ils nous ſoient d'ailleurs?

Mais quel que fût le motif du docteur, il ſuffit de ſavoir qu'il y tint fermement; qu'il ne tarda pas à introduire ſon frere dans le château; & qu'à peine le militaire

y avoit paſſé huit jours, que le docteur eut tout lieu de s'applaudir de la fineſſe de ſon diſcernement. Il eſt vrai que le capitaine avoit jadis lu ſon *Ovide*, qu'il ſavoit le mettre en pratique auprès des femmes, & que ſon charitable frere avoit eu ſoin de le mettre au fait du local.



CHAPITRE IX.

Amours raisonnables.

MISS Brigitte, à qui les vues du capitaine ne furent pas long-tems douteuses, & qui sentoit combien son but étoit légitime, n'en fut ni honteuse ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat; mais les charmes de la conversation de son amant n'avoient pas tardé à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans sa figure. Le capitaine, de son côté, calculoit les avantages solides qu'il pouvoit rencontrer dans ce mariage, & s'embarrassoit peu des autres, qu'il croyoit dignes de n'occuper que les amans vulgaires. Pour n'en pas imposer au lecteur, disons-lui nettement que le capitaine, depuis son arrivée au château, ou, pour le moins, depuis l'instant que son frere lui avoit fait quelques ouvertures de son projet, étoit déjà très-amoureux, c'est-à-dire, de la maison de M. Alworthy, de ses jardins, de ses terres, & de ses riches possessions.

Comme M. Alworthy avoit déclaré au docteur qu'il ne se remarieroit jamais, & qu'il lui avoit laissé pressentir que son intention étoit d'instituer pour son héritier l'un

des enfans que sa sœur pourroit avoir; le docteur & son frere crurent faire une très-bonne action en se hâtant de contribuer à donner l'être à une créature qui devoit se voir si libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir que cette même fortune étoit si propice aux louables intentions du capitaine, que, tandis qu'il dressoit son plan d'attaque vers miss Brigitte, cette demoiselle nourrissoit dans son cœur les mêmes intentions & les mêmes desirs, n'ayant, de son côté, d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du capitaine, & voulant pourtant en laisser assez entrevoir, pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échappoit : aussi réussit-elle.

Mais si le capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de miss Brigitte, il n'étoit pas sans inquiétude du côté de M. Alworthy. Quel que fût le désintéressement de ce Seigneur, le capitaine imaginoit qu'il en seroit de lui, comme de tous les autres hommes; & qu'un mariage si disproportionné pour la sœur, ne pourroit certainement plaire au frere. Il se détermina donc à ne laisser échapper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à miss Brigitte, sauf à être toujours sur ses gardes en présence de M. Alworthy; & cette regle de

conduite, qui fut très-approuvée par le docteur, eut toute la réussite que l'un & l'autre en attendoient. En moins d'un mois, le capitaine & miss Brigitte étoient mari & femme, sans que M. Alworthy se doutât seulement qu'ils s'aimassent.



CHAPITRE X.

Matieres prévues.

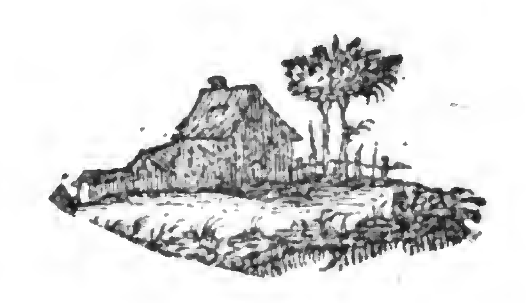
LES nouveaux époux & le docteur étoient également contens; mais il falloit rompre la glace avec M. Alworthy, & personne n'osoit l'entreprendre : le docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon Seigneur se promenoit dans son jardin, le docteur, après avoir monté son visage sur le ton sérieux & affligé, lui fit part de cette nouvelle, qu'il feignoit de n'avoir apprise que dans l'instant même, & termina son discours par protester à M. Alworthy qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere, que, dût-il vivre cent ans, il ne le reverroit jamais que pour lui reprocher son crime.

Mais M. Alworthy étoit trop philosophe, pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquillité. Il se rappela que sa sœur étoit plus que d'âge à faire un choix; & que l'époux qu'elle avoit pris, étoit d'une naissance à ne point la faire rougir : il se plaignit seulement, mais avec modération, de n'avoir pas été consulté par elle dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie; & finit par assurer le docteur, que, pourvu que les nouveaux époux fussent également

satisfaits de leur sort, il ne conserveroit contr'eux aucune ombre de ressentiment.

Celui-ci, quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux, exagéra la générosité de M. Alworthy, autant que l'ingratitude de son frere, & s'emporta au point que ce seigneur eut toutes les peines du monde à l'appaiser, & à obtenir de lui la grace du capitaine.

Le docteur céda enfin, & n'eut rien de plus pressé que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.



CHAPITRE XI.

Conclusion du premier livre.

J'AI lu, je ne sais où, que l'un des bons conseils que laissa le diable à ses disciples, en prenant congé d'eux, étoit celui-ci : *Quand vous serez montés où vous aurez voulu atteindre, renversez d'un coup de pied l'échelle* : c'est-à-dire en bon françois, dès que tu seras sûr de ta fortune, quel que soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de t'en défaire.

Soit que le Capitaine connut, ou non, cette maxime, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas plutôt paisible possesseur de miss Brigitte, & parfaitement réconcilié avec M. Alworthy, que son refroidissement pour le docteur frappa les yeux les plus indifférens, & fit des progrès si rapides, qu'il dégénéra bientôt en mépris.

Le docteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter secrétement quelques plaintes : mais il n'en eut d'autre réponse, sinon que, s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le château, il étoit maître de se choisir une retraite plus à son gré.

Ce conseil fraternel accabla le docteur

Rien en effet ne déchire plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins un motif de consolation : mais comment se consoler des procédés insultans d'un obligé, lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminels pour un sujet qui n'en étoit pas digne.

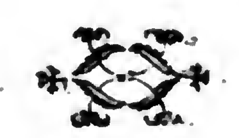
Quoiqu'il en soit, les choses furent poussées au point que M. Alworthy lui-même voulut savoir du capitaine en quoi le docteur avoit pu l'offenser ; & ce frere dénaturé eut l'ame assez vile pour révéler la turpitude de son frere, en avoüant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere, qu'il aimoit & respectoit autant que M. Alworthy.

Mais ce dernier pensoit trop noblement pour adopter une pareille excuse, & marqua tant de mépris pour les personnes incapables d'oublier une offense, que le capitaine feignant de céder à la force de ses raisonnemens, consentit à se racommoder avec son frere.

Quant à miss Brigitte, qui étoit encore dans le premier mois de son mariage, elle n'imaginoit seulement pas que son époux pût avoir tort. Mais malgré la réconciliation des deux freres, le même fiel n'en

fermenta pas moins dans le cœur du cadet, qui fit naître tant d'occasions d'en donner secrétement des preuves au docteur, que ce malheureux, ne pouvant plus vivre au château, se détermina à affronter tous les désagrémens qu'il envisageoit dans le monde, plutôt que de supporter plus long-tems les mauvais procédés d'un frere qu'il gémissoit d'avoir si bien servi.

Il s'en alla droit à Londres où il mourut peu de tems après de chagrin : espèce de maladie qui tue bien plus de gens que l'on ne pense, & dont la cure tiendroit une place honorable dans nos papiers publics, si Messieurs les médecins avoient appris à la guérir.



LIVRE II.

CONTENANT divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du capitaine BLIFIL avec miſs BRIGITTE ALWORTHY.

CHAPITRE PREMIER.

Délicateſſe du capitaine, au ſujet des bâtards. Grandes découvertes de DÉBORA WILKINS.

HUIT mois après la célébration des noces, miſs Brigitte Alworthy, à la ſuite d'un ſaiſiſſement, ſe trouva mere d'un gros garçon, qui ſe portoit très-bien.

La naiſſance d'un héritier, né d'une ſœur chérie, en comblant M. Alworthy de la joie la plus vive, ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé, dont il avoit été le parrein, auquel il avoit donné le nom de Thomas [celui de ſon propre patron], & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir, au moins une fois le jour, depuis qu'il le faiſoit nourrir au château,

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit Tom [*]; & elle y consentit, quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. De là venoit, sans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet orphelin, que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfans, qui, tout innocens qu'ils sont de la foiblesse de leurs meres, sont souvent regardés comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une véritable foiblesse dans M. Alworthy. Il tenta même, plus d'une fois, en jetant adroitement des scrupules dans l'ame de son beau-frere, de lui ouvrir les yeux sur un attachement qui pouvoit être mal interprêté par les rigoristes, & par conséquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. Alworthy, dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes [la charité en étoit la base], lui répondit si vertement sur cet article, que le capitaine conçut qu'il falloit se taire, & renfermer dans son cœur des sentimens de jalousie, qu'il n'avoit pu cacher.

---

[*] Abréviation de Thomas.

Mais tandis qu'il rongeoit ſon frein, la dame Débora venoit de faire une découverte, qui, par ſes ſuites, menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre Tom, que tous les argumens du capitaine.

Soit que l'inſatiable curioſité de cette femme l'eût pouſſée à cette recherche; ſoit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour ſe mettre d'autant plus dans les bonnes graces de ſa maîtreſſe ; il n'eſt pas moins vrai qu'elle étoit parvenue à découvrir enfin quel étoit le pere du petit Tom.

Le lecteur ſe reſſouviendra, ſans doute, que Jenny Jones avoit paſſé quelques années chez un maître d'école, qui s'étoit plu à lui enſeigner le latin; & qui, enfin, en avoit fait une écoliere plus ſavante que ſon maître même. Il eſt vrai que cet homme, quoique d'une profeſſion où la ſcience paroit être néceſſaire, n'en étoit pas moins ignorant. C'étoit un des meilleurs chrétiens du canton, un vrai Roger Bontems, que tous les gentilshommes des environs aimoient avoir à leur table, & qui, par conſéquent, avoit peu d'écoliers; de ſorte que, ſans l'office de clerc de la paroiſſe, celui de barbier, & dix livres ſterlings qu'il recevoit chaque année, à Noël, du généreux M. Alworthy, le pauvre Partridge (c'étoit ſon nom) n'eut pas été fort à ſon aiſe. Il avoit pris femme dans la cuiſine de M. Alworthy, & l'avoit

épousée pour sa fortune, c'est-à-dire, pour une dote d'environ vingt livres sterlings, qu'elle y avoit amassée; au demeurant, laide, méchante, & qui s'étoit bientôt rendue plus redoutable dans l'école, & par-tout ailleurs, que son mari même.

Dix ans s'étoient passés depuis ce mariage; Partridge n'en avoit pas encore trente, & sa femme n'étoit pas encore mere. De là mille especes de tribulations pour notre pédagogue: sa jalouse moitié souffroit à peine qu'il envisageât d'autres femmes qu'elle; la moindre politesse de la part de son époux à ses voisines, suffisoit pour la mettre en fureur. De là encore, le soin qu'elle avoit toujours eu de n'avoir dans sa maison que des servantes très-maussades, de ces filles, en un mot, dont la figure est presque caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre: nous l'avons déja insinué; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeste, qualité très-recommandable auprès des femmes jalouses: aussi avoit-elle passé quatre ans entiers chez Partridge, sans avoir inspiré même du soupçon à sa maîtresse, qui, loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari, n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mit au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte; quand ces sortes de maladies

ſont dans le ſang, rien n'en peut prévenir les accès; un rien ſuffit pour les produire, & preſque toujours lorſqu'on s'y attend le moins. C'eſt ce qui étoit arrivé à Madame Partridge. Après avoir ſouffert, pendant quatre ans, que ſon mari enſeignât cette fille, ſans en avoir conçu le moindre ombrage; un jour qu'elle étoit entrée dans l'école où cette fille liſoit, tandis que ſon maître étoit appuyé ſur elle, Jenny Jones, à la vue de ſa maîtreſſe, s'étoit levée bruſquement de ſa chaiſe avec un air de confuſion, qui n'avoit paru que trop ſuſpect; & madame Partridge, ayant alors ouvert les yeux ſur les complaiſances de ſon mari pour cette jeune fille, n'avoit attendu, pour éclater, qu'une occaſion que le hazard fit bientôt naître. Partridge & ſa femme étant à table, & le pédagogue ayant demandé à boire à Jenny, s'étoit exprimé en ces termes: *Da mihi aliquid potum.* La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pu s'empêcher de ſourire; & alors ſa maîtreſſe, ayant interprêté ce ſourire conformément à ſes idées, après lui avoir fait voler ſon aſſiette à la tête, l'avoit pourſuivie, le couteau à la main, juſque dans la rue, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'eſt ainſi que Jenny étoit ſortie de chez Partridge, qui, pour faire ſa paix avec ſa femme, s'étoit cru obligé de con-

venir [en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entr'eux] que Jenny étoit devenue obstinée & impertinente, depuis qu'elle s'étoit imaginée en savoir autant, & peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques caresses de surérogation, avoit tellement calmé l'épouse, que plusieurs mois s'étoient passés entr'eux dans la tranquillité la plus profonde; quand le babil d'une vieille commere vint tout-à-coup la troubler de nouveau, en apprenant à madame Partridge, & l'accouchement de Jenny, & tout ce qui venoit d'arriver au château.

Jamais incendie ne fut plus promt, & n'eut de suites plus terribles. Madame Partridge, après avoir calculé sur ses doigts, croit que l'enfant peut avoir été fait chez elle; ses anciens soupçons renaissent, & se changent en certitude; son mari n'a laissé partir Jenny, que pour tromper d'autant mieux sa femme; peut-être même étoit-il déja dégoûté de cette fille, & qu'il avoit saisi l'occasion de s'en débarrasser. Partridge n'est donc qu'un traître, un perfide, un monstre digne des plus affreux supplices.... A ces mots, elle vole chez elle: ses mains, ses dents, sa langue, tombent & agissent à la fois sur le pacifique époux, qui, tout étourdi

de l'orage, laiſſe le tems à l'amazone de le couvrir & de plaies & de ſang; mais qui, réveillé par la douleur & la violence des coups, quitte la défenſive, ſe ſaiſit des bras de ſon épouſe, & lui fait enfin ſentir toute la vigueur des ſiens.

Le bruit attire les voiſins. Madame Partridge, échevelée, & couverte du ſang de ſon mari, ne manque pas de s'évanouir: toutes les femmes la ſecourent. Elle ouvre enfin un œil mourant, pour accuſer Partridge d'avoir voulu l'aſſaſſiner, après avoir déshonoré ſon lit: de là, grande rumeur, grand ſcandale dans la paroiſſe.

Le pauvre Partridge montre en vain les preuves ſanglantes de l'aménité du caractere de ſon épouſe; toutes les femmes le condamnent, tous les hommes l'exhortent à vivre mieux à l'avenir; chacun retourne enfin chez ſoi, & laiſſe les deux conjoints vis-à-vis l'un de l'autre.



CHAPITRE II.

Suite du précédent.

DÉBORA ne fut pas la derniere à être inſtruite des particularités de cette avanture. Elle avoit trop pénétré les ſentimens du capitaine Bliſil à l'égard du petit Tom Jones, pour perdre l'occaſion de ſe concilier les bonnes graces de ce nouveau maître, en lui donnant des armes propres à combattre l'extrême attachement de M. Alworthy pour le prétendu orphelin.

Le capitaine, en bon politique, ne parut que médiocrement flatté de cette confidence, mais ne ſe promit pas moins d'en faire uſage dès qu'il en croiroit l'occaſion favorable.

Elle ſe préſenta environ un mois après, dans une grande converſation qu'il eut, en ſe promenant avec M. Alworthy, ſur la charité. Le capitaine y ſoutenoit, contre le ſentiment de ſon beau-frere, que la charité ceſſoit d'être vertu & devenoit foibleſſe, dès qu'elle s'étendoit juſques ſur des ſujets, dont les mœurs corrompues avoient droit d'exciter l'indignation plutôt que la pitié. Un homme comme Partridge, par exemple (ajouta-t-il avec un ſang-froid

réfléchi), paroîtra-t-il à tous les yeux un digne objet de charité ?

M. Alworthy marqua quelque ſurpriſe au nom de Partridge ; & bien plus encore, lorſqu'après avoir prié le capitaine de s'expliquer, il eut appris que cet homme étoit le pere du jeune orphelin.

Débora fut d'abord appelée ; elle eut ordre de ſe rendre de nouveau ſur les lieux ; d'y faire de plus amples informations ; & au cas que Partridge ſe trouvât réellement coupable, de le faire citer juridiquement au tribunal de M. Alworthy, alors *juge de paix* du canton.

Il eſt bon de ſavoir que la femme de Partridge, après le grand combat dont nous avons parlé dans le dernier chapitre, avoit conſtamment refuſé toute eſpece d'accommodement avec ſon mari, à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir eu la certitude ; & que Partridge, ſoit par foibleſſe, ſoit par crainte, ou purement pour le bien de la paix, avoit fait cet aveu, ſous condition expreſſe qu'elle ne lui en parleroit jamais.

La vigilante Débora, informée de cette circonſtance, courut chez cette femme, lui promit la protection de M. Alworthy, l'aſſura même de la ſienne ; & après lui avoir proteſté que la punition de ſon mari ne nuiroit en rien au bien de ſes affaires, non plus qu'à ſa famille, détermina Mada-

me Partridge à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les parties assignées en conséquence, c'est-à-dire, Partridge & sa femme, comparurent au tribunal de M. Alworthy. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir, fut de faire renvoyer la cause à trois jours, après avoir supplié M. Alworthy de faire appeler Jenny Jones pour lui être confrontée, & se croyant très-sûr que cette fille lui rendroit toute son innocence.

M. Alworthy, quoique indigné contre Partridge, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un juge trop intègre pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un accusé pouvoit citer pour sa défense. Un messager fut dépêché pour chercher & amener Jenny au château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta que cette fille, depuis quelques jours, avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un officier qui venoit d'y faire recrue.

Cette nouvelle acheva de décider le juge : la déposition d'un pareil témoin ne pouvoit être regrettée. Partridge, malgré ses pleurs & ses protestations, fut déclaré coupable, par conséquent indigne à l'avenir

des bienfaits de M. Alworthy, & chassé pour-jamais du château.

Sa femme ne tarda pas à connoître que Débora l'avoit trompée, & à se repentir amérement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari : mais il étoit trop tard; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt déplorable.

Partridge n'étoit déja que trop paresseux; le désespoir le rendit insensible. Son école fut bientôt déserte; la misere l'assaillit de toutes parts: sans quelques charités secrettes, dont le lecteur n'aura pas de peine à présumer la source, sa femme & lui seroient morts de misere.

La jalouse Partridge ne tarda pas de succomber à tant de maux; & son mari, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le canton, prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs.



CHAPITRE III.

Changement de ſcene.

QUOIQUE le capitaine Blifil fût ainſi parvenu à perdre totalement le pauvre Partridge, il n'avoit pourtant point atteint le but auquel il aſpiroit le plus : le petit Tom étoit encore dans le château ; M. Alworthy l'aimoit toujours. Il ſembloit même que la ſévérité dont il avoit uſé envers le pere, eût ajouté à la tendreſſe qu'il avoit déja pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du capitaine : tout ce que donnoit ſon beau-frere, étoit à ſes yeux autant de diminué ſur un bien qu'il regardoit déja comme le ſien propre.

Il s'en falloit beaucoup, ſur cet article, ainſi que ſur bien d'autres, que ſa femme pensât de même. Depuis les premiers tranſports de leur tendreſſe, elle s'appercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & dans les complaiſances qu'il avoit eues pour elle. L'air rêveur & ſoucieux, le ton ſec & dur, le propos impératif, tout enfin ne lui montroit plus dans cet époux, qu'un maître deſpotique, & dont l'ingratitude étoit digne de ſon mépris.

L'orgueil a les yeux fins : le capitaine démêla aiſément les ſentimens de ſon épouſe,

&

& en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice : le dégoût qu'il avoit conçu pour elle, n'en devint que plus grand. Du dégoût à la haine, il ne restoit qu'un pas à faire; il fut bientôt franchi.

A dater de cet instant, le commerce qu'ils eurent ensemble ne consista plus que dans la façon de se prouver leur haine réciproque, de maniere pourtant (& ce par différens motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. Alworthy; Madame Blifil, en conséquence, redoubla de tendresse pour le petit Tom Jones, & lui prodigua les mêmes caresses qu'à son propre enfant.



CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouſe, même dans les cas les plus déſeſpérés.

Le capitaine ſe conſoloit des mauvais quart-d'heures qu'il paſſoit le moins qu'il pouvoit avec ſon épouſe, dans la contemplation & dans le calcul des richeſſes immenſes qu'il comptoit recueillir au décès de M. Alworthy.

Il viſitoit, toiſoit ſecrétement, eſtimoit tout, projettoit des changemens, des réparations, des agrandiſſemens, tant au château, qu'aux jardins, & au parc. Ces utiles amuſemens occupoient preſque tout ſon loiſir ; & il étoit enfin parvenu à dreſſer un plan conforme à ſes projets, & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'eſt-à-dire, le promt trépas de M. ſon beau-frere.

C'eſt au milieu de ces riantes ſpéculations, qu'un accident, très-imprévu, vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en imaginer un plus cruel & plus propre à renverſer tous les deſſeins & les plans de notre homme. Mais [pour ne point

tenir le lecteur trop en suspens], c'est à l'instant même où il dévoroit, par avance, la succession de son beau-frere, que le pauvre capitaine.... mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Grand exemple de cette vérité, si vivement exprimée dans ce passage d'Horace....

Tu, secanda marmora,
Locas sub ipsum funus: & sepulchri
Immemor, struis domos.

Ce qu'on pourroit, je crois, paraphraser ainsi en françois : » Mortel aveugle ! » tu prépares les matériaux les plus pré- » cieux pour te faire un palais, quand » le pic & la bêche te sont seuls néces- » saires. Qu'as-tu besoin d'un logement de » cinq cent pieds, sur cent; songe à celui » de six, sur deux ! «

M. Alworthy, sa sœur, & une autre dame, étoient dans la salle à manger, lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. Alworthy en fut véritablement affligé, & Madame Blifil, après un long évanouissement, fit retentir les voûtes du château des sons aigus de sa douleur. Tout cela étoit dans l'*ordre* : elle n'étoit pas femme à y manquer : aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher époux tous les devoirs que la coutume & la décence la plus rigide exigeoient de sa veuve.

Ce ſecond livre, quoique court, ſera pourtant, avec la permiſſion du lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de ce qui s'eſt paſſé dans la famille de M. Alworthy, pendant le cours des douze années qui ſuivirent la mort du capitaine Blifil, dans la juſte impatience d'amener plutôt ſur la ſcene le vrai héros de cette hiſtoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.



LIVRE III.

CONTENANT ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, pendant le cours de deux années, c'est-à-dire, depuis que TOM JONES eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses, mais nécessaires.

DANS la résolution où nous sommes, en écrivant cette histoire, de ne flatter personne, & de laisser à la vérité seule le soin de guider notre plume, nous nous voyons forcés de présenter ici notre héros d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : Tom Jones, en grandissant, n'avoit pas donné bonne opinion de ce qu'il seroit un jour, & étoit regardé, dans toute la famille de M. Alworthy, comme ce qu'on appelle, vulgairement, un très-mauvais *sujet*.

Le mal de l'avanture, c'est que plus d'une raison fondoit & justifioit le jugement que

l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage s'étoit manifesté dès l'enfance : il avoit, par exemple, été déja convaincu d'avoir volé du fruit dans un verger voisin, un canard chez un fermier, & une bale de paume dans la poche de M. Blifil.

Les vices du petit Jones se grossissoient encore aux yeux des spectateurs, même les plus indifférens, à côté des vertus du jeune M. Blifil. Tout retentissoit des louanges de ce dernier; on ne promit jamais tant à son âge: il étoit sobre, posé, pieux, & beaucoup plus discret que ne le sont bien d'autres à quarante ans; on l'aimoit, en un mot, autant que l'on haïssoit Jones; & l'on blâmoit M. Alworthy de souffrir que son neveu fût élevé avec un petit vaurien, dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite avanture qui arriva alors, peindra mieux le caractere de nos deux condisciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom, qui, tout méchant qu'il est, est le héros de notre histoire, dans tout le domestique de la famille, n'avoit qu'un seul ami. C'étoit un garde-chasse, qui, ainsi que lui, ne valoit pas grand'chose; dont les notions sur la différence du *tien* & du *mien*, n'étoient pas plus étendues que celles de Tom lui-même; & que l'on soupçonnoit, avec quelque espece de fondement, de n'avoir pas peu servi à engager notre orphe-

lin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le canard & les fruits dérobés, avoient été portés chez lui, & que sa famille en avoit profité. Ce qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que Jones seul fut accusé & convaincu du vol, & qu'il en porta seul & la peine & le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit Tom étoit à la chasse avec ce même garde, lorsqu'une compagnie de perdrix qu'il avoit fait lever sur les terres de M. Alworthy, alla se *remettre* sur le territoire d'un gentilhomme du voisinage.

M. Alworthy avoit expressément défendu au garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, & notamment sur celles du gentilhomme en question, plus jaloux mille fois de sa chasse, qu'un Espagnol ne l'est de sa maîtresse. Cependant les instances de Jones, jointes au penchant naturel du garde, l'emporterent sur les défenses de M. Alworthy : ils passerent les bornes fatales, & tuerent une perdrix. Malheureusement pour eux, le gentilhomme, qui ne dormoit jamais, & qui n'étoit pas loin, étoit accouru au coup, avoit pris Tom sur le fait, & cherché vainement le garde, qui s'étoit caché dans l'épaisseur d'un buisson voisin.

M. Alworthy avoit été averti du crime, dont on demandoit une vangeance éclatan-

te contre les deux coupables. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un, on avoit très-distinctement entendu deux coups de fusil : ainsi c'étoit au criminel saisi à dénoncer son complice.

Interrogé sur ce forfait, Tom avoua ingénument la vérité, & prétendit seulement qu'il avoit cru pouvoir suivre une couvée appartenante à M. Alworthy, puisqu'elle étoit originaire de son territoire; mais il nia si fermement [quoiqu'après avoir un peu hésité] qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. Alworthy l'en auroit cru sans doute, si le gentilhomme & son laquais n'eussent point persisté avec serment dans leur accusation.

Le garde-chasse, dont la réputation étoit déja plus que suspecte, fut mandé sur le champ. Mais, sûr de la parole que Jones lui avoit donnée, de tout prendre sur son compte, il protesta, sans balancer, qu'il étoit innocent.

Mais M. Alworthy, après avoir vivement pressé Jones de confesser la vérité d'un fait qu'il étoit résolu d'approfondir, indigné enfin d'une obstination dont il n'étoit pas la dupe, le renvoya avec colere, en lui donnant jusqu'au lendemain matin pour faire ses réflexions, & en l'avertissant qu'un autre juge plus sévere iroit alors l'interroger.

Le pauvre Tom dormit très-peu. Sa plus

grande terreur n'étoit pas celle du châtiment ; il craignoit d'être trahi par ſon courage, & de ſe voir forcé de manquer à ce qu'il avoit promis au garde-chaſſe, dont la fortune dépendoit de ſa fermeté.

Dès le matin, le révérend M. Tuakum, à qui M. Alworthy avoit confié l'éducation des deux jeunes gens, vint grâvement renouveller l'interrogatoire de la veille, & reçut les mêmes réponſes, dont le réſultat fut une correction ſi ſanglante, que tout autre que Jones y eût ſans doute ſuccombé. Il la ſoutint avec conſtance, très-déterminé à ſe voir écorché vif, plutôt que de trahir ſon ami.

M. Alworthy, qui s'apperçut bientôt, par les diſcours du précepteur, outré de n'avoir pu parvenir à vaincre ſon diſciple, que cet homme avoit pouſſé la ſévérité au-delà de ſes intentions, finit par plaindre le petit orphelin, à croire que le gentilhomme accuſateur pouvoit s'être trompé, & que le domeſtique de celui-ci pouvoit n'avoir parlé que par complaiſance pour ſon maître. Et comme la cruauté, ainſi que l'injuſtice, étoient deux idées dont ce digne ſeigneur étoit incapable de ſupporter un ſeul inſtant le ſentiment intérieur, il envoya appeler Jones, auquel il dit, après quelques exhortations auſſi tendres que ſinceres... Je ſuis maintenant convaincu, mon cher enfant, de l'injuſtice de mes ſoupçons, & bien fâ-

ché de la punition rigoureuſe qu'ils vous ont attirée. Il lui donna enſuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret d'avoir agi ſi rigoureuſement.

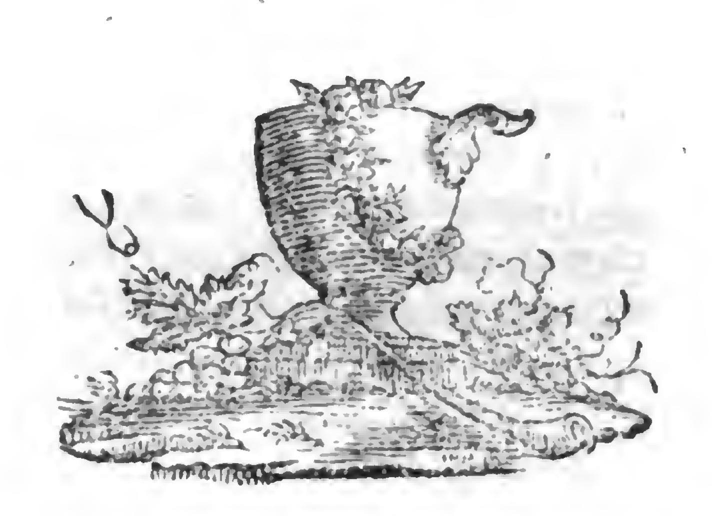
Cet excès de bonté pénétra Jones. Plus accablé de la générosité de M. Alworthy, que des coups de fouet de Tuakum, il ſe précipita aux pieds de ſon bienfaiteur... Ah, monſieur! ah, monſieur, (lui dit-il en pleurant) votre bonté m'accable! & d'autant plus que je m'en trouve indigne... Cédant alors au ſentiment qui l'animoit, Tom alloit tout avouer à M. Alworthy, lorſque le bon génie du garde-chaſſe lui remit devant les yeux toutes les conſéquences de cet aveu; & cette ſeule conſidération lui ferma dans l'inſtant la bouche.

Tuakum épuiſa ſa réthorique pour diſſuader M. Alworthy d'une clémence qu'il croyoit déplacée, en inſinuant qu'une ſeconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable. Cet avis fut rejetté. Il n'a déja que trop ſouffert, répondit M. Alworthy, même en le ſuppoſant tel; & dans ce cas, je le crois pardonnable, puiſque l'honneur ſeul a pu l'engager à ſe taire.

L'honneur! s'écria Tuakum, avec chaleur: pur entêtement, pure obſtination! l'honneur peut-il inſpirer un menſonge?

l'honneur peut-il ſubſiſter indépendamment de la religion ?

Ce diſcours ſe tenoit à table, vers la fin du dîner, en préſence d'un troiſieme perſonnage, qui y prit part, & qu'avant d'aller plus loin, il faut faire connoître au lecteur.



CHAPITRE III.

Caractere de M. SQUARE le philosophe, & de M. TUAKUM le puritain.

Ce convive, qui depuis quelque tems demeuroit chez M. Alworthy, se nommoit Square. Ses talens n'étoient pas du premier ordre; mais une éducation savante y avoit suppléé. Il étoit fort versé dans l'étude des anciens, savoit par cœur son Aristote & son Platon, avoit cherché à se former sur ces grands modeles : mais, toujours platonicien pour la morale, il étoit souvent péripatéticien pour la religion.

Quoiqu'il eût établi sa morale sur celle de Platon, M. Square s'accordoit assez avec les opinions d'Aristote, lorsqu'il le regardoit plutôt comme philosophe, que comme législateur; & ce dernier sentiment l'avoit amené, par degrés, au point de n'envisager les vertus que comme des matieres de théorie.

Tuakum & lui ne se rencontroient gueres sans disputer. Eh, pouvoient-ils être d'accord? leurs principes étoient diamétralement contraires. Square étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature, & qu'il en étoit des vices de l'ame, comme de la difformité des corps. Tuakum soutenoit,

au contraire, que l'ame humaine, depuis la chûte du premier homme, n'étoit plus qu'une sentine d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un seul point : c'est que le mot *bonté* n'entroit jamais dans leurs disputes. Le premier, ne jugeoit de toutes les actions que par *la regle inaltérable du droit, & l'éternelle convenance des choses*; l'autre ne connoissoit d'autres loix que celles de l'*expresse autorité.*

Après ce léger crayon de leur caractere, le lecteur est prié de se rappeler que le ministre avoit cru accabler M. Alworthy, en lui demandant *si l'honneur pouvoit subsister indépendamment de la religion ?*

Square se chargea de la réponse, qui produisit une longue dispute que je crois devoir supprimer, & sur laquelle les deux champions s'escrimeroient peut-être encore, sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.



CHAPITRE III.

Apologie néceſſaire pour l'auteur. Incident trivial, qui peut-être en a auſſi beſoin.

Je dois encore, avant d'aller plus loin, ſupplier le lecteur de ne pas craindre que mon but ſoit d'offenſer perſonne, & ſurtout ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la religion, ainſi qu'à la vertu. Loin de vouloir jetter un ridicule mal fondé ſur ce qui ſeul eſt capable de purifier & ennoblir le cœur de l'homme, mon but ne tend qu'à démaſquer les ſectateurs outrés de deux ſyſtêmes mal conçus, par conſéquent plus dangereux en Angleterre, où tout eſt enthouſiaſme, que par-tout ailleurs. Ce n'eſt donc, ni la religion, ni la vertu que je prétends attaquer ici; c'eſt l'abus de l'une, & le défaut de l'autre, dans deux perſonnages auſſi vains qu'entêtés de l'obſcure ſublimité de leurs idées. Si Tuakum avoit moins négligé la vertu, & Square la religion, dans la compoſition de leurs différens ſyſtêmes, & n'euſſent pas exclu du cœur humain tout principe de *bonté naturelle*, je me ſerois gardé de les repréſenter comme deux objets de dériſion dans une hiſtoire que je crois, après cette déclaration, pouvoir enfin pourſuivre.

L'incident qui mit fin à la contestation rapportée au dernier chapitre, n'étoit autre chose qu'une querelle entre M. Blifil & Tom Jones, & dans laquelle ce dernier avoit ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu avoit occasionné leur différend. Le sage Blifil s'étoit oublié au point de traiter Tom de *vilain bâtard ;* & l'autre, qui souvent n'étoit pas endurant, y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & le nez en sang, demandoit justice à son oncle, & au redoutable Tuakum; Tom ne s'excusoit que sur l'atrocité de l'insulte, dont Blifil n'avoit eu garde de parler ; & M. Alworthy alloit l'absoudre, en lui recommandant plus de modération à l'avenir ; lorsque le vindicatif Blifil, obstiné à nier l'injure qu'il avoit faite à Tom, s'écria *qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur, capable de nier certains faits, sût au besoin en inventer d'autres.*

Quels sont, quels sont ces faits ? interrompit Tuakum avec chaleur.

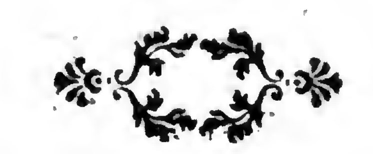
Blifil, qui se sentoit soutenu, révéla alors le secret que Tom lui avoit confié la veille, de sa partie de chasse avec le garde.

A ces mots, Tuakum, les yeux étincelans de joie, chanta victoire ; & insulta au malheur de Jones, autant qu'à la crédulité de M. Alworthy.

Tom, aux genoux de ce seigneur, ne

se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge, dit-il, lui étoit aussi odieux qu'à tout autre; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit de sauver le garde-chasse, & avec d'autant plus de raison, que c'étoit lui-même, qui, par ses instances, avoit forcé ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le territoire du gentilhomme voisin. Il affirma ce fait; & finit par supplier M. Alworthy de ne punir que le vrai coupable, & de regarder en pitié la famille d'un infortuné, dont lui seul avoit causé la perte. Reprenez vos bienfaits! Monsieur, s'écrioit-il encore en pleurant; je vous ai déja dit que j'en étois indigne! Otez-moi le petit cheval qui fait tous mes plaisirs: mais pardonnez au pauvre George!

M. Alworthy, après avoir rêvé quelques instans, renvoya les parties, avec ordre de mieux vivre ensemble à l'avenir.



CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

IL est assez probable que le jeune Blifil, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avoit été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à Tom Jones une nouvelle correction, peut-être un peu plus rigoureuse encore que la premiere. La circonstance du nez cassé, donnoit si beau jeu au débonnaire Tuakum! mais l'importance de l'autre matiere fit oublier celle-ci : M. Alworthy déclara même qu'à cet égard, Tom méritoit plutôt d'être récompensé que puni ; & cette sentence fit tomber les verges de la main du pédagogue.

Mais il n'en disserta pas moins contre une indulgence qu'il regardoit comme criminelle. C'est, disoit-il, encourager le crime ; c'est s'en rendre complice, que de ne le point punir. Il s'étendit long-tems sur ce sujet, & notamment sur la correction des enfans : il cita *Salomon*, les *Peres*, & leurs commentateurs. De-là, passant à l'horreur que doit inspirer le mensonge, il prouva à l'assemblée qu'il n'étoit pas moins savant sur ce point que sur l'autre.

Square, après avoir rêvé long-tems, dit qu'il tâchoit en vain d'accorder le procédé

de Jones, avec l'idée de la *vertu parfaite.* Il avoua qu'au premier coup-d'œil, on trouvoit dans cette action, l'air de la *fermeté* : mais que la *fermeté* étant une vertu, & la *fausseté* un vice, il n'étoit pas possible de les allier ensemble. Il termina son discours, dont je ne donne ici que la substance, par dire que la vertu & le vice se trouvant ici confondus, il laissoit aux lumieres de M. Tuakum à décider si quelques coups de fouet seroient absolument inutiles en cette occasion.

Nos deux docteurs, étant d'accord pour condamner Jones, ne pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune Blifil. Mettre la vérité au jour, c'étoit, suivant le docteur, remplir le premier devoir d'un homme religieux ; suivant le philosophe, c'étoit éminemment se conformer *à la regle du droit*, & à *l'inaltérable convenance des choses.*

Tout ceci cependant, quoique profondément discuté, étoit de peu de poids auprès de M. Alworthy, & ne put le résoudre à permettre que l'on châtiât Jones. Il sentoit, au dedans de lui-même, que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à son ami, s'accordoit davantage avec sa propre façon de penser, qu'avec la religion de Tuakum, & la philosophie de Square. Sur quoi il défendit expressément au premier de châtier Tom, & de lui parler du passé.

Le pédant fut forcé d'obéir, mais non ſans répugnance, ni ſans répéter plus d'une fois entre ſes dents que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au garde-chaſſe, M. Alworthy crut devoir être plus ſévere. Il penſoit, avec juſtice, qu'une fauſſeté hazardée pour excuſer un ami, eſt bien moins criminelle que celle que nous inventons pour nous excuſer nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, c'étoit d'avoir lâchement ſouffert que le pauvre Tom s'expoſât, pour l'amour de lui, à un châtiment auſſi rigoureux, & que le garde pouvoit prévenir, en oſant déclarer la vérité. Arrêt, en conſéquence, en vertu duquel George fut payé, & chaſſé du ſervice de M. Alworthy.

Dès que cette hiſtoire fut rendue publique, bien des gens, en comparant la conduite de Bliſil avec celle de Jones, ne furent pas du ſentiment de MM. Square & Tuakum. Bliſil, qu'on eſtimoit auparavant, fut regardé comme une ame baſſe, comme un tartuffe, ſans honneur & ſans foi. Tom, qui la veille étoit auſſi craint que haï, parut auſſi généreux qu'eſtimable.

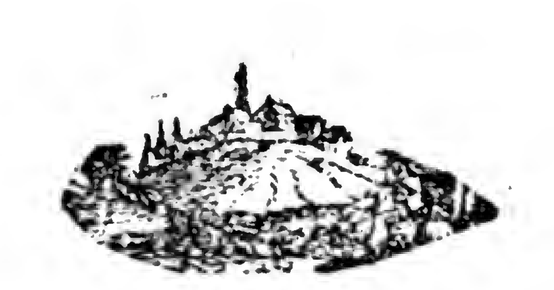
Quel affront pour nos docteurs, qui tous deux avoient une prédilection décidée pour Bliſil, ſouple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talens de chacun d'eux en par-

ticulier, & ne cessant, en leur absence; de rendre graces à son oncle de lui avoir choisi de si grands maîtres ! louanges indirectes qui leur étoient rendues par le canal de l'oncle, & qui, par conséquent, les flattoient davantage. Tous deux haïssoient Jones, étourdi, dissipé, souvent sans respect pour eux, inattentif à leurs préceptes, ainsi qu'à leurs exemples, incapable d'en sentir l'excellence & de les admirer ; bâtard de plus, par conséquent indigne que des maîtres aussi sublimes fussent forcés, par pure complaisance, de se rabaisser jusqu'à lui.

Lorsque M. Alworthy, qui préféroit avec raison l'éducation privée, à celle des colleges d'Angleterre, avoit cherché un précepteur pour son neveu & pour Jones ; un de ses intimes amis lui avoit indiqué & recommandé Tuakum, comme un homme qui, après avoir passé presque toute sa vie dans un college, avoit une grande réputation du côté de la science, de la religion & des mœurs. Il n'avoit point, dans les commencemens, démenti ce caractere ; les imperfections n'avoient percé que par degrés, mais n'avoient point assez frappé M. Alworthy, pour lui faire oublier les bonnes qualités du docteur. Ajoutons à ceci que les erreurs qu'il avoit apperçues dans la doctrine de Square, engageoient encore plus ce seigneur à ne pas renvoyer

Tuakum, ſur-tout après avoir imaginé que les tempéramens différens de ces deux perſonnages, étoient très-propres à les corriger mutuellement de leurs défauts; & qu'avec ſa propre aſſiſtance, il n'en pouvoit réſulter, pour les deux diſciples, que d'excellens principes de religion & de vertu.

Après avoir fait part au lecteur de cette obſervation néceſſaire, il nous reſte à lui rendre compte d'un nouveau motif qui engageoit ſecrétement le philoſophe & le pédagogue à marquer plus d'attachement pour Bliſil, que pour Tom. Mais cette matiere eſt aſſez importante, pour mériter un chapitre particulier.



CHAPITRE V.

Cela est encore mieux fondé.

APPRENEZ donc, lecteur, que dès leur entrée au château, nos deux savans avoient pris tant de goût pour M. Alworthy, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la religion, que chacun d'eux avoit résolu de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'est-à-dire, que l'un & l'autre avoient jetté les yeux sur Madame Blifil, cette bien plus riche qu'aimable veuve, dont nous n'avons fait aucune mention depuis la mort de son mari; mais que vous n'avez sans doute pas encore oubliée.

Le desir de lui plaire, les rendoit attentifs à en chercher toutes les occasions; & la constante préférence qu'ils donnoient à son fils sur le petit Jones, leur paroissoit un moyen aussi simple que naturel de parvenir à leur but : ils ne doutoient pas que la tendre amitié de M. Alworthy pour l'*enfant trouvé*, ne dût très-fort déplaire à Madame Blifil. En raisonnant ainsi d'après eux-mêmes, ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant, comme un effet de sa politique, ou de sa complaisance pour son frere ; d'où ils concluoient tous deux

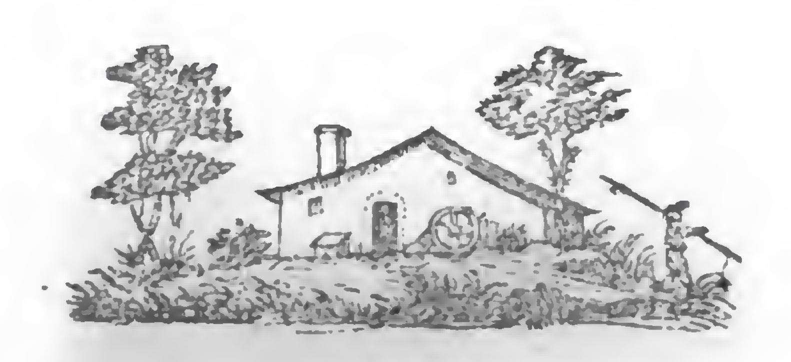
que Tom en étoit, intérieurement, encore plus odieux à la bonne dame.

Mais, quelque difcrette que fût leur paffion, madame Blifil n'avoit pas tardé à s'en appercevoir, & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'eft-à-dire, beaucoup de complaifance de leur part pour fes fentimens, quels qu'ils fuffent; & le plaifir, toujours flatteur, de fe croire aimée.

Il eft bon de favoir encore que nos deux amans s'étoient trompés fur la haine intérieure qu'ils fuppofoient à madame Blifil pour le héros de notre hiftoire. Cette femme, comme on l'a vu, n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de fon défunt mari; elle étoit même parvenue à le haïr autant qu'elle le croyoit haïffable, lorfque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas abfolument furprenant que le gage qui lui reftoit de la tendreffe d'un tel époux, ne fût pas extrêmement cher à fes yeux, ni qu'elle fe fût accoutumée à voir, fans répugnance & fans jaloufie, toutes les faveurs que fon frere répandoit fur Tom Jones.

Un fait certain, (car ceux-ci ne font pas abfolument prouvés) c'eft qu'à mefure que Jones grandiffoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractere, de cette franchife noble, fi fort en poffeffion de plaire aux dames, on voyoit infenfiblement difparoître, en madame Blifil, cette froide indif-

férence, ſi voiſine du mépris, qu'elle avoit toujours eue pour lui dans ſon enfance. On la vit même, avec étonnement, lui marquer en mainte occaſion plus de tendreſſe qu'à ſon fils même; & ſe plaire tellement avec Tom, qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il parut aux yeux de Square & de Tuakum, comme un rival à tous égards ſi dangereux, que l'un & l'autre lui jurerent intérieurement une haine auſſi vive qu'éternelle.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Où l'auteur paroît sur la scene.

QUOIQUE M. Alworthy ne fût pas disposé, par lui-même, à envisager les choses du mauvais côté, les attentions trop marquées de madame Blifil pour Tom Jones, & la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils, firent pourtant naître, dans son esprit, des dispositions désavantageuses pour Tom.

Dès qu'il s'apperçut que Blifil n'étoit pas aimé de sa mere (& cela n'étoit que trop vrai), il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre; & l'on sait de quel œil la compassion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans l'éloignement; les vertus se rapprocherent: Blifil étoit jeune; la haine de sa mere étoit injuste; son neveu n'avoit plus de pere: que falloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. Alworthy?

Il est vrai cependant que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentimens qu'il avoit pour Tom: mais ils préparoient son ame à recevoir des impressions qui produisirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter, & auxquels [il le faut avouer!]

l'imprudence & la légéreté de Tom ne contribuerent que trop.

Nous nous flattons, en les transmettant à la postérité, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile aux jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne seroit-ce que par forme d'amusement. Ils pourront se convaincre que la bonté du cœur & la franchise la plus noble, quoique très-estimables à tous égards, & dignes d'enorgueillir quiconque en est doué, ne peuvent seules, hélas! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence, & la circonspection, sont nécessaires au meilleur de tous les hommes: ce sont les seules sauve-gardes de la vertu, qui, sans elles, est souvent fatale à ses plus dévoués partisans. En vain nos actions sont bonnes, si nous ne prenons soin qu'elles paroissent telles. En vain l'intérieur est orné, si l'on néglige les dehors. La malice & l'envie sauront si bien les obscurcir, que toute la sagacité d'un Alworthy même ne pourra discerner les beautés du dedans. N'oubliez donc jamais, jeunes lecteurs, que nul homme n'a droit de se croire assez parfait pour négliger les loix de la prudence; & que la vertu même cesse en effet d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens du *decorum*. Lisez attentivement cet ouvrage; vous serez bientôt pénétrés de la solidité de ces principes.

CHAPITRE VII.

Evénement peu important, qui fait pourtant encore mieux augurer de TOM JONES.

Le lecteur se ressouvient, sans doute, que M. Alworthy, pour consoler Jones de la correction de Tuakum, lui avoit fait présent d'un petit cheval. Tom le garda environ six mois, & le vendit ensuite à une foire voisine du château.

Interrogé à son retour, par le docteur, sur ce qu'il avoit fait de son argent... Je n'a rien à vous dire sur ce sujet, lui répondit Tom; le cheval étoit à moi. A ces mots, Tuakum, enchanté d'avoir occasion de faire sentir à son disciple tout ce qu'il lui devoit, armoit déjà son bras de l'instrument de sa vangeance, quand M. Alworthy parut, accorda un répit au coupable, & voulut, avant que justice fût faite, être instruit du délit.

Vos ordres sont sacrés pour moi, répondit Jones, en se jettant aux pieds de M. Alworthy: mais, quant à ce bourreau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe (en montrant un bâton à côté du lit), dont j'espere bientôt être en état de me servir,

pour le récompenser de ce que je lui dois.

M. Alworthy, aussi surpris qu'indigné de cet emportement, menaça Tom de toute sa colere, s'il s'avisoit jamais de s'échapper ainsi.

Jones, moins effrayé que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur, embrasse de nouveau ses genoux, en s'écriant: Ah, monsieur! qui dans l'univers vous aime, & vous révere autant que moi? Puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux des hommes? Ne serois-je pas détestable à mes yeux même, si je pouvois me croire ingrat? J'aimois, je chérissois le présent que j'ai reçu de vous; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire; rien au monde que le besoin le plus pressant n'auroit pu m'y forcer... Vous-même... oui, vous-même eussiez commis ce crime, si tant est que c'en soit un: je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah! que n'auroit-il pas éprouvé, mon cher maître, si, témoin de l'état déplorable de ces pauvres enfans, & s'accusant d'avoir causé leur infortune...

De quels enfans entendez-vous parler? interrompit M. Alworthy tout ému. Quelle est donc cette énigme?

Hélas, monsieur! de ceux de votre malheureux garde-chasse. Depuis que George a eu le malheur de vous déplaire, sa nom-

breuſe & triſte famille périt de faim, de froid, & de miſere : je n'ai pu ſupporter plus long-tems le ſpectacle affreux de leurs ſouffrances... C'eſt pour les ſoulager, c'eſt pour les faire vivre, que j'ai oſé me défaire du cher préſent que je tenois de vos bontés... c'eſt pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reſte rien.

Pendant cette confeſſion, que l'éloquence du ſentiment rendoit attendriſſante, M. Alworthy étoit demeuré immobile, & les yeux baignés de larmes. Il ſe remit enfin; & renvoya Tom, après quelques tendres reproches, en l'exhortant à ne s'adreſſer déſormais qu'à lui-même lorſqu'il ſeroit queſtion de ſoulager les malheureux.



CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais ſeul.

QUELQUES jours après cette avanture, M. Alworthy ſe promenant un ſoir dans la campagne avec Bliſil & Tom, ce dernier les conduiſit inſenſiblement à la chaumiere où la famille du garde-chaſſe formoit un vivant tableau des miſeres humaines. Leurs créanciers avoient déjà enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de Jones.

Un tel ſpectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. Alworthy, qui, ſur le champ, donna quelques *guinées* à la mere, en lui recommandant de vêtir & nourrir ſes enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à Jones. Elle apprit à M. Alworthy que Tom ſeul avoit empêché, depuis quelques mois, ſa famille de ſuccomber ſous le poids des beſoins. Il eſt vrai, qu'indépendamment du cheval, Tom avoit encore vendu pluſieurs petits meubles à ſon uſage, pour ſecourir ces malheureux.

En revenant au château, Tom fit les plus vives inſtances pour obtenir de M. Alworthy le pardon du garde-chaſſe; &

après avoir réuſſi dans ſa demande, vola comme un trait, malgré la pluie & l'obſcurité de la nuit, porter cette heureuſe nouvelle à la femme du garde.

Mais la mauvaiſe étoile de George opéroit pendant l'abſence de ſon ami, & renverſoit toutes ſes eſpérances.



CHAPITRE XIV.

Dans lequel messieurs BLIFIL *&* JONES *paroissent dans un jour opposé.*

BLIFIL ne se piquoit pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'étoit Jones, mais aussi se vantoit-il d'être beaucoup plus juste. Il suivoit, en cela, les préceptes de Square & de Tuakum : l'un, comme l'on sait, ne la croyoit pas compatible avec la *regle inaltérable du droit ;* l'autre tenoit toujours fermement pour la *justice*, & laissoit au ciel seul le droit de faire grace.

M. Blifil, qui s'étoit tu en présence de Jones, profita donc de son absence. Toutes réflexions faites, il ne pouvoit souffrir que son oncle s'écartât des bons principes, en répandant ses faveurs sur des sujets qu'il n'en croyoit pas dignes.

Il avoit su que George avoit été accusé & poursuivi quelque tems auparavant, par un gentilhomme nommé M. Western, pour un lievre tué au gîte. Le délit étoit réel ; mais il n'étoit pas moins vrai que le lievre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux, dont la famille mouroit alors de faim.

Quoi qu'il en soit, la chose rapportée sans aucune des circonstances qui pouvoient

la rendre excuſable, & ſous le ſceau du ſecret, indiſpoſa de nouveau M. Alworthy contre George; & avec d'autant plus de raiſon, que M. Alworthy, voiſin de M. Weſtern, avoit des ménagemens à garder avec ce gentilhomme.

Tom fut inconſolable de ce contre-tems; & chercha vainement ce qui l'avoit pu cauſer. Mais le coup étoit porté, & M. Alworthy étoit ferme quand il croyoit avoir raiſon de l'être. Il défendit à Tom de lui parler jamais du garde, en promettant pourtant d'avoir quelque pitié de ſa famille. Il fallut ſe taire, & chercher quelqu'autre moyen d'être utile à George.

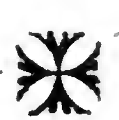
Ce M. Weſtern, dont nous venons de parler, étoit un déterminé chaſſeur, & vraiment paſſionné pour toutes les eſpeces d'exercices uſités en Angleterre. Tom s'étoit lié avec lui depuis quelque tems, & avoit acquis ſes bonnes graces, en franchiſſant à cheval plus d'une barriere, & en faiſant nombre de tours de force, qui, aux yeux de M. Weſtern, préſageoient que Jones ſeroit un jour un grand homme.

Les talens n'ont beſoin que d'être encouragés : Tom fit des progrès rapides, & fut bientôt de toutes les parties de M. Weſtern. Les chiens, les fuſils, les chevaux, la table de cet opulent ſeigneur de paroiſſe, furent bientôt à la diſpoſition de notre héros, qui ſe promit bien de profiter de ſa faveur pour

obtenir le pardon de ſon ami George, ou pour le faire placer chez ce gentilhomme même.

Pour réuſſir dans un projet ſi difficile, & que le bon cœur de Jones peut ſeul juſtifier, il crut devoir faire ſa cour à la fille unique de M. Weſtern, âgée de dix-ſept ans, & qu'après ſes chiens & ſes chevaux, le pere chériſſoit par-delà toutes choſes. Il ſuffiſoit que Tom connût le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon pere, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais, attendu qu'il s'agit de l'héroïne de notre hiſtoire, que nous aimons beaucoup, & que le lecteur aimera peut-être auſſi lui-même, il nous paroîtroit peu décent de ne la lui préſenter qu'à la fin d'un livre.



LIVRE IV.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN. Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rapporter, à cause de leurs suites importantes.

LE véridique auteur de cette histoire a fait un portrait en grand & très-détaillé des charmes, de la figure, du caractère, & des talens de notre héroïne; & moi, pour épargner à nos François, moins patiens que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement

Que Sophie étoit belle, & , qui plus est, aimable.

Ceux de mes lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos romans qui leur tombera le plutôt sous la main: le portrait de la premiere princesse, pourvu qu'elle ait des grands yeux

noirs, bien coupés, vifs, & pleins de douceur, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de nymphe, *la noble modestie de Diane, & les graces de Vénus :* pourvu, dis-je, qu'il trouve à-peu-près ce portrait dans Cyrus, dans Clélie, ou ailleurs, c'est d'après nature celui de notre héroïne, & ma tâche est remplie.

J'ajouterai pourtant que, si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui, après avoir passé sa jeunesse à la cour, & bien connu le monde, s'étoit enfin retirée depuis quelques années dans ses terres, où, charmée des heureuses dispositions de sa niece, elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge d'environ dix-huit ans que Sophie paroît sur la scene, accompagnée de tous les charmes qu'embellissent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déjà dit à quel point elle étoit aimée de son pere, & combien Jones, par cette seule raison, croyoit devoir s'attacher à elle, dans l'espoir de l'intéresser pour son ami le garde-chasse.

Mais nous sommes forcés, avant que de passer plus loin, de récapituler rapidement

quelques matieres antérieures, & plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les différens caractères de MM. Alworthy & Western ne permissent pas entr'eux beaucoup d'intimité, ils vivoient cependant en bons voisins : moyennant quoi les jeunes gens des deux familles, qui se connoissoient depuis l'enfance, avoient souvent vécu ensemble.

La gaieté de Tom sympatisoit beaucoup plus avec le caractère de Sophie, que la grâve austérité de M. Blifil ; & la préférence qu'elle donnoit toujours à l'un étoit si marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de l'autre pour n'y paroître pas sensible.

Cependant, comme nous présumons volontiers ceux que nous avons offensés capables de quelque ressentiment, Mademoiselle Sophie crut devoir attribuer à celui de M. Blifil, une action que Square & Tuakum prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait présent à Sophie d'un petit oiseau qu'il avoit déniché, élevé, & instruit à chanter.

Sophie, qui touchoit alors à sa treizieme année, étoit si attachée à son oiseau, que sa principale affaire, & son plus grand plaisir, étoit de le nourrir, & de s'en amuser. Aussi, le petit Tomy (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiseau) mangeoit-

il toujours dans la main de sa belle maîtresse, & couchoit-il toujours dans son sein.

Un jour que M. Alworthy & sa famille avoient dîné chez M. Western, la compagnie étant dans le jardin, & Blifil ayant plus que jamais remarqué l'extrême attention de Sophie pour son oiseau, la pria de le lui confier un instant. Elle ne crut pas devoir lui refuser ce léger plaisir. Mais à peine eut-il l'oiseau dans sa main, qu'après avoir dénoué le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel Blifil le lâcha tout-à-coup dans les airs.

Sophie, aussi surprise qu'affligée, fit un cri perçant qui attira bientôt Tom Jones.

Son premier mouvement fut d'insulter Blifil; le second, de se débarrasser de son habit, & de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'étoit refugié.

Il étoit même sur le point de le ratrapper, lorsque la branche, qui s'étendoit sur un canal assez profond, vint à se rompre, & le laissa tomber dans l'eau.

L'inquiétude de Sophie alors changea d'objet : le danger que couroit Tom la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant : & Blifil même eut presqu'assez d'humanité pour feindre de la seconder.

La compagnie, qui n'étoit pas éloignée, arriva dans l'instant même où le pauvre

Tom, après s'être longtems débattu, atteignoit le rivage. Tuakum, à cet aspect, débuta par entrer en fureur ; mais il fut retenu par M. Alworthy, qui demanda à Blifil ce qui pouvoit avoir occasionné cet accident.

Blifil avoua, sans balancer, ce qu'il avoit fait, en s'excusant sur ce que, par la loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté. Qu'il n'auroit jamais imaginé que Mademoiselle Sophie pût être si sensible à une si légere perte : & qu'il étoit d'autant plus fâché de l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chûte de Jones, après avoir volé sur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un épervier.

Sophie, dont l'accident de Jones avoit attiré toute l'attention, en apprenant la malheureuse fin de son oiseau, versa beaucoup de larmes, & se retira dans sa chamdre, en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autres. Les deux jeunes gens furent renvoyés au château ; & les gens raisonnables retournerent à leur bouteille, où Tuakum & Square, en louant également l'action de Blifil (quoique très-peu du goût de MM. Alworthy & Western), prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de religion & de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de l'avanture de l'oiseau, que nous n'avons pu nous dispenser de raconter, quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre histoire est maintenant parvenue.



CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

PARVA leves capiunt animos : peu de chose gagne un cœur tendre ; c'étoit le sentiment d'Ovide, de ce grand maître, en fait d'amour. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'à dater de ce jour même, Sophie se sentit autant de penchant pour Jones, que d'éloignement pour Blifil ; & que plus d'une rencontre de ce genre, arrivées depuis de tems à autres, & que la différence du caractère de nos deux condisciples doivent faire présumer au lecteur, ne servirent qu'à fortifier les sentimens de la jeune Sophie.

Quel que fût son peu d'expérience, elle réfléchissoit assez pour appercevoir que Tom, tout léger, tout dissipé, tout poliçon [tranchons le mot] qu'il sembloit être, n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que M. Blifil, quoique prudent, discret & sérieux, n'avoit d'autre intérêt en vue que celui d'un seul : & quel étoit ce *seul ?* C'est une énigme aisée à deviner.

Depuis trois ans que Sophie étoit sous la tutelle de sa tante, elle avoit peu vu nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant un jour dîné avec cette même tante ch.z

M. Alworthy; & c'étoit précisément quelques jours après l'avanture du garde-chasse, & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de Tom avoit été racontée par M. Alworthy; Sophie n'en avoit pas perdu une syllabe, & la tante même n'en avoit pu tirer une seule de sa niece que sur ce sujet, à leur retour au château de M. Western.

Mais la femme de chambre de Sophie lui ayant demandé, en la déshabillant, des nouvelles de M. Blifil: ne me parlez de cet homme, [répondit Sophie avec vivacité] je hais autant son nom, que je déteste tout ce qui tient de la bassesse & de la perfidie. Je ne conçois pas même, que M. Alworthy ait permis qu'un pédant barbare ait si cruellement puni le pauvre Tom pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractère.

Au retour de Sophie chez son pere, il lui avoit confié le gouvernement de la maison, & l'avoit fait asseoir au haut bout de la table, où Tom [qui, par ses talens pour la chasse, étoit dévenu le plus cher favori de M. Western] dînoit presque journellement.

Les caractères francs & vifs, sont ordinairement galans; & la galanterie, lorsqu'elle part d'un bon fond, tel qu'étoit réellement celui de Jones, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & presque toujours complaisant pour les femmes.

Tom, par cet endroit seul, se faisoit heureusement distinguer parmi la foule des gentilshommes du voisinage, qui fréquentoient chez M. Western. Aussi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, que Tom avoit acquis, parmi les dames du canton, la réputation d'un très-aimable cavalier. Il ne marquoit pourtant rien en particulier pour Sophie, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme : il croyoit devoir cette espêce de distinction à sa beauté, à sa fortune, & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux supérieure à toutes celles de son sexe : mais, de desseins sur sa personne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'insensibilité fait sans doute, dès-à-présent, mal augurer de lui ; mais peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence & la modestie d'une fille bien née, avoit le cœur tendre & les passions vives. Ses sentimens se développoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec Jones, qu'il falloit être aussi jeune & aussi étourdi que lui, pour n'en rien appercevoir. M. Western lui-même, si toutes ses idées n'eussent pas été renfermées dans son écurie & dans son chenil, en auroit certainement conçu des soupçons. Mais le bon homme étoit si loin de là, qu'il procuroit lui-même à Tom autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pu desirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant que ce penchant de Sophie pour Tom eût échappé à tous les yeux, puisque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçue elle-même ; & que son cœur étoit irrévocablement perdu avant qu'elle se doutât qu'il fût seulement en danger.

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'un après midi, Tom, ayant trouvé Sophie seule, lui dit, d'un ton très-sérieux, qu'il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien, soit dans la contenance, soit dans le propos de Tom, ne dût faire soupçonner à Sophie qu'il eût à lui parler d'amour ; certaine émotion, qui s'empara tout-à-coup d'elle, ne lui eût pas laissé la force de répondre, si Tom, qui pour lors n'avoit que sa requête en tête, ne se fût point hâté de la tirer d'embarras, en implorant toute sa protection, pour son ami le garde-chasse.

A ces mots, Sophie revenue de son trouble, lui répondit en souriant avec douceur : telle est donc la grace importante que vous me demandez d'un air si grâve ? Je vous l'accorde de grand cœur : je plains véritablement ce pauvre homme, j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles étoient une de ses propres robes, du linge, & dix schellings en argent. Tom en avoit su quelque chose, & c'est

ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à Sophie ; qui, charmée d'avoir trouvé l'occaſion de l'obliger, lui demanda une grace à ſon tour.

Une grace, madame ! (s'écria Tom) ah ! ſi vous connoiſſez tout le plaiſir que m'inſpire l'eſpoir de recevoir vos ordres, vous ſentiriez qu'il n'en eſt point pour moi de plus extrême. Oui, madame, je vour le jure ! oui, je jure, par cette chere main, que je voudrois pouvoir ſacrifier mes jours pour vous !....

Il s'étoit ſaiſi, en s'exprimant ainſi, de la main de Sophie, qu'il baiſoit & rebaiſoit avec tranſport : c'étoit la premiere fois qu'il avoit oſé les toucher. Les joues de cette aimable fille, qui, l'inſtant auparavant, étoient pâles, ſe couvrirent tout-à-coup d'une rougeur, *qui changea tous les lis en roſes :* Sophie, pour la premiere fois, ſentit des mouvemens, juſqu'alors étrangers pour elle ; & qui, lorſqu'elle eut le tems d'y penſer, lui dévoilerent des ſecrets, que le lecteur a ſans doute déjà pénétrés.

Dès qu'elle pût parler (& ce ne fût pas ſitôt qu'elle l'eût voulu) elle lui dit que la ſeule grace qu'elle attendoit de lui, étoit de moins expoſer ſon pere aux dangers de la chaſſe ; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de maniere à la faire trembler chaque jour pour ſa vie ; qu'elle le ſupplioit enfin

de faire enſorte que M. Weſtern ſe ménageât à l'avenir un peu plus qu'il ne l'avoit fait ci-devant.

Tom jura ſincérement d'exécuter les ordres de Sophie ; &, après l'avoir tendrement remerciée des bontés qu'elle daignoit avoir pour George & ſa famille, il la quitta comblé de joie de ſon heureux ſuccès.

Sophie n'étoit pas moins contente, mais dans un autre ſens. Le cœur de mon lecteur, mâle ou femelle, (ſi l'un ou l'autre en eut jamais) ſentira mieux tout ce qui ſe paſſoit en elle, que je ne pourrois le lui dire, euſſai-je autant de bouches qu'un poëte pourroit en deſirer .... pour manger aux dépens d'autrui.

M. Weſtern avoit coutume l'après midi, ſitôt qu'il étoit ivre, de s'endormir au ſon du clavecin. Il étoit grand amateur de muſique, & peut-être même auroit-il pu paſſer pour connoiſſeur : car il ſe déchaînoit toujours contre les plus fameux ouvrages de Hendel. Rien ne trouvoit grace à ſes yeux, que ce beau ſimple & naturel, que tout le monde peut chanter, & qu'on retient dès la premiere fois : auſſi, *le vieux Sir Simon*, *Jean Bobbing*, & quelques autres vaudevilles de cette rare eſpece, étoient ſes airs les plus chéris, & les ſeuls qu'il pût trouver bons.

Sa fille, quoique muſicienne, & zélée partiſanne de Hendel, trouvoit tant de

plaisir à amuser son pere, qu'elle s'étoit prêtée à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appeloit le *bon goût*, & obtenoit, quoiqu'avec peine, la permission de jouer quelques symphonies modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec Jones, Sophie, au moment où son pere quittoit sa bouteille, joua trois fois de suite, & sans se faire prier, tous les airs favoris du bon homme : faveur dont il fut si comblé, que, s'élançant tout-à-coup de son siege, il jura, en embrassant tendrement sa fille, que sa main se perfectionnoit tous les jours. L'occasion ne pouvoit être plus favorable pour remplir la promesse qu'elle avoit faite à Jones : Sophie en profita, & obtint toutes ses demandes.

Le succès de Tom, dans cette grande affaire, fit du bruit dans le pays : on en parla diversement. Les uns applaudissoient à son bon cœur, d'autres s'en moquoient, & disoient qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégeât son semblable.

Blifil, sur-tout, en étoit indigné : il avoit toujours mesuré sa haine, pour le garde-chasse, à l'amitié que Tom avoit pour lui : non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre offense, mais par pur amour de la religion & de la vertu. Aussi Blifil regarda-t-il

ſon rétabliſſement comme un reproche tacite, très-offenſant, pour M. Alworthy; & ſoutint-il grâvement que nul autre motif n'avoit pu induire qui que ce ſoit à faire du bien à un auſſi vil perſonnage.

Tuakum & Square parlerent ſur le même ton: la jalouſie de tous les deux, & ſurtout celle du dernier, (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelques progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenue à ſon comble, contre notre ami Jones. Notre héros, qui touchoit alors à ſa vingtieme année, étoit en effet beau garçon; & la dame, à toutes les attentions qu'elle avoit pour lui, ſembloit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant, toute leur malice échoua auprès de M. Alworthy, qui ſe déclara très-ſatisfait du procédé de Tom, vanta ſa perſévérance, la candeur de ſon amitié, & ſouhaita qu'il pût donner ſouvent des preuves d'une vertu qu'il trouvoit ſi louable.

Mais la fortune qui, d'ordinaire, ſert mal les jeunes gens du caractere de Tom, pour ſe vanger peut-être du culte un peu trop négligé qu'ils lui rendent, ſe préparoit à mettre les actions de ce jeune homme dans un jour un peu moins favorable aux yeux de M. Alworthy. C'eſt ce que nous verrons dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Motifs de l'insensibilité de JONES pour SOPHIE.

J'AI bien peur que deux especes de gens n'aient dejà conçu quelque mépris pour mon héros, eu égard à sa conduite envers Sophie. Les uns l'accusent dejà sans doute d'imprudence, en lui voyant ainsi négliger l'occasion de faire une grande fortune ; les autres ne condamnent peut-être pas moins sa froideur pour une belle fille, qui paroît n'avoir d'autre desir que celui de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'entreprendrai point de le justifier absolument. Je dirai seulement que Jones, soit qu'il les tînt ou de Tuakum, ou de Square, ou d'ailleurs, avoit ce qu'on appelle des *principes*.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal ; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais d'y tomber, sans le sentir, & sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrette, par exemple, qui lui avoit appris qu'un homme qui, après avoir été bien accueilli dans une maison, finit par en voler le maître, doit être regardé comme le plus lâche &

le plus méprisable des scélérats. C'est ce sentiment intérieur, qui lui disoit tout bas, que, si ce même homme, non content de voler le bien de son hôte, lui enlevoit encore sa fille, il n'étoit aucun genre de supplice dont cet infâme ne fût digne.

S'il eût été bien amoureux de Sophie, je ne dis pas qu'il n'eût peut-être oublié ces principes. Mais quelle différence entre un relâchement qu'inspire un sentiment aveugle, & celui qui n'auroit pour but que le très-vil intérêt personnel!

Avouons donc que Tom n'étoit rien moins qu'insensible aux charmes de Sophie; qu'il étoit, au contraire, enchanté de sa beauté, & de tout ce qu'il découvroit à chaque instant d'aimable en elle: mais que des qualités si propres à tourner la tête, n'avoient pas fait dans celle de Jones des impressions aussi profondes que le lecteur eût pu le desirer. Mais, comme indépendamment de ces raisons, on pourroit peut-être encore le soupçonner d'un peu trop de froideur, il faut vaincre nos répugnances, & dire enfin les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc, amis lecteurs, que Tom étoit ce qu'on appelle amoureux; mais que c'étoit d'une autre femme.

Je vois votre surprise, & je vous entends condamner ma réticence: vous ne devinez pas quelle est cette rivale de Sophie, dont

nous n'avons pas encore dit un mot! Car, quant à madame Blifil, quoique nous nous soyons vus forcés de parler des égards qu'elle avoit pour Tom, nous n'avons pourtant, je crois, rien avancé d'où l'on puisse inférer qu'il eût conçu quelque tendre penchant pour elle.

Pour ne vous pas faire trop languir; rappelez-vous donc maintenant, que nous avons dejà parlé plus d'une fois de la famille de George Seagrim, le garde-chasse, consistant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on nommoit Moly, passoit pour une des beautés du canton.

Congrève dit très-bien; *qu'il est dans le vrai beau, certain je ne sais quoi, qui frappe rarement les ames vulgaires:* donc la misere, & même les haillons, ne peuvent dérober ce précieux *je ne sais quoi* aux ames d'une espece plus sublime.

Quoi qu'il en soit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impression sur Tom, que lorsque Moly avoit commencé d'atteindre à sa seizieme année: c'est alors que Tom, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. Moly avoit dejà senti pour lui quelque tendresse; &, sans les principes de Jones, il n'eût pas dédaigné d'en profiter. Mais, quoique son tempérament le portât de reste à jouir du bien

présent, notre héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foiblesse d'une jeune personne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, que comme une action très-condamnable. D'ailleurs, l'amitié qu'il avoit pour George, & la pitié que lui inspiroit l'état de sa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réflexions, il obtint assez sur lui-même pour abandonner cette poursuite, au point d'être trois mois entiers sans aller chez le garde-chasse.

Ce refroidissement subit, de la part d'un jeune homme dont on se flattoit d'être aimée, ne fut pas du goût de Moly. Cette fille, que nous avons dit si belle, l'étoit bien en effet: mais, de ces beautés mâles & vigoureuses, dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure; de ces femmes, en un mot, qui, de leur sexe, n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, & quelqu'autre chose encore, augmenra sa passion pour Jones, au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer chaque jour sur ses pas. Elle en fit tant, enfin, que Tom eût surpassé tous les héros de Scudéry & de la Calprenède, s'il eût pu résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse, (& en falloit-il tant avec un amant, de l'âge & du caractere de Tom!) elle se conduisit si bien, dis-je, qu'il n'attribua la défaite de Moly qu'à lui-même, & qu'il

ne la regarda que comme une tendre amante, qui avoit enfin ſuccombé à la violence des feux de ſon amant, & à la force de ſa paſſion pour lui.

La façon de penſer, & le bon cœur de Tom, ſont maintenant aſſez connus, pour que le lecteur trouve un peu moins étrange, qu'il ne vît plus dans la tendre Moly qu'un objet, dont le bonheur ou l'infortune étoient devenus dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle eſt enfin la vraie raiſon de cette eſpece d'inſenſibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de Sophie : d'un côté, il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner Moly, ſur-tout dans la ſituation critique où elle ſe trouvoit alors ; de l'autre, à tromper une fille auſſi aimable & auſſi reſpectable à ſes yeux, que l'étoit en effet Sophie Weſtern.



CHAPITRE IV.

Le plus court de ce livre.

LA mere de Moly, qui fut la premiere à s'appercevoir du naissant embonpoint de sa fille, crut que le seul moyen de le cacher plus sûrement aux yeux du voisinage, étoit de lui faire porter cette même robe dont Sophie, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut enchantée de cette occasion de relever ses attraits : car, quoique son miroir les lui eût souvent exagérés, même à travers l'extrême simplicité de son ajustement, elle imagina cependant que cet accroissement de parure ne pouvoit qu'ajouter à ses charmes aux yeux de son amant, & peut-être étendre aussi ses propres conquêtes.

C'est en partant de cette idée, que, dès le dimanche suivant, Moly, revêtue de la robe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres présens de Jones, sortit un matin de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemina à la paroisse.

Que les grands sont trompés, s'ils se flattent de s'être approprié tout ce qui est du ressort de l'ambition & de la vanité ! ces nobles sentimens fleurissent tout autant dans

une église, ou dans un cercle de village, que dans les assemblées les plus illustres: plus d'une obscure sacristie a vu concerter des projets, & des ressorts de politique, dignes d'étonner un conclave. Les femmes d'un état subalterne ne sont pas moins savantes dans les ruses & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures, soit par la qualité, soit par la fortune. La plus mince bourgade a ses prudes, ses coquettes, ses modes, ses lorgneries, ses rivalités, ses tracasseries, ses scandales.

Géans du siecle! laissez tomber un œil moins dédaigneux sur la prétendue ignorance de vos inférieurs; & vous, vulgaire, respectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'église, long-tems avant qu'aucun des paroissiens l'eût reconnue. Chacun se demandoit tout bas quelle étoit cette dame? Mais, dès qu'on fut bien convaincu que c'étoit elle, le ricannement, le chuchotage, & les éclats de rire devinrent si bruyans dans le canton des femmes, que M. Alworthy fut obligé d'interposer son autorité pour y rétablir la décence.



CHAPITRE V.

Combat.

MONSIEUR Weftern avoit une terre dans cette même paroiffe; &, comme fon château étoit moins éloigné de cette églife que de la fienne, il venoit fouvent au fervice à la nôtre. Il y étoit avec la charmante Sophie, lorfque ce fcandale arriva.

Sophie, qui trouva la fille paffable, eut pitié de la fimplicité qu'elle avoit eue de fe vêtir ainfi, & de ce que fon imprudence eût fait éclater jufqu'à ce point la jaloufie de fes égales. A peine fut-elle de retour chez fon pere, qu'elle envoya chercher le garde-chaffe, auquel elle ordonna de lui amener fa fille, avec promeffe d'en avoir foin, & de la prendre peut-être à fon fervice, lorfque fa femme de chambre, à qui elle avoit donné fon congé, feroit fortie.

George, qui n'étoit dejà que trop inftruit de la fituation de fa fille, à cette propofition, fe crut frappé de la foudre. Il répondit, en bégayant, qu'il craignoit que fa fille ne fût trop mal-adroite pour fervir une fi grande dame. Peu importe, repartit Sophie: elle apprendra bientôt, je l'aime; envoyez-la moi.

George, à ces mots, revint chez lui pour consulter sa femme sur les moyens de sortir d'embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter bien d'autres.

La belle robe de sa fille avoit mis au désespoir toutes les femmes du village. A peine M. Alworthy & la noblesse des environs avoit quitté l'église, que cette rage, trop long-tems retenue, avoit éclaté en injures. Moly, qui avoit du courage, n'avoit pas cru devoir les supporter. Des injures, on en étoit venu aux voies de fait: on avoit eu l'indignité d'éclabousser, & de gâter sa robe; & la vivacité de son ressentiment avoit achevé d'en faire une héroïne, qui, après avoir mis hors de combat la moitié de ses ennemis, alloit être accablée par l'autre, si Tom Jones, qui par hasard passoit à cheval avec Square & Blifil, n'eût pas, à coups de fouet, dispersé toutes ces furies, & fait porter la triste Moly chez son pere.

La douleur de Tom est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les secours possibles, il se vit obligé de la quitter pour aller rejoindre sa compagnie, après lui avoir dit à l'oreille, en l'embrassant, qu'il comptoit la revoir le soir. Les sœurs de Moly eurent beau champ

pour la désespérer, après le départ de Jones; & la mere même, quoique premiere cause du malheur de sa fille, fit *chorus* avec elles. Moly se défendoit avec vigueur; & toutes crioient ensemble à tue-tête, lorsque George arriva chez lui, chargé & très-embarrassé des propositions de Sophie.

Il épuisa vainement ses poumons, pour obtenir un moment d'audience. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainsi que des reproches de sa femme & de ses filles, (à cause de son attachement pour Jones, d'où, disoit-on, provenoit le déshonneur de la famille) ne savoit plus à quel saint se vouer. Il n'étoit naturellement ni méchant, ni brutal; mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir long-tems cherché, de bonne foi, un remede propre à calmer sa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent, il est vrai, & peu usité dans ce qu'on appelle un *certain monde;* mais vraiment sûr, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Maître George, qui, par bonheur, en avoit la recette au bout du bras, en fit un promt usage; & le calme subit, qui succéda à la tempête, le convainquit, plus que jamais, de la vertu de ce puissant *topique*. Un grand conseil se tint ensuite; & Moly acheva de remettre le calme dans

l'esprit de sa mere, en lui laissant entrevoir quelques *guinées* que lui avoit données son ami Jones. Sur quoi le conseil décida que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de mademoiselle Sophie, il falloit chercher un prétexte pour procurer cette place à l'une de ses sœurs.



CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le ministre SUPLE. *Effets qu'elles produisent.*

LE lendemain, Tom, après avoir chassé le matin avec M. Western, fut retenu à dîner chez lui.

Sophie étoit plus gaye & plus brillante encore que de coutume : Jones, probablement, avoit quelque part au soin qu'elle avoit pris de sa parure ; & si son dessein étoit de le charmer, sa réussite fut complette.

M. Suple, ministre de la paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit un très-bon homme, très-taciturne tant qu'on mangeoit, mais qui parloit plus qu'un autre au dessert.

Ce fut alors que, recouvrant la parole, il apprit à M. Western que M. Alworthy, le matin même, avoit condamné une fille du village à être conduite à Bridwel. [*]

[*] On a déja dit que c'est une fameuse maison de correction.

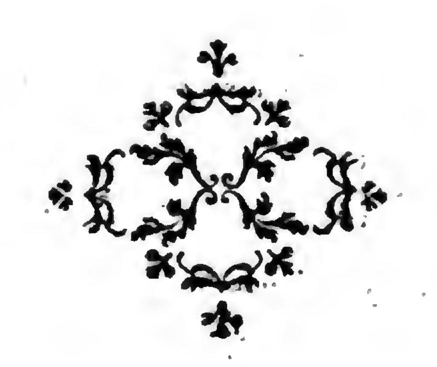
Cette nouvelle, vu le caractere doux & pacifique du juge, étonna beaucoup l'assemblée, qui fut bien plus surprise encore, en apprenant que la coupable étoit Moly, dont la foiblesse, pour quelqu'un qu'elle n'avoit jamais voulu nommer, n'étoit maintenant que trop publique dans la paroisse. M. Alworthy, disoit-on, informé de la scene scandaleuse de la veille, en plein cimetiere, & qui avoit mandé Moly pour en savoir tout le détail, s'étoit d'abord apperçu de l'état de cette fille, qui, forcée d'avouer sa faute, étoit peut-être déja en route pour le lieu destiné à sa pénitence.

Au discours du ministre, Tom, quittant brusquement la table, étoit parti comme un éclair; un long éclat de rire, de la part de M. Western, avoit rendu le ministre muet; & Sophie, rouge comme un rubis, ne regardoit fixement que la table. M. Western alors, redoublant ses éclats, affirma, très-grossiérement, qu'il connoissoit le pere de l'enfant; qu'il venoit de boire avec lui, & qu'il ne lui en vouloit pas plus de mal.

Sophie alors, sous prétexte que M. son pere alloit entrer en belle humeur, se retira dans son appartement, où l'intérêt sensible qu'elle prit à la nouvelle du ministre, lui prouva que son cœur étoit plus vive-

ment bleſſé qu'elle n'avoit encore oſé le croire.

M. Weſtern, après ſa *méridienne* ordinaire, fit en vain appeler ſa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête la diſpenſa de deſcendre, & même pour ſouper : ce qui mit le bon gentilhomme, qui n'aimoit pas à manger, encore moins à boire ſeul, dans la néceſſité de faire appeler un fermier voiſin, pour avoir du moins à qui parler.



CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait, dira quelqu'un.

TOM JONES, qui avoit couru le matin sur les chevaux de M. Western, n'en ayant point à lui dans l'écurie, & ne jugeant pas à propos de perdre un quart - d'heure à en faire seller un, prit le parti de retourner au château à pied ; & ce voyage, qui étoit de plus d'une lieue, fut fait en moins d'une demi - heure.

En arrivant à la premiere avenue de M. Alworthy, il rencontra le connétable [*], avec sa suite, qui se mettoit en devoir de conduire la triste Moly à sa destination. Le brave Tom, outré de ce spectacle, & ne connoissant plus d'égards, s'approche, fend la presse, s'empare de Moly, & jure, en l'embrassant, qu'il tuera le premier qui osera lui faire violence.

Le connétable, tremblant & chapeau bas, ouvroit de grands yeux, & ne savoit quel parti prendre. Jones le pria poliment de revenir avec lui chez son pere ; (c'est ainsi qu'il crut alors devoir appeler M. Alwor-

[*] Officier de police, dont les fonctions sont à peu près celles de nos commissaires.

thy) je ſuis certain, s'écria-t-il, qu'il n'a beſoin que de m'entendre pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet officier, qui de bon cœur eût compoſé à moins, ne ſe fit pas prier deux fois.

M. Alworthy étoit à la promenade: Tom laiſſa ſon monde dans la ſalle publique, & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il ſe jetta à ſes pieds, lui avoua ſa faute, & le ſupplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une infortunée, beaucoup moins coupable que lui.

M. Alworthy, quoique touché de la douleur, & ſur-tout de la ſincérité de Jones, étoit ennemi du vice : la clémence & la juſtice, qui combattoient à la fois dans ſon cœur, le laiſſoient indécis & embarraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre. Jones étoit toujours à ſes pieds, écoutant avec humilité les pieuſes & vives remontrances de ſon bienfaiteur, qui, enfin, attendri par le repentir du pécheur, conſentit que Moly fût renvoyée chez ſes parens, pour y pleurer ſa faute, & vivre mieux à l'avenir.

Cet événement laiſſa pourtant dans l'eſprit de M. Alworthy quelques impreſſions peu favorables pour Jones. Mais, après avoir réfléchi ſur le fond du caractere de ce jeune homme, il revint à en avoir la même opinion que le lecteur en a déjà

ſans doute : c'eſt-à-dire, qu'en peſant ſes vertus & ſes vices, la balance lui parut pancher du bon côté.

Auſſi Tuakum perdit-il ſon tems, lorſqu'inſtruit de cette hiſtoire par le religieux Blifil, il vint pour noircir Tom dans l'eſprit de ſon protecteur. Tout le venin de ſes pieuſes invectives ne fut payé que de cette froide réponſe : je ſais que les jeunes gens du tempérament de Tom ne ſont que trop ſujets au vice que vous avez raiſon de condamner ; mais j'ai vu le fond de ſon cœur, & la vérité de ſon repentir ; ainſi comptez qu'il ſe corrigera.

Square, moins violent, mais plus artificieux, s'y prit moins lourdement pour tirer parti de cette avanture au gré de ſa haine pour Tom.

Le lecteur n'a ſans doute pas oublié les petits incidens de la perdrix tuée, du cheval vendu, ni des autres faits également grâves, rapportés dans nôtre ſecond livre : tous événemens, qui, bien loin d'avoir altéré l'affection de M. Alworthy pour l'orphelin, n'avoient fait que la fortifier. Les ames fortes & généreuſes pardonnent volontiers aux foibles ; & la pitié les y attache d'autant plus.

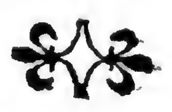
Square lui-même n'en étoit pas à ſentir les effets qu'avoient pu produire ces différentes bonnes actions de Jones, dans une ame de la trempe de celle de M. Alworthy.

Notre philoſophe ſavoit très-bien ce que c'étoit que la vertu, quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours pratiquée de bonne foi. A l'égard de Tuakum, je ne vous dirai pas préciſément pourquoi, mais ces idées n'étoient jamais entrées dans ſa tête. Il voyoit Tom dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si M. Alworthy paroiſſoit l'aimer toujours, c'étoit, ſuivant lui, par le ſentiment d'un amour propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer s'être trompé dans le choix d'un ſujet qu'il avoit d'abord cru digne de ſon affection.

L'occaſion de perdre Tom, en prenant M. Alworthy par cet endroit ſenſible, parut bientôt très-favorable à M. Square. Après lui avoir rappelé toutes les petites fredaines de ce jeune homme, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité..... Je ſuis on ne peut plus fâché, dit-il, d'être obligé de convenir que cet enfant nous a trompé tous deux. Je n'ai pu, je le confeſſe, m'empêcher d'être ſéduit par des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroiſſoient cependant avoir l'*amitié* pour motif. Sa jeuneſſe me faiſoit excuſer ce qu'ils pouvoient avoir d'irrégulier. Aurois-je imaginé, euſſiez-vous cru vous-même que ces ſacrifices de la vérité, dont la cauſe nous paroiſſoit ſi excuſable, n'euſſent en effet d'autre objet qu'une paſſion

aussi vive que criminelle ? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le garde-chasse & sa famille ! il protégeoit le pere pour séduire plus aisément la fille ; il nourrissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à completer la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié !* telle est donc la générosité de Tom..... Oui, monsieur, cet exemple me fait jurer, en ce moment, de ne plus rien croire de vertueux que ce qui quadrera précisément avec *la regle inaltérable du droit.*

Ces idées s'étoient déjà offertes, dans le lointain, à M. Alworthy, & son bon cœur les avoit rejetées. Mais, présentées si adroitement par un tiers, & dans un point de vue si plausible, elles ne pouvoient manquer de produire tout l'effet que Square en avoit attendu.



CHAPITRE VIII.

Plus de choses, & plus claires, mais dérivant de la même source.

Le lecteur ne sera, je crois, pas fâché de revenir avec nous chez la charmante Sophie. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avons quittée, assez désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée, les songes encore moins. Et lorsque mademoiselle Honora, sa femme de chambre, étoit entrée dans son appartement, à l'heure ordinaire, Sophie étoit déjà debout & habillée.

A la campagne, pour peu qu'on ne demeure qu'à une lieue les uns des autres, on est censé voisins; & les nouvelles s'apprennent avec la même célérité que si l'on vivoit porte à porte. Mademoiselle Honora savoit déjà toutes les particularités de l'avanture de Moly, & débuta par en régaler sa maîtresse, en jetant tout le blâme de la chose sur l'imprudence de la fille, & en plaignant extrêmement le pauvre Tom, qu'elle avoit, disoit-on, séduit; & qui, par cette faute, que les circonstances rendoient pourtant excusable dans un jeune homme, étoit tombé dans la disgrace de M. Alworthy.

Honora n'auroit de longtems épuisé un si beau texte, si Sophie, impatientée de son verbiage, ne l'avoit tout-à-coup interrompue, avec quelque sorte d'aigreur, pour lui dire d'aller savoir si M. Western ne l'attendoit pas à déjeûner. Honora obéit en murmurant : nous en dirons la cause une autre fois ; & pour en consoler le lecteur, nous lui ferons part de ce que pensoit alors Sophie.

On sait déjà qu'elle s'étoit senti quelque penchant pour M. Jones ; & que ce penchant s'étoit beaucoup accru, avant qu'elle s'en fût doutée. Dès les premiers indices qu'elle en avoit eu, son cœur s'étoit trouvé rempli d'un sentiment si délicieux & si nouveau pour elle, qu'à peine avoit-elle pensé à le combattre : moyenant quoi, la tendre Sophie avoit laissé croître insensiblement des feux, dont son peu d'expérience ne lui avoit pas même laissé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'avanture de Moly lui avoit dessillé les yeux. Elle avoit connu, & s'étoit reproché sa foiblesse ; elle en étoit effrayée. Ce coup-d'œil subit sur l'état de son cœur, quoique bien douloureux pour elle, produisit pourtant l'effet d'un remède aussi violent que désagréable, & suspendit, pour le moment, le cours du mal.

L'opération avoit été si promte, que, dans le peu de tems que dura l'absence de

la femme de chambre, Sophie se crut entiérement guérie, & fut déjeûner avec son pere, d'un air aussi libre, & le cœur aussi dégagé que si Tom ne lui eût jamais été qu'indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit, comme de celles du corps; elles sont sujettes aux rechûtes. Sophie, hélas! ne l'éprouva que trop. A peine eut-elle revu Jones, que les premiers *symptômes* reparurent; & qu'à partir de ce jour, son cœur ne ressentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa situation devint bien différente de ce qu'elle avoit été d'abord; cette passion, quelques jours auparavant si délicieuse, ne lui parût plus qu'un poison dans son cœur. Elle s'arma de toute sa raison, fit des efforts au-dessus de son âge, pour triompher de sa foiblesse, pour en extirper jusqu'aux moindres racines; & son succès fut si rapide, qu'elle se crut bientôt en état d'espérer sa guérison du tems ou de l'absence. Elle résolut d'éviter, autant qu'il lui seroit possible, la rencontre de Tom, en attendant qu'elle pût obtenir de son pere la permission d'aller passer quelques mois chez sa tante, qui demeuroit à quelques lieues de là.

CHAPITRE IX.

A quelque chose malheur est bon.

LA tendresse de M. Western pour sa fille, augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle. Ses chiens, même les plus chéris, se voyoient quelquefois forcés de céder à Sophie les fréquentes caresses de leur maître. Mais, comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner longtems, il trouva enfin, après y avoir réfléchi mûrement, un moyen propre à concilier de si chers intérêts. Ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval, & à venir à la chasse avec lui.

Sophie, pour qui les desirs de son pere étoient des loix, quoiqu'elle se sentît peu de goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle, souscrivit pourtant à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif, indépendamment de celui de l'obéissance, concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence & ses insinuations, en calmant l'impétuosité du vieux chasseur, préviendroient peut-être les accidens qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit la faire balancer, étoit

la crainte de se rencontrer trop souvent avec Jones, qu'elle avoit résolu de fuir. Mais, attendu que la saison de la chasse commençoit à tirer à sa fin, elle se flattoit qu'une absence de quelques mois, chez sa tante, la délivreroit entiérement d'une passion qui la gênoit encore. Que dis-je? elle se promettoit même d'être assez forte alors pour pouvoir se retrouver avec Tom, sans le moindre danger pour elle.

Au retour de la seconde chasse, & au moment que, précédant son pere, elle alloit arriver au château, le cheval fringant de Sophie, qui avoit besoin d'un cavalier plus ferme, s'avisa tout-à-coup de se cabrer, & de la mener si vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorsque Jones, qui la suivoit toujours des yeux, accourut à son secours. Le fougueux animal, se sentant arrêté par la bride, après s'être cabré de nouveau, fit sauter la pauvre Sophie de dessus son dos, avec tant de violence, que c'étoit sans doute fait d'elle, si Tom, au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie étoit si effrayée, qu'elle fut longtems sans pouvoir répondre à Jones, qui mouroit d'inquiétude qu'elle ne fût blessée. Elle l'assura, en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentoit aucun mal, & le remercia du zèle qu'il avoit témoigné pour elle, dans un

un péril ſi preſſant. Je ſuis donc bien récompenſé, madame, répondit Jones; & dût-il m'être arrivé de plus grands maux encore, je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préſerver de la moindre bleſſure.

Quel mal, repliqua Sophie, avec vivacité, vous eſt-il donc arrivé! Quoi, ſeriez-vous bleſſé?

Ne vous effrayez point, madame, repartit Jones, Dieu ſoit loué!... je vous ai ſecourue à tems.... Après ce que j'ai craint pour vous, pouvoit-il m'en coûter moins qu'un bras?

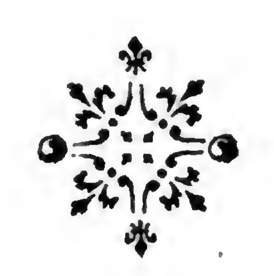
Un bras! s'écria douloureuſement Sophie, ciel! ſeroit-il caſſé?

Je le crois, madame, répondit froidement Tom.... Mais ſouffrez que je vous remène au château; votre pâleur me fait trembler; le bras qui me reſte encore eſt à votre ſervice.

Sophie, en jettant les yeux ſur le bras pendillant de Tom, tandis qu'il lui préſentoit l'autre; pâlit & friſſonna tout-à-coup, de façon qu'il eût peine à la ſoutenir; & que lui-même eût bientôt ſuccombé aux différens ſentimens qui l'agitoient alors, ſi ſes yeux, fixés ſur Sophie, n'euſſent pas lu, dans la tendre langueur de ſes regards, combien le cœur de cette aimable fille étoit touché de tout ce qu'il ſouffroit pour elle.

M. Weſtern, en arrivant avec ſon monde, fut informé par Sophie de tout ce qui venoit d'arriver. Il embraſſa & remercia mille fois, les larmes aux yeux, le brave ſauveur de ſa fille.

Cet événement produiſit un effet bien favorable pour Tom, dans l'ame de Sophie; & après une très-exacte recherche, j'ai tout lieu de penſer que cette belle n'en fit pas moins alors ſur le cœur de Jones, qui, dit-on, avoit commencé, depuis quelques jours, à devenir, beaucoup plus que ci-devant, ſenſible au pouvoir vainqueur de ſes charmes.



CHAPITRE X.

Suite du précédent. Conversation de SOPHIE avec sa femme de chambre.

En arrivant chez son pere, Sophie, qui s'étoit traînée jusque là avec peine, tomba évanouie dans un fauteuil. A force de secours elle revenoit à elle-même lorsque le chirurgien, que l'on avoit fait appeler pour Tom, entra dans l'appartement, & dit qu'il falloit absolument la saigner. M. Western fut du même avis; & Sophie, toujours obéissante, quoiqu'assez ennemie de la saignée, abandonna son bras au disciple de saint Côme.

Dès que l'opération fut faite, elle se retira dans son appartement, pour ne pas retarder plus longtems celle qu'il falloit faire à Tom; & de-là naissoit, probablement, sa répugnance à se laisser saigner. Mais M. Western, lorsqu'il s'agissoit de sa fille, ne connoissoit personne, & n'avoit des yeux que pour elle. Quant au pauvre Jones, il ressembloit alors à la statue de la *Patience*, appuyée sur un tombeau, & souriant à la douleur. Le sang qu'il croyoit encore voir sortir du beau bras de Sophie, lui faisoit presque oublier tous ses maux.

Son tour vint cependant; & après avoir

soutenu, en héros, l'opération la plus douloureuse, il fut mis au lit chez M. Western, qui ne voulut jamais permettre qu'on le portât chez M. Alworthy.

Mademoiselle Honora, qui avoit assisté à son supplice, fut bientôt mandée par sa maîtresse qui brûloit d'être instruite de l'état du malade.

La soubrette, émerveillée du courage de Jones, ne tarissoit point sur ses louanges: la bonté de son caractère, les graces de sa figure, la blancheur même de sa peau, rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiselle Honora se seroit apperçue de l'effet que produisoit ce discours sur sa jeune maîtresse; mais, ayant heureusement rencontré sa propre figure dans un miroir de l'appartement, la bonne femme de chambre n'avoit pu se perdre de vue pendant tout le cours de sa relation, ni par conséquent songer à l'impression qu'elle faisoit sur le visage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de se remettre, & de dire, en souriant, à Honora: en vérité, je te croirois presque amoureuse de ce jeune homme?.... Moi, madame! répondit-elle; moi, amoureuse de lui? Je vous jure sur mon ame, & sur mon honneur même, qu'il n'en est rien du tout. Qu'il soit aimable tant qu'on voudra; qu'il plaise même à M. Alworthy d'en faire un gentilhomme: je suis ce que je suis; mes

parens étoient du moins mariés, & mon grand-pere étoit membre du clergé. Non, madame, non : tout beau garçon, tout courageux qu'il est, je crois que mes parens ne me verroient pas de bon œil, prendre les restes d'une Moly Seagrim.

J'admire votre impertinence, interrompit Sophie (avec un sang-froid, qu'on eût cru naturel), d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon pere !.... Quant à la fille que vous venez de nommer, je vous défends de jamais ptononcer son nom, du moins en ma présence.

Honora, étourdie de la mercuriale, chercha à réparer sa sottise. Ce n'étoit, s'écria-t-elle, que l'indignation qu'elle avoit conçue contre Moly, pour avoir séduit Jones, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de M. Tom, elle ne lui devoit que des louanges ; elle avoit toujours soutenu son parti envers & contre tous ceux qui parloient de sa bâtardise. Il n'étoit pas possible, ajouta-t-elle, qu'avec un si bon cœur, un air si noble, une main si blanche, il ne fût pas véritablement gentilhomme. Oh ! il mérite d'être aimé, sans doute, s'écria-t-elle, en finissant ; aussi tout le monde l'aime, & Dieu permettra que tout se découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems sous cape, à certains traits de cette palinodie ; ce qui étant interprété favorablement par Made-

moiselle Honora, l'encouragea bientôt à s'écrier : Ah ! j'en dirois bien davantage, si je ne craignois pas de vous offenser...

Que me dirois-tu donc ? répondit Sophie, toute émue ; parle, je te l'ordonne.

Ah, madame !... quoiqu'il n'y pensât point à mal.... ce récit vous offenseroit peut-être ; & j'en serois au désespoir.

Finis donc, repartit vivement Sophie : je ne veux pas que l'on me cache rien.

Eh bien, madame, je vous dirai, puisque vous le voulez, que M. Jones étant un jour entré dans une chambre où j'étois seule à travaille , & ayant apperçu votre manchon sur une chaise, ce même manchon que vous me donnâtes avant hier.... il le prit ; il mit ses mains dedans... & le baisa... Ah, madame ! je ne vis jamais de baiser semblable..... J'imagine, interrompit Sophie, en rougissant, qu'il ignoroit que ce manchon étoit à moi.

Ecoutez donc, madame. vous saurez tout.... Il continuoit à baiser ce manchon, mais avec une ardeur que je ne puis vous peindre, & répétoit à chaque instant, qu'il n'en étoit pas de semblable... Mais, lui disois-je (en riant de sa frénésie), qu'a-t-il donc aujourd'hui de plus charmant que d'ordinaire ? Ne l'avez-vous pas vu cent fois entre les mains de ma maîtresse ?.... Hélas ! sans doute (s'écria-t-il en soupirant) ; mais quand on est près d'elle, est-il rien d :

beau qu'elle-même.... Ce n'eſt pas tout encore, madame; mais daignez ne pas vous facher, car, encore un coup, le pauvre garçon n'y penſoit point à mal...

Par exemple, un jour que vous étiez au clavecin pour amuſer M. Weſtern, M. Tom, qui étoit aſſis dans la chambre voiſine, paroiſſoit fort mélancholique. Qu'avez-vous donc? lui dis-je. Pourquoi cet air rêveur? Gageons que je lis dans votre ame... Hélas! dit-il, en ſe réveillant tout-à-coup, comme d'un ſonge, à quoi puis-je penſer, en écoutant & en contemplant ta belle maîtreſſe... Oh ma chere Honora! heureux, & mille fois heureux, le fortuné mortel.... Un ſoupir arrêta le reſte, & ſon haleine, en vérité, étoit plus douce qu'une roſe... Mais ne vous fachez pas, au moins, madame; car le pauvre garçon n'y penſoit point à mal; & je me flatte que vous tiendrez ceci ſecret.... J'ajouterai même qu'il m'a donné un gros écu pour n'en jamais ouvrir la bouche, & qu'il me l'a fait jurer ſur un livre.... mais je ſuis preſque convaincue que ce livre n'étoit pas la bible; ainſi je puis parler en ſûreté de conſcience.

Juſqu'à ce que les peintres aient imaginé un plus beau rouge que le plus fin carmin, je ne dirai rien des couleurs de Sophie, tant que durerent les propos de la bonne ſoubrette.

Ho ... nora (dit en balbutiant la maîtreſ-

se), si vous me pro...mettez de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne, je ne trahirai point votre secret... je veux dire... que je ne serai plus fachée contre vous... mais je crains votre langue : prenez-y garde, ma fille! vous lui donnez souvent, & sans trop y penser, carriere.... Ceci pourroit être su de mon pere, & le facher contre M. Jones, qui, très-probablement, comme vous le dites fort bien, n'y pense point à mal... car, si j'en avois l'ombre du soupçon. --- Ah, ma chere maîtresse! vous lui rendez justice : il est aussi incapable d'onblier ce qui vous est dû, que moi de jamais révéler de semblables secrets... Pauvre jeune homme! il étoit transporté au point que vous même lui eussiez pardonné ce qu'il me dit ensuite... Mais, pardon, ma maîtresse; je n'oserois le dire : je me tairois plutôt trois mois, que de risquer votre colere.

Oh! n'en crains rien, chere Honora (lui dit en soupirant Sophie); après ce que je viens d'entendre, il n'est plus rien qui puisse davantage m'émouvoir.

Eh bien, chere Honora, ajouta-t-il, tu connois l'état de mon cœur (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la duegne), mais ne crois pas que je sois assez lâche, assez ridiculement téméraire pour jamais regarder Sophie, que comme une déesse, que comme l'objet d'un

culte aussi respectueux que secret, jusqu'au dernier jour de ma vie...

Voilà tout, madame... voilà du moins tout ce que ma mémoire me rappelle. Mais ce qui m'intéresse le plus pour lui, en vous en rendant compte, c'est la certitude où je suis que ce tendre jeune homme, en vérité, n'y pense point à mal.

Je vois enfin, chere Honora, dit miss Western, en se levant, que tu m'es véritablement attachée : tu m'avois mise en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé : si tu veux rester avec moi, tu en es la maîtresse, & je crois que tu feras bien. Honora, transportée de joie d'être rentrée en grace, remercioit Sophie, & lui promettoit la fidélité la plus inviolable, lorsque la cloche annonça le dîner, & força sa jeune maîtresse de se rendre auprès de son pere.



LIVRE V.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

CHAPITRE PREMIER.

Visites faites à JONES. Pâture pour ceux qui ont un cœur.

NOTRE héros malade reçut nombre de visites, qui toutes ne l'amuserent pas également. M. Alworthy ne passoit pas un jour sans le voir; mais, quoiqu'il le plaignît, & qu'il fût très-content de la galanterie courageuse qui avoit occasionné sa blessure, il n'en crut pas moins cette occasion favorable pour rappeler Tom à une conduite plus réguliere que ci-devant. Aussi le bon seigneur ne perdit-il jamais l'instant, surtout quand Jones souffroit moins, de lui représenter, avec douceur, combien de torts il avoit à réparer, & de lui faire entendre qu'il ne pouvoit trop s'attacher à dissiper les impressions que ses égaremens avoient fait naître dans l'ame d'un bien-

faiteur, qui gémiroit d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum lui-même, le venoit voir assez assidument, & pensoit qu'un malade étoit bien plus propre à être chapitré, que tout autre coupable. Aussi assommoit-il le pauvre Tom des sermons les plus secs, les plus ennuyeux, & dont la conclusion étoit toujours que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis; & que, sans un promt répentir [si tant est que Jones en fût susceptible], il le voyoit menacé, dès ce monde, des supplices réservés dans l'autre aux plus grands scélérats.

M. Square prêchoit sur un tout autre ton. Un bras, disoit-il, ou quelqu'autre membre de moins, n'étoit pas digne de l'attention d'un homme sage: il suffisoit, pour sa consolation, de réfléchir sur les miseres attachées à l'humanité; de songer que le plus régulier des hommes étoit exposé aux accidens de la vie, comme le plus pervers; que c'étoit enfin abuser des termes, que d'appeler maux, ou peines, tout ce qui ne troubloit pas *l'ordre* général & éternel des choses.

M. Blifil voyoit rarement Tom, & jamais seul. Ce vertueux jeune homme paroissoit cependant s'intéresser à son infortune; mais il avoit soin de faire entendre qu'il redoutoit l'intimité avec un *sujet*

d'un aussi dangereux commerce, & citoit, aussi modestement qu'à propos, le proverbe de Salomon sur la mauvaise compagnie. Il n'étoit pourtant pas si rigoureux que Tuakum : il osoit même concevoir quelque espérance de conversion de la part de Jones. L'inexprimable bonté de M. Alworthy, devoit, disoit-il, toucher enfin le cœur de Tom, s'il n'étoit pas endurci dans le vice, & absolument indigne que quelqu'un, à l'avenir, s'intéressât pour lui.

Pour M. Western, il passoit dans la chambre de Jones tous les momens qu'il pouvoit dérober à la chasse & à la bouteille, & combloit le malade de tendresse & d'amitié.

Dès que Tom fut en état de se lever, le bon homme lui amena sa fille : & la vue de cet aimable objet hâta si fort la convalescence de Jones, qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle, & de passer quelquefois jusqu'à deux heures entieres près du clavecin de Sophie, qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes ; à moins qu'il ne plût à M. Western de les interrompre tout-à-coup, pour faire jouer le vieux sir Simon, ou quelque autre piece de cette force.

Il est vrai que Sophie avoit un soin extrême de s'observer auprès de Tom : mais, quelque scrupuleuse que fût son attention, il lui échappoit quelquefois des marques de

tendresse, qui, quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens, n'étoient jamais totalement perdues pour lui. L'intérêt qu'il avoit d'étudier tous les mouvemens de Sophie, le rendoit si attentif à ses moindres mouvemens, qu'il ne put bientôt plus se dissimuler à lui-même que miss Western avoit quelque penchant pour lui.

Lorsqu'il se vit bien convaincu de cette idée, Tom se trouva dans un état si violent, que tout autre tempérament que le sien [sur-tout dans sa situation] en eût sans doute éprouvé de funestes suites. Il étoit pénétré de tout le mérite de Sophie; il aimoit éperdument sa personne; il admiroit ses bonnes qualités; il chérissoit tendrement la bonté de son cœur: mais, n'ayant réellement jamais conçu la moindre idée de la posséder un jour, ni jamais accordé l'ombre même de l'indulgence à son inclination pour elle, la passion dont il se trouva tout-à-coup rempli, étoit beaucoup plus forte qu'il n'avoit pu l'imaginer. Son cœur, enfin, ne lui révéla tout son secret, qu'à l'instant même où notre héros se crut certain que l'objet secret de ses vœux ressentoit en effet quelque retour pour lui.



CHAPITRE II.

Second ſervice pour les mêmes gens.

L'EXTRÊME émotion de Jones, à cette découverte, augmentoit encore par les réflexions douloureuſes qui ſe préſentoient en foule à ſon eſprit. Il étoit loin d'imaginer que le penchant de cette aimable fille pût devenir aſſez puiſſant pour l'aveugler au point de jamais conſentir à faire le bonheur d'un amant ſi peu digne d'elle. En ſuppoſant d'ailleurs que ſon eſpoir dût ne point rencontrer d'obſtacles de la part de la fille, n'étoit-il pas certain que de la part du pere il en auroit d'inſurmontables à combattre? Ce pere, quoique ruſtique, & vraiment campagnard, ſur-tout dans ſes amuſemens, n'étoit pas moins un très-bon gentilhomme, & ſavoit en reprendre les ſentimens, lorſque les circonſtances l'exigeoient. Ce pere aimoit très-vivement ſa fille: il avoit dit & répété cent fois, tant à table qu'ailleurs, qu'il ne mourroit content que lorſqu'il la verroit l'épouſe du plus riche ſeigneur de la province. Tom auroit-il été aſſez vain, aſſez imbécillement fat, pour ſe flatter, quelque amitié que ce pere montrât pour lui, de le voir jamais conſentir à ſacrifier de ſi brillantes eſpérances

à la paſſion ridicule d'un jeune homme ſans naiſſance & ſans biens ? Et ſi ce conſentement ne pouvoit être eſpéré ſans extravagance, n'étoit-ce pas être bien ingrat, n'étoit-ce pas violer bien baſſement les loix de l'hoſpitalité, que de nourrir la paſſion d'une héritiere ſi puiſſante, à tous égards ſi peu faite pour lui, &, qui pis eſt, à l'inſçu de ſon pere ?

Si Tom n'envifageoit ces conſéquences qu'avec une eſpece d'horreur, à quel point ne frémit-il pas, en ſongeant aux nouveaux reproches qu'il alloit s'attirer de la part de M. Alworthy ! Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahiſon, ou de la lâcheté, étoit capable de bleſſer l'ame de ce ſeigneur, & de rendre pour jamais le coupable odieux à ſes yeux.

L'aſpect de tant d'obſtacles, tous également invincibles, l'eût jetté dans le plus affreux déſeſpoir, ſi le ſouvenir d'une autre femme n'étoit pas venu tout-à-coup s'offrir à ſa penſée.

Qu'avoit fait la tendre Moly ? Par quel crime avoit-elle mérité ſon ſort ? Il avoit juré de lui être fidele ; elle avoit juré mille fois de ne pas ſurvivre à l'infidélité de ſon amant ; Tom la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de ſa perte !

Il ſe peignoit tout ce qu'elle avoit dû ſouffrir, depuis que ſon accident le retenoit chez M. Weſtern ; il ne pouvoit ſe par-

donner d'avoir payé de tant d'ingratitude une flamme aussi peu suspecte. La pitié exagere tout : Moly, dans cet instant, lui reparut mille fois plus aimable, plus fidelle, plus tendre que jamais; & ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête du désolé Tom, qu'il ne dormit pas de la nuit. Le résultat de ses réflexions fut de retourner à Moly, & d'oublier totalement miss Western.

Mais, ce qu'on aura peine à croire, c'est que peut-être il eût effectué ce cruel sacrifice, si la discrette Honora, qui le savoit seul dans sa chambre, n'étoit venue dans cet instant le voir.

Devinez, dit-elle, en entrant, d'où je reviens dans la minute ? ... Je vous le donne en mille.

Tom devina long-tems en vain : Honora vouloit être pressée; la chose étoit très-importante. Tom fut pressant; & cette fille, enfin, après s'être assurée de sa parole, voulut bien lui livrer son secret.

Apprenez donc, lui dit-elle mystérieusement, que ma maîtresse m'a envoyée chez Moly Seagrim, pour savoir, par moi-même, si cette fille ne manquoit de rien.

La commission n'étoit pas trop de mon goût; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir.... Ah, mon cher Jones ! comment avez-vous pu vous encanailler ainsi ?... Ma maîtresse a pourtant voulu que

j'y allaſſe, que je lui portaſſe du linge & quelques autres nipes.... Elle eſt en vérité trop bonne! Un pareil *bagage* ſeroit bien mieux logé à Bridwel... Quoi! (interrompit Jones) ma Sophie eſt aſſez généreuſe... Oui, oui, votre Sophie, reprit Honora, oui, votre Sophie elle-même.... Mais ſi vous ſaviez tout, vous ſeriez bien plus étonné.... Si je ſavois tout? répliqua Tom. Ah! daignez vous expliquer... J'entends ce que j'entends, répondit Honora... En vérité, ſi j'étois ce qu'eſt M. Jones, je lèverois les yeux un peu plus haut, que ſur une *eſpece* telle que ſa Moly Seagrim... A propos! vous ſouvient-il du jour que vous careſſiez le manchon de ma maîtreſſe, avec tant de plaiſir? .... Quoi! lui en auriez-vous parlé? s'écria Jones en rougiſſant... Si je lui en ai parlé! répondit Honora. Il ne vous reſte qu'à m'en remercier. Le plus puiſſant lord d'Angleterre ſe croiroit trop heureux, s'il ſavoit... Mais j'ai bonne envie de ne pas vous le dire.

Tom redoubla ſes inſtances; & Honora, qui avoit autant d'envie de parler, que l'autre d'entendre, continua ainſi:

Sachez donc, puiſqu'il faut tout vous dire, que ma maîtreſſe m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit un autre beaucoup plus beau; mais deux jours après que je lui eus raconté toute votre hiſtoire: *Honora*, m'a-t-elle

dit, *mon nouveau manchon me déplaît..... il eſt ſi gros.... ſi mauſſade, que je ne puis le regarder.... Juſqu'à ce que j'en trouve un autre qui me plaiſe, rends-moi le vieux; prends celui-ci....* Car elle eſt ſi bonne demoiſelle, qu'elle rougiroit de donner pour reprendre... c'eſt de quoi je puis vous répondre... Ce vieux manchon, enfin, puiſque j'en ai tant dit, depuis ce jour, n'eſt jamais ſorti de ſon bras; & je gagerois ma tête, qu'il a été baiſé mille & mille fois en ſecret... La converſation fut ici interrompue par M. Weſtern, qui venoit lui-même inviter Jones à deſcendre au clavecin.

Sophie, aux yeux de Tom, parut ce ſoir beaucoup plus belle que jamais; & d'autant plus, que le précieux manchon étoit paſſé dans ſon bras droit.

Elle jouoit le *[illegible]* le plus chéri de ſon pere, qui étoit appuyé derriere ſa chaiſe, & ravi de l'entendre, lorſque ce manchon, en retombant tout-à-coup ſur les doigts de Sophie, la mit hors de meſure, & que le fougueux gentilhomme, très-piqué de cet accident, après l'avoir arraché du bras de ſa fille, & apoſtrophé d'une épithete de campagne, l'avoit déja jetté au feu, lorſque Sophie, en ſautant du clavecin à la cheminée, arriva encore à tems pour le ſauver des flammes.

Cet incident paroîtra ſans doute de peu d'importance à plus d'un de nos lecteurs:

cependant l'effet qu'il produisit sur l'ame de notre héros, ne nous a point permis de le supprimer. Un historien judicieux n'omet jamais les plus légeres circonstances; car c'est presque toujours d'elles que naissent les plus grands événemens. Il sait que le monde n'est en effet qu'une vaste machine, dont les maîtresses roues ne reçoivent leur mouvement que des plus petites; & qu'il en est de cette derniere espece, qui ne sont pas faites pour être vues par tous les yeux.

Ainsi, ce que tous les attraits de l'incomparable Sophie, ce que la douceur de ses yeux, l'harmonie de sa voix, les graces de sa personne, la beauté de son ame, & ses tendres dispositions n'avoient pu faire pour subjuguer absolument le cœur de Jones... fut opéré par un manchon.

Ce cœur, ainsi que certaine forteresse [*], fut en cet instant enlevé par surprise. Toutes ces considérations d'honneur & de prudence, que M. Jones, ainsi qu'un militaire habile, avoient placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur, déserterent leurs postes; & l'*amour* vainqueur, entra triomphant dans la place.

---

[*] Berg-op-Zoom.

*

CHAPITRE III.

Grand incident.

AMOUR, *amour!* quand tu nous tiens... Il reſtoit pourtant encore dans l'ame de Tom Jones des ſentimens de pitié pour Moly, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins ſon repos : il avoit encore pour cette fille une ſorte d'attachement de reconnoiſſance, qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la ſituation où lui-même croyoit l'avoir miſe; & la délicateſſe de ſes ſentimens pour Sophie ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire ?

A force d'y rêver, il crut enfin qu'il lui ſeroit poſſible de s'acquitter envers Moly, au moyen de quelques préſens. Du caractere violent & tendre dont il connoiſſoit cette fille, il s'attendoit à voir ſa propoſition rejettée, avec tout l'appareil du déſeſpoir. Mais elle étoit vaine, & il eſpéra que l'offre d'une petite fortune, capable de la mettre tout d'un coup au-deſſus de ſes égales, pourroit, en flattant ſon ambition, la rendre moins ſenſible à la perte de ſon amant.

Avec cette eſpérance, un jour que M. Weſtern étoit à la chaſſe, Tom, le bras en écharpe, s'échappa du château ſans être vu, & s'achemina chez Moly. La mere & les ſœurs, qui prenoient leur thé, lui dirent d'abord qu'elle étoit ſortie. Mais la ſœur aînée, quelques inſtans après, lui fit ſigne, en ſouriant malignement, que Moly étoit dans ſa chambre. Tom y monta; & fut ſurpris non ſeulement de ce que la porte étoit fermée en dedans; mais de ce qu'après avoir heurté, on le faiſoit attendre. Il fallut cependant ouvrir; & Moly, interdite, eut d'abord peine à exprimer, à ſon gré, les différens ſentimens que la vue ineſpérée de Tom produiſoit en elle, après une ſi longue abſence.

Quand les premiers tranſports furent calmés, Tom fit tomber par degrés la converſation ſur les conſéquences fatales d'une plus longue intimité entr'eux. Il rappela à Moly le courroux, les défenſes réitérées de M. Alworthy, & les malheurs certains qui les menaçoient l'un & l'autre, ſi ce ſeigneur venoit à apprendre qu'ils ſe viſſent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre, & termina ſon diſcours par lui offrir de quoi ſe former un établiſſement ſolide avec quelqu'un de ſes égaux, qui, à l'aſpect de ſa fortune, ſe croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, resta quelques instans muette; bientôt elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante! Ses sanglots redoublés lui laissoient à peine l'usage de la voix. Ses regards étoient attachés sur Tom: l'amour & le désespoir y étoient peints; ceux de Tom, fixés sur le lit, n'osoient se relever jusques sur elle.... Cette situation, trop pénible pour tous les deux, & sur-tout pour Moly, ne pouvoit durer long-tems. Notre amante irritée éclata bientôt en reproches: rien de tout ce que la rage & l'amour trahi ont droit d'inspirer à une femme contre l'indigne objet de sa tendresse, rien ne fut oublié pour accabler cet infidele amant.

Notre héros, trop foible contre un tel orage, & pressé par ses remords, alloit y succomber, lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (alors remise sur son lit) fit tomber dans la ruelle un lambeau de tapisserie qui offrit, aux regards de Tom, un spectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que mes lecteurs.

Ce morceau de tapisserie, mal attaché au haut du plancher, servoit de rideau au lit de cette belle, & cachoit un petit réduit, où elle serroit ses hardes. Soit que ses bras se fussent embarrassés dans ce rideau, soit qu'il fût mal attaché; jugez de la surprise du pauvre Tom, lorsque le fond du théâtre offrit à ses regards, qui?... le

lira-t-on ſans en frémir, & puis-je l'écrire ſans honte?... le philoſophe Square! & dans la poſition la plus riſible.

La ſituation de nos trois perſonnages eſt digne d'un pinceau plus énergique que le mien. Square, dans un déshabillé très-libre, & plié en deux dans ſon trou, fixant de grands yeux effarés ſur Jones; Moly, tremblante, & la tête à demi cachée dans ſes couvertures; Jones, le bras levé, la bouche ouverte, voulant parler & ne ſachant que dire, ne préſentent qu'une foible eſquiſſe de ce tableau.

Tom rompit enfin le ſilence par un long éclat de rire, & préſenta très-poliment la main à M. Square, pour l'aider à ſortir de ſa retraite.

Celui-ci rappelant toute ſa vertu, plus forte encore que ſa confuſion, & regardant Jones d'un air grâve: Vous triomphez, monſieur! lui dit-il. Vous jouiſſez dejà de l'avantage que cet événement vous offre, pour me noircir à votre gré dans l'eſprit du public. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence; mais les apparences ſont contre moi, & je ſens tout ce que je puis craindre. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oſerois cependant.... Arrêtez! (s'écria Jones) laiſſez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, & de prouver combien la vangeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'eſt pas vous qui

m'offenſez ici le plus ; ne craignez pourtant rien ni l'un, ni l'autre. Agiſſez-en bien avec cette fille, & ſoyez sûr de mon ſilence. Vous, Moly, ſoyez, s'il ſe peut, fidelle à votre amant : j'oublierai, dans ce cas, votre inconſtance ; & vous pouvez même compter ſur tout le bien que je pourrai vous faire.

A ces mots, Jones, trop généreux pour attendre des remercimens, part, & rentre ſans être vu, chez ſon ami M. Weſtern.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Premieres approches.

TOM, abſolument revenu de la foibleſſe qu'il avoit eue pour Moly, tant par ce qu'il venoit de voir, que parce qu'il apprit encore de différens endroits ſur le compte de cette fille, n'en étoit pas plus tranquille ſur ſes ſentimens pour Sophie. Son cœur, affranchi de tous autres liens, étoit entiérement à elle ; il ſe croyoit même aſſuré de n'en être point haï. Mais cette certitude ne calmoit point ſon déſeſpoir, quand il réfléchiſſoit ſur le peu d'apparence d'obtenir jamais le conſentement de M. Weſtern, pour une alliance auſſi diſproportionnée ; & cette réflexion accablante, qui le tourmentoit nuit & jour, influa bientôt ſur ſon tempérament. Il perdit toute ſa gaieté, n'aima plus que la ſolitude, & s'abandonna à la ſombre mélancolie de ſes idées. Il chercha même à fuir Sophie ; & lorſque le haſard le rapprochoit d'elle, il affectoit une réſerve ſi ſévere dans ſes diſcours & dans ſes démarches, que Sophie eût pu le croire abſolument guéri de ſa paſſion, ſi les tendres regards & les ſoupirs contraints de Jones n'euſſent à chaque inſtant démenti l'extérieur de ſa conduite.

Elle eut d'autant moins de peine à démêler tout ce qui se passoit dans le cœur de son amant, que le sien propre étoit en proie aux mêmes agitations ; & cette découverte fut encore très-favorable à Tom : elle ajouta la plus haute estime à l'amour qu'elle avoit déja pour lui ; & ce dernier sentiment, presque toujours suivi de ceux qu'inspire la pitié, acheva d'enflammer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux amans se promenoient un jour dans le jardin, chacun dans une allée qui aboutissoit au canal où Tom avoit jadis risqué de se noyer, pour sauver l'oiseau de Sophie : elle aimoit cet endroit, & alloit souvent y rêver seule, lorsqu'ils se rencontrerent face à face.

Après les politesses d'usage, & quelques propos vagues, auxquels le trouble & la confusion des parties ne permettoit pas plus de suite, Sophie, en jettant les yeux sur le canal, ne put s'empêcher de rappeler à Jones le risque qu'il avoit autrefois couru, pour lui rendre un léger service.

Hélas, madame ! lui dit-il, j'eusse été trop heureux, si le canal eût été plus profond : cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit la suite de ma vie !..... Ah ! que dites-vous ? repliqua Sophie ; se peut-il que vous le pensiez ? Ce mépris affecté de la vie n'est, probablement, qu'un excès de politesse à mon

égard : c'eſt, ſans doute, vouloir que je vous ſois moins obligée d'avoir dejà riſqué deux fois pour moi la vie. Craignez plutôt, hélas! craignez plutôt pour la troiſieme....

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un ſourire & d'un regard ſi tendre, que Jones en fut pénétré juſqu'à l'ame. Il répondit, en ſoupirant, que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. Delà, jetant ſur elle un coup d'œil fixe & languiſſant: Ah, Sophie! s'écria-t-il, pouvez-vous en effet ſouhaiter que je vive? pouvez-vous bien me haïr à ce point?.... Sophie, les yeux baiſſés, répondit, après avoir héſité quelque tems... Non, M. Jones, non, je ne vous haïs point.... Ah! s'écria Tom, ai-je pu méconnoître un cœur auſſi céleſte que le vôtre? ai-je pu me défier des ſentimens de l'incomparable Sophie?... Ciel! quel bonheur de pouvoir me flatter!... Arrêtez, monſieur, lui dit Sophie interdite; je ne vous entends pas... je ne puis reſter ici plus longtems.... Vous ne m'entendez pas? Vous aurois-je donc offenſée?... interrompit Tom, les yeux en pleurs, & hors de lui-même. Moi, je vous aurois offenſée! hélas! auriez-vous pu le croire?... Cette rencontre imprévue... le trouble de mon cœur... Au nom du ciel, pardonnez-moi; pardon, pardon, madame; la ſeule idée d'avoir pu

vous déplaire.... ſuffit pour m'arracher la vie.... Vous me ſurprenez de plus en plus, lui dit Sophie: ſur quoi donc penſez-vous m'avoir offenſée?... Hélas! reprit Tom, la crainte produit ſouvent l'extravagance; & je n'en connois d'autre, que celle de vous voir irritée contre moi.... Ah! détournez, adouciſſez du moins ce regard trop ſévere: il ſuffit pour m'anéantir...... Condamnez mes yeux... condamnez vos charmes... ce ſont eux ſeuls qui m'ont perdu.... qui m'ont fait oublier ce que vous êtes; bien plus encore, hélas! ce que je ſuis... Vous en ſerez bientôt vangée.

Le tranſport de Jones l'avoit précipité aux pieds de Sophie, dont la ſituation n'étoit pas plus tranquille..... M. Jones, lui dit-elle, d'une voix entrecoupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre, & je ne vous entends peut-être que trop bien... mais, au nom du ciel, ſi vous avez quelque amitié pour moi, ſouffrez que je retourne au château.....Puiſſé-je être en état d'y arriver!

Jones, qui à peine ſe ſoutenoit lui-même, lui offrit ſon bras, qu'elle conſentit d'accepter, pourvu qu'il lui jurât de ne plus continuer cette converſation. Il ſe ſoumit à tout, pourvu que Sophie promit auſſi d'oublier ce que la violence de ſa paſſion lui avoit arraché malgré lui. Sophie, enfin, conſentit à lui pardonner, s'il promettoit,

à ſon tour, d'être plus circonſpect à l'avenir; & c'eſt ainſi que nos jeunes amans, tous deux tremblans, & tous deux charmés l'un de l'autre, arriverent au château.

Sophie ſe retira dans ſon appartement, où la ſecourable Honora, & quelques heures de repos, calmerent par degrés ſes ſens. Le pauvre Jones, au contraire, étoit attendu par une mauvaiſe nouvelle qui va changer toute la ſcene de cette hiſtoire, & qui, par conſéquent, mérite un chapitre particulier.



CHAPITRE V.

Maladie de M. ALWORTHY.

MONSIEUR Alworthy, depuis l'accident de Jones, avoit négligé un rhume, qui, après avoir dégénéré en fluxion de poitrine, l'avoit enfin forcé de se mettre au lit, & d'appeler un médecin.

Soit par hasard, ou autrement, le danger s'étoit accru de jour en jour depuis l'arrivée de son esculape; & ce bon seigneur, toujours prêt à tout événement, avoit jugé à propos de faire rassembler sa famille. On avoit dépêché un exprès à madame Blifil, qui étoit depuis quelque tems à Londre; & un autre avec une voiture, pour Jones, encore convalescent chez M. Western.

Jones, en arrivant au château, trouva toute la famille, à l'exception de madame Blifil, autour du lit de son bienfaiteur. Il venoit de leur faire part de son testament, par lequel il avoit institué M. Blifil pour son héritier, à charge de quelques legs assez considérables pour Tuakum, pour Square, & pour ses principaux domestiques. Quant à Tom Jones, M. Alworthy lui avoit fait un assignat particulier de 500 livres sterling de revenu annuel, & de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de Blifil, prosterné aux pieds du lit de son oncle, étoient si éclatans, que la voix de Tom, encore plus affligé du danger de M. Alworthy, que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui, eut peine à pénétrer jusqu'au malade. La foiblesse de M. Alworthy, & les représentations du médecin, ne lui permettoient pas de parler davantage; lorsqu'un domestique vint annoncer un procureur, arrivé en toute diligence de Salisbury, & qui avoit, disoit-il, à conférer en particulier avec M. Alworthy, sur une affaire très-importante. Ce seigneur chargea son neveu de l'entendre, n'étant plus en état de se mêler d'affaires, & congédia la compagnie.

En sortant de son appartement, Tuakum & Square, également peu satisfaits du legs que leur avoit laissé M. Alworthy, se prirent de querelle. Mille livres sterling, une fois payées, n'offroient aux yeux du pédagogue qu'une récompense très-mince, pour les soins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. Square trouvoit ce legs exorbitant pour un petit répétiteur tel que Tuakum, dejà aux gages de M. Alworthy, tandis que lui-même, homme de condition, & qui n'étoit chez ce seigneur qu'à titre d'ami, ne se voyoit gratifié que d'un legs égal à celui d'un pédant.

Les propos commençoient à s'échauffer

entre ces deux perſonnages, quand M. Blifil, arrivant avec un air conſterné, leur apprit que l'exprès envoyé de Salisbury, venoit de lui annoncer la mort de ſa mere. A ces mots, les deux docteurs ſe réunirent pour conſoler leur cher diſciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la religion.

Ils délibérerent enſuite s'il convenoit, ou non, d'inſtruire M. Alworthy de cet événement. Le médecin, qui parut alors, fut pour la négative : c'étoit riſquer, ſans néceſſité, d'accabler le malade; il ne pouvoit y conſentir. M. Blifil objectoit une promeſſe ſolemnelle faite à ſon oncle de n'avoir jamais rien de caché pour lui, quelque chagrin que M. Alworthy dût en recevoir. Ce ſeroit, diſoit-il, manquer eſſentiellement à ma promeſſe, & m'expoſer à encourir la juſte indignation de mon oncle, au cas que le ciel le guériſſe, comme j'oſe encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il ſoit, ne doit jamais faire céler la vérité.

Tuakum & Square, enchantés des ſentimens de leur diſciple, ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyerent ſi fortement, que le médecin ſe vit forcé d'y ſouſcrire, & de paſſer, avec M. Blifil, dans la chambre du malade, à qui ce dernier, les yeux en pleurs, fit part de ſa nouvelle.

M. Alworthy la reçut avec constance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes, & demanda à parler au messager : mais Blifil l'assura qu'il n'avoit pas été possible de l'arrêter un instant, à cause des affaires pressantes dont il disoit être chargé.



CHAPITRE VI.

Fête interrompue.

Le lecteur s'étonne, ſans doute, de nous avoir vu perdre ſi long-tems de vue M. Jones. Il étoit reſté dans la chambre de M. Alworthy, qu'il n'avoit pu ſe réſoudre à laiſſer ſeul avec ſa garde. Il avoit été témoin, & indigné de la cruelle indiſcrétion de Blifil, lorſqu'il étoit venu annoncer à ce bon ſeigneur la mort de ſa mere ; & très-peu s'en étoit fallu, qu'il n'eût bruſqué ſon grave condiſciple.

Cependant M. Alworthy, après avoir été condamné par la faculté, ſe préparoit à ſubir ſon ſort avec cette conſtance, qui, dans ces derniers momens, caractériſe toujours la vertu, lorſqu'une criſe favorable donna tout-à-coup quelque eſpérance au médecin. La joie de Tom en fut extrême ; il eût donné ſa vie pour ſauver celle de ſon bienfaiteur : ſes vœux furent remplis ; & le malade, dès le jour ſuivant, fut déclaré hors de danger.

Cette guériſon ineſpérée, répandit l'allégreſſe dans tous les environs du château, & prouva combien M. Alworthy étoit véritablement aimé. Le médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'é-

vénement, fut à l'envi complimenté & fêté par tout. Tom l'accabloit d'embrassemens, & le regardoit comme un dieu tutélaire.

Le lendemain du jour que cette agréable nouvelle avoit été annoncée par le médecin, Jones voulut le regaler de quelques bouteilles de vin dans sa chambre : Blifil, Tuakum & Square y furent invités. Les deux derniers furent exacts au rendez-vous ; l'autre se fit long-tems attendre : on commença sans lui.

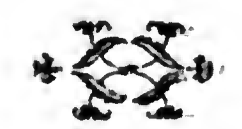
On buvoit depuis deux heures à la santé du malade ; le vin & la joie échauffoient dejà la tête de Jones, lorsque le froid Blifil parut. Sa sagesse, offensée de l'air à peu près de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre Tom. Ce n'est pas, disoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouit de la convalescence de son oncle ; mais la joie doit avoir ses bornes, & la décence doit toujours les fixer, sur-tout dans une maison où la mort trop récente de sa mere, rendoit de tels excès d'une indécence & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de ces reproches, Jones fut désarmé par les derniers mots de Blifil. Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être choquée en pareil cas : aussi s'empressa-t-il, après quelques excuses à Blifil, de lui présenter la main, & de

lui demander la sienne en signe de réconciliation.

Mais Blifil ne pardonnoit pas si aisément. Il rejeta avec mépris la main de Jones, en ajoutant, d'un ton cynique : il n'est pas étonnant que le spectacle le plus triste ne fasse aucune impression sur un aveugle ; quant à moi, qui ai le bonheur d'avoir vu & connu tous mes parens, il seroit un peu surprenant que je fusse insensible à leur perte.

Quoi, traître ! (s'écria Tom, en lui sautant au colet) tu as la lâcheté de me reprocher le malheur de ma naissance.... Cet éclair alloit être suivi du plus terrible orage, si les spectateurs ne s'étoient point hâtés d'en prévenir l'effet. On sépara les adversaires ; on les réconcilia, du moins en apparence ; on acheva tristement la fête, & chacun s'en alla.



CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

TOM, en quittant la compagnie, avoit senti que le grand air pouvoit ne lui pas être inutile, avant que de rentrer dans l'appartement de M. Alworthy. La soirée étoit belle ; & il se promenoit seul dans un petit bois voisin, en rêvant aux charmes de sa chere Sophie, lorsque ses réflexions amoureuses furent interrompues par l'apparition d'une femme, qui, après l'avoir regardé fixement, se sauva dans le plus épais du bois. Les héros sont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les *esprits* : il ne balança pas à suivre les pas de cette femme. Il faut pourtant tout dire, il avoit cru la reconnoître.

Quand elle favorise, ou persécute,

La fortune jamais ne fait rien à demi.

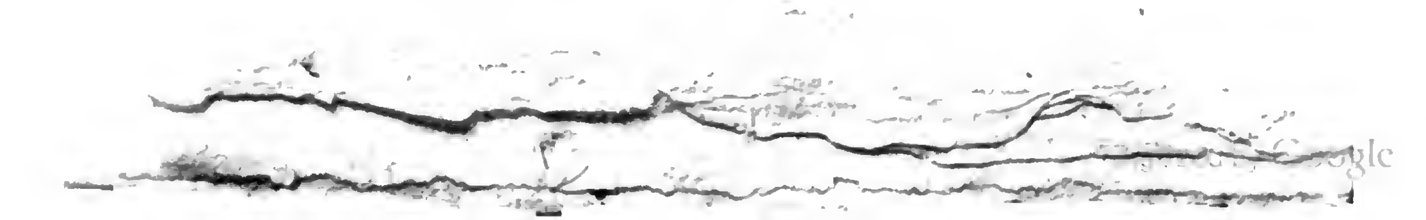
Tuakum & Blifil, qui se promenoient tristement, avoient vu passer, & très-bien reconnu la personne. Tous les deux, aussi soupçonneux l'un que l'autre, présumant également du mystere dans cette avanture, étoient entrés dans l'allée aboutissant au petit bois ; à l'instant même où Jones s'y étoit enfoncé à la poursuite du fantôme.

C'en fut assez pour les convaincre de la réalité d'un *rendez-vous ;* & nos cagots, charmés d'une récidive qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. Alworthy, formerent à l'instant le projet de surprendre les coupables, & de les mettre dans l'impossibilité de désavouer leur crime.

Heureusement pour Tom, le chemin qui les conduisoit jusqu'à lui étoit difficile. Quelques précautions qu'ils prissent, il entendit du bruit, leva la tête, & les reconnut. Son parti fut bientôt pris : il vint fiérement à eux, très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum, outré de l'audace de son ancien écolier, & qui se croyoit encore en droit de lui parler en maître, lui cria qu'il prétendoit en vain leur dérober la vue de son infame Moly ; que M. Blifil, ainsi que lui, l'avoit très-parfaitement reconnue ; que rien enfin ne les empêcheroit de la conduire au château, pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Tom, assez médiocrement ému de ce discours, mais indigné de le voir confirmé par Blifil [dont les insultes de l'après midi étoient encore vivement gravées dans son cœur), ne répondit aux emportemens de Tuakum, qu'en l'assurant que tous les



pédans de la province, dussent-ils être secondés par autant de Blifils, ne parviendroient jamais à le forcer; lui vivant, de consentir à l'ombre même d'une lâcheté.

Une déclaration si précise avoit droit d'enflammer la bile de Tuakum & de son disciple chéri; & fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats *à coups de poings*, dont les annales des basses rues de Londres aient jamais conservé la mémoire.

Qu'il suffise au lecteur d'apprendre que le brave Tom, après avoir soutenu longtems, sans perdre un pouce de terrein, l'effort de ses deux assaillans, qu'il avoit mis successivement hors de combat, alloit peut-être succomber dans une nouvelle attaque, où ils avoient réuni toutes leurs forces; lorsque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée, & déciderent la victoire en sa faveur.

Tuakum & Blifil étoient déjà par terre, avant que Tom eût eu le tems d'envisager le généreux guerrier qui venoit de le secourir. Mais, avec quels transports, avec quelle reconnoissance, ne reconnut-il pas M. Western.

Ce gentilhomme, qui se promenoit dans les environs avec sa famille, avoit entrevu de loin le combat de deux hommes contre

un; il n'en avoit pas fallu davantage pour le faire voler au ſecours du parti le plus foible.

Le reſte de ſa compagnie ne tarda pas à arriver ſur le champ de bataille. C'étoit cet honnête miniſtre Supple, que nous avons vu derniérement à la table de M. Alworthy, madame Weſtern, tante de Sophie, & Sophie elle-même.

Le ſpectacle qui s'offrit à leurs yeux n'étoit pas amuſant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le déſaſtreux Bliſil étendu ſur la terre, pâle, & preſque ſans ſentiment, non loin de-là, le victorieux Tom, couvert de ſang, tant des ennemis que du ſien; plus bas le grand Weſtern, jettant un coup-d'œil de clémence ſur le docteur palpitant à ſes pieds, & pardonnant à l'ennemi vaincu.

On s'empreſſa d'abord à ſecourir les bleſſés; & Bliſil, le plus mal mené de tous, commençoit à reprendre ſes ſens, lorſqu'un ſpectacle bien plus intéreſſant encore, attira, d'un autre côté, toutes les attentions de l'aſſemblée.

C'étoit Sophie, l'aimable Sophie elle-même, qui étoit tombée évanouie.

Tous les flacons alors ſont épuiſés; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais, tandis que chacun s'agite, & cherche vai-

nement, Tom, qui se ressouvient d'un ruisseau qui couloit sur la gauche, prend Sophie dans ses bras, traverse en courant un champ de bled prêt à couper, se plonge dans l'eau, en verse abondamment sur la malade, & la rend bientôt à la vie.

M. Western & les autres, ignorant le dessein de l'impétueux Tom, l'avoient suivi à toutes jambes. Ils arriverent à l'instant même que Sophie ouvroit les yeux; & la scene tragique, à compter de cet instant, fut changée en scene de plaisir & de reconnoissance. M. Western, après avoir cent fois embrassé Tom; & mille fois sa fille, ne voulut pas qu'il retournât chez lui, & prétendit l'emmener sur le champ à son château, pour y faire panser ses plaies. Mais le bon cœur de Tom ne lui permettoit pas d'abandonner ainsi les deux blessés, quoique ses adversaires. Il obtint, mais non pas sans peine, de M. Western que l'on revînt à eux.

On les trouva sur pieds, se consolant mutuellement de leur disgrace, & se promettant bien d'en tirer vengeance. C'est ce qu'ils firent dans l'instant, en rendant compte à la compagnie du sujet de la querelle, & en l'ornant des circonstances les plus propres à donner une idée très-peu édifiante des mœurs du pauvre Jones. Mais, malheureusement pour eux, M. Western

ne fit qu'en rire : ce qui acheva de les déconcerter, au point de refuser le souper qu'il leur offroit chez lui, dans la louable intention de pacifier toutes choses. L'ami Tom, au contraire, intéressé à se justifier dans l'esprit de Sophie des imputations de ses deux ennemis, se rendit avec grand plaisir à l'invitation de son généreux défenseur.



LIVRE VI.

CONTENANT l'espace d'environ trois semaines.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère de Madame WESTERN. Finesse de son discernement.

QUOIQUE Jones eût eu le tems d'entretenir Sophie pendant la route, elle n'en fut pas moins triste pendant tout le souper. Le lendemain, au déjeûner, elle le parut moins; mais, après avoir feint de manger un morceau, elle quitta assez brusquement la table, sans que son pere ni sa tante en pénétrassent la raison.

Cette tante se piquoit d'expérience & d'érudition. Elle avoit autrefois passé quelque tems à la cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle *le monde*. Ses connoissances, depuis sa retraite, s'étoient prodigieusement perfectionnées par la lecture des pieces de théatre, des romans modernes, des gazettes & des papiers pu-

blics ; au point que dans tout le canton, madame Weſtern paſſoit pour auſſi conſommée dans la littérature que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de Sophie, lui avoit paru digne de toute ſon attention.

Après avoir raſſemblé mûrement toutes les circonſtances capables de jetter quelque eſpece de jour ſur une matiere ſi digne d'être approfondie, elle étoit enfin parvenue à ſe convaincre que la mélancolie de ſa niece ne pouvoit probablement partir que d'une paſſion ſecrette. Ce premier point trouvé, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, l'évanouïſſement de Sophie dans le bois, le ſoir du combat de Jones contre Tuakum & Bliſil, ainſi que la triſteſſe de cette fille pendant le ſouper du ſoir même, & dont Bliſil avoit refuſé d'être, lui revinrent tout-à-coup dans l'eſprit. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire conclure qne M. Bliſil étoit l'heureux mortel qui faiſoit ſoupirer ſa niece.

La crainte, cependant, de compromettre avec trop de légéreté ſon jugement, l'empêcha pendant quelques jours de faire part de ſa découverte à ſon frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles obſervations, tous ſes ſoupçons changés en certitude.

M. Weſtern fut enchanté de cette nouvelle : Blifil étoit l'héritier préſomptif de M. Alworthy ; M. Alworthy étoit très-riche, leurs terres ſe touchoient : rien n'étoit plus convenable que cette alliance ; on ne pouvoit trop tôt la propoſer.

Je crois avoir inſinué déjà que notre ami Weſtern avoit reçu de la nature un de ces caractères auſſi impétueux qu'ardens, toujours diſpoſés à céder aux premieres impreſſions, ſoit de la peine, ſoit du plaiſir, & incapables d'obſerver jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il ſaiſi l'idée de cette alliance, d'où le bonheur de ſa fille lui paroiſſoit dépendre ; qu'il envoya inviter M. Alworthy, convaleſcent depuis quelques jours, à venir dîner chez lui. C'étoit un plaiſir de plus pour M. Weſtern, que celui de ſurprendre agréablement Sophie, en lui annonçant, quelques jours avant la nôce, qu'il lui donnoit M. Blifil pour époux : car il s'en falloit de cent lieues qu'il prévit le moindre obſtacle à ce mariage, ſoit de la part de M. Alworthy, ſoit de celle de ſon neveu.

Le dîner où les deux familles ſe trouvoient raſſemblées, fut très-gai, & ne fut pas plutôt fini, que M. Weſtern attira l'oncle de Blifil dans une allée écartée du jardin, où il lui propoſa tout franchement ce mariage.

M. Alworthy, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup-d'œil. Quoique flatté de la propoſition, il la reçut ſans tranſport, & même ſans émotion apparente : il ſe contenta de témoigner combien il étoit flatté de cette alliance. Il fit l'éloge de Sophie, remercia M. Weſtern de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de ſon neveu ; & l'aſſura que ſi les jeunes gens avoient quelqu'inclination l'un pour l'autre, il ne ſouhaiteroit rien plus ſincérement que d'accomplir au plutôt cette affaire.

La réponſe de M. Alworthy déconcerta un peu le bouillant Weſtern, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans ſon voiſin. Le doute de ſavoir ſi les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre, lui parut, ſur-tout, extrêmement ridicule. Les parens, dit-il avec vivacité, ſont les ſeuls juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéiſſe ; & ſi quelqu'un avoit aſſez peu de goût pour balancer à prendre une épouſe telle que Sophie, je ſuis ſon humble ſerviteur .... n'en parlons plus.

M. Alworthy eſſaya vainement de le calmer, en l'aſſurant qu'il ne doutoit pas que ſon neveu ne fût enchanté de ſes offres, & très-promt à les accepter : tout ce qu'il put tirer de l'impétueux gentilhomme,

fut une répétition cent fois réitérée de ses dernieres paroles.

Le caractère de M. Western étoit trop bien connu, pour que M. Alworthy s'offensât de ses emportemens. Il étoit sûr, d'ailleurs, que la réflexion & la nuit le raméneroient à la raison. On parla d'autre chose; & l'on se quitta le soir, sans que personne se doutât de ce qui s'étoit passé entr'eux.



CHAPITRE II.

Matieres curieuſes.

DES que M. Alworthy fut arrivé chez lui, il appela ſon neveu dans ſon cabinet, & lui fit part des propoſitions de M. Weſtern, en lui marquant toute la ſatisfaction qu'il auroit de ce mariage.

Blifil, ſur qui les charmes de Sophie avoient à peine produit la plus légere impreſſion, avoit pourtant ſongé quelquefois qu'un parti ſi conſidérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté, dans les idées qu'il avoit déjà eues ſur elle, que par la crainte que M. Weſtern, vénant un jour à ſe remarier, ne diminuât peut-être trop la fortune de ſa fille.

Dans ce cas-ci, cette crainte diſparoiſſoit. C'étoit M. Weſtern lui-même qui propoſoit le mariage; on pouvoit le lier de façon à ne pas craindre qu'il ſe remariât jamais. Ainſi le prudent Blifil eut l'air de ſe prêter avec plaiſir aux deſirs de ſon oncle, en ſe réſervant, néanmoins, de lui faire inſinuer par autrui ce que ſon ambition, & plus encore ſon avarice, n'oſoient mettre au jour, eu égard aux précautions utiles qu'il convenoit de prendre contre la liberté

liberté du beau-pere futur, dans les clauses du contrat.

M. Alworthy écrivit dès le lendemain à M. Western, pour lui apprendre combien son neveu étoit reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire, & pour l'assurer que M. Blifil n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis de s'aller jetter aux pieds de l'aimable Sophie.

M. Western au comble de ses vœux, & sans songer à en dire un seul mot à sa fille, fixa l'après-dînée du jour même pour la premiere entrevue des deux amans.

Très-content de lui-même, après cette expédition, il courut à l'appartement de madame Western pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire, & à interprêter les finesses de la gazette au bon ministre Supple. M. Western, qui savoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation si sérieuse, fut, malgré sa vivacité naturelle, obligé d'attendre plus d'un quart-d'heure qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin qu'il avoit une affaire importante à traiter; sur quoi madame Western, après avoir grâvement répondu qu'elle étoit entiérement aux ordres de son frere, ajouta qu'elle étoit si contente de la situation des affaires du *Nord*, qu'il n'étoit pas possible qu'on lui parlât dans un quart-d'heure plus favorable.

Sitôt que le ministre fut parti, Monsieur

Weſtern apprit à ſa ſœur tout ce qu'il avoit fait, en la priant de porter cette bonne nouvelle à Sophie ; commiſſion dont la tante ſe chargea avec plaiſir ; & ſans rien objecter à ſon frere : grace ſans doute, à l'aſpect favorable du *Nord !* ſans quoi, la conduite précipitée de M. Weſtern eût ſervi de texte à plus d'un commentaire politique.

Sophie liſoit lorſque ſa tante entra chez elle. Debout, debout, ma niece ! (s'écria madame Weſtern, d'un ton & d'un air ſémillant) il s'agit bien dans ce moment-ci de lecture ! Allons, dis-je, que l'on ſe coëffe, que l'on ſe pare au plutôt de ſon mieux.... Oh ! j'ai tout découvert ; je vous ai bien ſervie : nous le verrons, ce cher futur ; nous le verrons dès cet après-midi.... jugez ſi je vous aime !

Eh ! quel eſt ce futur, madame ! répondit Sophie interdite, la rougeur ſur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente ! repliqua madame Weſtern, quel eſt-il ?.... C'eſt donc à moi que vous comptiez en impoſer ? C'eſt donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher vos ſecrets ſentimens ?... A votre pere, paſſe ; mais à moi ! à moi !... J'ai trop vécu, ma pauvre niece ; ne diſſimulons plus. J'ai lu, je lis encore juſqu'au fond de votre penſée. Dès le jour même de mon arrivée, j'ai connu, point pour

point, la carte de votre ame; j'ai suivi, j'ai déchiffré ses moindres mouvemens. J'ai vu votre vainqueur.... mais n'en rougissez pas; j'approuve votre choix; j'en ai fait part à votre pere, qui l'approuve aussi; & M. Alworthy, de même avis que nous, consent aux vœux des deux jeunes amans, que nous jugeons très-dignes l'un de l'autre.... Eh bien! vous rougissez encore? vous ne répondez pas?.... Aux armes, dis-je encore un coup: il vient dès cette après-midi.... c'est M. Alworthy, c'est votre pere qui le mande.

Dès cette après-midi! s'écria Sophie en soupirant. Oui, oui, cette après-midi même, dit la tante. Pourquoi donc ce tremblement? pourquoi ce trouble & cet air abattu? Pour moi, je le trouve très-bien!... & j'eusse presque été de votre goût, si mon âge....

Je conviens, interrompit Sophie, en bégayant, qu'il est aimable; & que j'en connois peu qui soient plus dignes d'inspirer de tendres sentimens.... Courageux & compatissant, plein d'esprit, sans méchanceté; humain, poli.... en un mot, fait pour plaire.... Eh, qu'importe le défaut de la naissance, lorsqu'il est compensé par tant de vertus!

Qu'appelez-vous défaut de naissance? repartit madame Western; où prenez-vous

cela ? qui peut vous avoir fait de pareils contes ?

Hélas ! madame, répondit Sophie, les yeux baissés, puis-je ignorer un fait public ? puis-je ne pas savoir combien le pauvre M. Jones a dû souffrir, & souffre encore, peut-être, d'un malheur dont il n'est pas coupable.

M. Jones ! s'écria tout-à-coup la tante. Eh ! que fait ici M. Jones ? .... Ah, ciel ! ce n'est donc pas M. Blifil ? c'est M. Jones que vous avez la lâcheté d'aimer ? ....

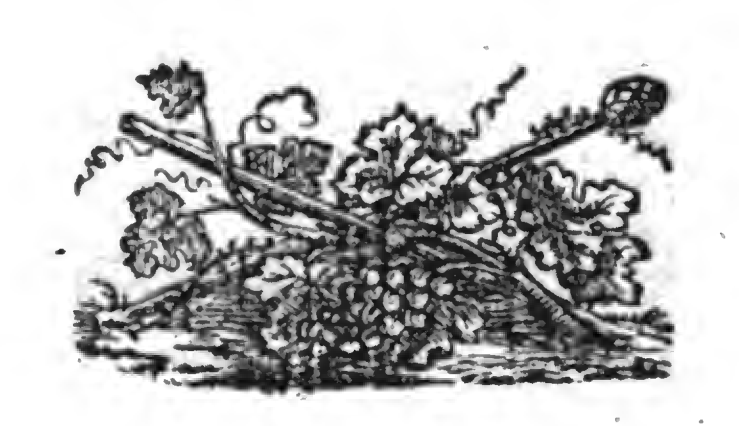
Le silence & la pâleur de Sophie ne pouvoient laisser plus long-tems la tante incertaine sur l'objet des vœux de la niece.

Tout ce que la surprise, le mépris & la rage, tout enfin ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit cruellement trompée dans ses espérances, fut ici rassemblé pour accabler la triste Sophie & le malheureux Jones.

La niece, presque inanimée, étoit aux pieds de l'implacable tante, qui, rugissant de fureur, vouloit sortir pour aller tout apprendre à son frere : rien ne pouvoit appaiser le feu de son courroux ; & Sophie frémissoit que les éclats n'en fussent entendus.

A force de soupirs, de pleurs & de supplications, la tante, un peu moins irritée, promit enfin de ne point trahir le secret

de Sophie. Mais ce ne fut qu'après qu'elle eut promis de travailler à étouffer son indigne passion pour Jones, & de recevoir la visite de M. Blifil, avec toute la politesse & les égards que la tante prétendoit être dus à l'héritier de M. Alworthy.



CHAPITRE III.

Plus intéressant encore.

Dès que madame Western fut sortie de l'appartement de Sophie, Honora y entra, & trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de compassion. Cette fille, qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la scene qui venoit de se passer entre la tante & la niece, avoit prêté l'oreille au trou de la serrure, & n'en avoit pas perdu une syllabe. Nouveau surcroît de confusion pour Sophie; qui se voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret qu'Honora savoit déjà à-peu-près aussi bien qu'elle.

Cette fille, quoique bavarde, étoit sensible; elle aimoit sa maîtresse, & nous avons déjà vu qu'elle ne haïssoit point Jones. Elle se répandit en longs discours contre les peres assez injustes pour prétendre forcer l'inclination de leurs enfans; plus vivement encore, contre les gens qui, sans qu'on les en prie, sont toujours prêts à se mêler des affaires d'autrui : chapitre où madame Western ne fut point oubliée. Elle finit par exhorter Sophie à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir, sans trop de répugnance, les visites

de M. Blifil; & promit à sa maîtresse de lui être fidelle, & de la servir au risque même de sa vie.

L'après-midi M. Western, pour la premiere fois, déclara ses volontés à sa fille, en lui faisant valoir l'ardeur avec laquelle il avoit travaillé à la rendre heureuse, dès l'instant même où il avoit été instruit de ses inclinations par madame Western.

Sophie, encouragée par les caresses de son pere, & par sa bonne humeur, alloit risquer de lui apprendre combien sa tante s'étoit trompée dans ses conjectures, lorsque l'on annonça M. Blifil.

M. Western, après avoir embrassé fortement son futur gendre, se crut de trop dans cette premiere entrevue, & laissa les deux amans seuls.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune gentilhomme, parmi toutes ses bonnes qualités, étoit encore doué de cette embarrassante défiance de soi-même, que l'on traite assez vulgairement de modestie, & qui naît communément d'un fond d'orgueil, toujours uni au sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût parler mal : mais, dans le cas présent, il vouloit parler, & les mots se croisoient sur ses lêvres. Il gagna pourtant enfin assez sur lui-même pour articuler quelques lieux communs tournés

en complimens guindés, & auxquels on répondit en regardant ailleurs, ou par quelques demi-révérences, & par autant de monosyllabes polies.

M. Blifil, fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes, & sur la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, interpréta favorablement le trouble de Sophie, qu'il regarda comme un aveu tacite des sentimens qu'il avoit inspirés. Lors même que Sophie, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'attribuer cette démarche à l'excès de sa pudeur, & de s'en consoler, par l'espérance d'être bientôt à portée de la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avoit pas la moindre idée. Très-digne fils de feu son pere, la fortune de Sophie le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu & de la protection du pere, également certain de la soumission d'une fille bien née aux volontés de ses parens, M. Blifil sortit très-satisfait de sa visite.

M. Western, qui l'attendoit au bas de l'escalier, le trouva si content de la réception qu'il avoit eue, que ce vieux gentilhomme, qui de sa vie n'avoit su commander à ses passions, pensa danser de joie, & étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa

fille, où ses transports furent encore moins ménagés. Il lui ordonna, en conséquence, de choisir tout ce qui pouvoit lui plaire, tant en habits qu'en bijoux : sa fortune n'étoit plus à lui, tout étoit à Sophie ; il vouloit qu'elle seule en disposât.

Sophie, qui n'imaginoit pas que Blifil eût lieu d'être si content d'elle, ne concevoit pas trop d'où partoit cette effusion de cœur de la part de son pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échapper cette occasion de lui ouvrir le sien propre : Blifil étoit homme à presser le mariage ; la vivacité de M. Western ne manqueroit pas de seconder l'impatience de cet odieux amant : la haine qu'elle avoit pour lui, aussi forte que sa tendresse pour Jones, ne pouvoit plus être long-tems cachée..... Tant de motifs réunis la déterminerent à se jeter aux pieds de M. Western, & lui donnerent assez de force pour le supplier de ne pas la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle se sentoit le plus d'aversion.

Quel coup de foudre pour M. Western!.... Cette Sophie, cette fille, l'instant auparavant si chere à ses yeux, n'est déjà plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiser un courroux, d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implore en vain ; il s'arrache brusquement de ses bras, & lui an-

nonce, en jurant à l'angloise, qu'il faut se résoudre à épouser Blifil, ou à être chassée de la maison paternelle, pour n'y rentrer jamais.

L'emportement de M. Western étoit monté au point, qu'il étoit sorti sans s'appercevoir que la pauvre Sophie, après avoir vainement prétendu le retenir par son habit, étoit tombée la face contre terre, & nageoit dans son sang.

Tom étoit dans l'appartement de M. Western, quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux gentilhomme, encore tout bouillant de colere, ne se fit point presser pour faire part à Jones de ce qui l'avoit allumée.

Tom, qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé en faveur de Blifil, pensa tomber à la renverse, en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrés recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. Western la permission d'aller voir sa fille; & cela, sous prétexte de tenter par ses conseils de l'engager à se soumettre aux desirs de son pere.



CHAPITRE IV.

Scene touchante.

SOPHIE, que M. Western avoit laissée évanouïe en sortant de chez elle, se relevoit avec bien de la peine, lorsque Tom y entra. Les larmes & le sang couvroient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui! Ah, M. Jones, s'écria-t-elle, vous voyez la plus malheureuse des mortelles! Hélas! qui vous amène ici?.... Vous ignorez probablement toute l'horreur de ma situation; & votre présence, en ces lieux, ne peut que l'augmenter encore! Fuyez, fuyez donc au plutôt; c'est moi qui vous en prie!

Dispensez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur saigne du sang que je vois couler.... Ah, Sophie! que ne puis-je voir épuiser mes veines pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux!.... Je ne vous dois déjà que trop! interrompit-elle en le regardant tendrement.... Hélas! pourquoi m'avoir sauvé la vie?... Nous serions moins infortunés!

Ciel! que me dites-vous, répartit Jones. Est-il pour moi quelque supplice plus horrible que de me voir témoin de tout ce que souffre Sophie?

Sa voix & ses regards, en prononçant ces mots, étoient embrasés du feu de sa passion. Il se saisit de la main de Sophie, que cette fille, trop occupée de sa douleur, ne songea guere à retirer.... Tous deux étoient muets, tandis que leurs yeux mouillés de larmes, & fixés l'un sur l'autre, lisoient mutuellement dans leur ame.

Sophie, enfin, revint assez à elle-même pour presser de nouveau son amant de sortir au plutôt de chez elle, en lui faisant entendre qu'elle se croyoit perdue si on les y trouvoit ensemble.

Tom la tranquillisa, & la surprit encore davantage, en l'assurant qu'il y étoit par ordre de son pere, qui lui avoit appris toute l'avanture de l'après-dînée.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-t-il, c'est en faveur de ce même Blifil, qu'il croit que je viens vous parler.... Mais, que n'eussé-je point promis pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ?.... Parlez, parlez-moi donc, chere Sophie; consolez mon cœur affligé.... Quelqu'un jamais put-il aimer si tendrement que moi !.... Quoi, vous êtes assez barbare pour m'envier cette main adorable ! tandis que ce moment fatal va peut-être nous séparer pour jamais l'un de l'autre ! .... Hélas ! il ne falloit pas moins qu'une aussi triste occasion pour surmonter tout le respect que vous aviez su m'inspirer !....

Sophie, alors, levant ſur lui des yeux où toute l'énergie du ſentiment étoit vivement exprimée : hélas ! que veut donc M. Jones ? s'écria-t-elle ; que prétend-il que je lui diſe ?

Promettez, promettez ſeulement, répliqua-t-il en ſoupirant, que vous n'épouſerez jamais Bliſil.

Arrêtez ! répondit Sophie, le ſon même de ce nom déteſté eſt mortel pour mon cœur ! Soyez certain que jamais il n'obtiendra rien de ce que je pourrai lui refuſer.... Achevez, adorable Sophie ! ajouta Jones en lui baiſant la main ; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'eſpérer.

Hélas ! lui dit Sophie, à quoi prétendez-vous que je m'engage ? Quel eſpoir puis-je vous donner ?... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon pere ? ignorez-vous ſes cruelles intentions ?

Non, lui répliqua-t-il ; mais je ſais qu'il ne peut vous forcer de vous jeter aveuglément dans les bras du malheur.

Ce n'eſt pas le mien qui me touche, repartit Sophie, c'eſt bien plus encore la crainte de troubler le repos de ſes jours ; c'eſt plus encore celle de rendre votre perte auſſi certaine que la mienne, ſi je ſuis aſſez foible pour ne pas réſiſter à vos feux..... C'eſt cette ſeule idée qui m'affermit aſſez pour vous ordonner de prévenir tant de

malheurs, en vous ſéparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible ſentence! s'écria Jones, je ne crains rien que de perdre Sophie.... Ciel! prononce ma mort avant que de nous ſéparer!

Les deux amans, fondant en larmes, s'attendriſſoient ainſi mutuellement, lorſqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux, dans cette circonſtance, que celui de la foudre, annonça l'arrivée du redoutable Weſtern.

Sa ſœur, qu'il avoit inſtruite de la déſobéiſſance de ſa fille, s'étoit crue affranchie de la promeſſe qu'elle avoit faite à Sophie; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle ſavoit des ſentimens ſecrets de ſa niece en faveur de Tom Jones.

Outré contre ſa fille, autant que contre ſon téméraire amant, M. Weſtern n'avoit, pour ainſi dire, fait qu'un ſaut de l'appartement de ſa ſœur à celui de Sophie, dont il avoit preſque enfoncé la porte.

Mais un ſpectacle, auquel il ne s'attendoit pas, ſuſpendit, en entrant, ſa rage. Sophie, pâle, ſanglante, & preſque ſans mouvement, étoit tombée dans les bras de Jones.... Le premier ſoin de M. Weſtern fut de courir à ſa fille, qu'il croyoit morte; delà, à la porte de la chambre, pour appeler, en tonnant, du ſecours; de revenir enſuite à elle, ſans faire attention dans

les bras de qui elle étoit, pour la prendre dans les ſiens propres, & tâcher de la rappeler à la vie.

Madame Weſtern, accompagnée de toute la maiſon, arriva bientôt dans la chambre de Sophie, qu'on eut grand peine à faire revenir; & que l'on mit au lit, après avoir congédié tous les hommes.

M. Weſtern, un peu raſſuré ſur l'état de ſa fille, reprit toute ſa fureur en jetant enfin les yeux ſur Tom Jones. Heureuſement, peut-être pour tous les deux, que le miniſtre Supple, homme robuſte & pacifique, s'oppoſa aux premiers tranſports du vieux gentilhomme.

Le déſolé Tom, tandis que ſon adverſaire étoit retenu dans les bras du miniſtre, employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus pathétique pour appaiſer le reſſentiment du pere de Sophie. Il n'en reçut que des injures & des menaces emportées, au cas qu'il osât jamais reparoître au château; & il ſe vit enfin forcé, en cédant aux conſeils du miniſtre, de ſe ſouſtraire à la préſence du furieux vieillard, pour retourner, dès l'inſtant même, à la terre de M. Alworthy.

CHAPITRE V.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de cette scene, M. Alworthy étoit à déjeûner tranquillement avec son neveu Blifil, lorsque M. Western, encore tout échauffé du jour précédent, entra sans se faire annoncer, & leur fit, tout d'une haleine, le récit de ce qui s'étoit passé chez lui la veille. C'étoit du nouveau pour les deux auditeurs : on peut juger de leur étonnement.

M. Alworthy, vraiment touché de ce contre-tems imprévu, & déja prévenu contre Tom, s'en remit à M. Western sur la punition du coupable, & sur les mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule, qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté que le château de M. Western, & les environs mêmes seroient désormais interdits à Tom, sous peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaiteur, qui se chargea de le réprimander de maniere à ne rien laisser à craindre de sa conduite à l'avenir.

M. Western, content de M. Alworthy, & envisageant le triste Blifil, que la sur-

prise & la rage avoient jusques-là rendu muet, lui jura dix fois, en l'embrassant, qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui; & retourna à son château plus vîte encore qu'il n'en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit s'y passer pendant son absence.

Après le départ de M. Western, M. Alworthy, qui voyoit son neveu rêver & soupirer profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit?

Hélas! monsieur, lui répondit Blifil, peut-on douter du parti que doit prendre un amant, quand la raison & la passion lui montrent chacune un chemin contraire? La raison veut que je quitte une femme dont le cœur est épris pour un autre; & la passion me flatte que le tems & mes soins pourront la mieux disposer en ma faveur. Je sens, d'un autre côté, l'injustice de vouloir supplanter quelqu'un dans un cœur qu'il paroît posséder; mais la résolution déterminée de M. Western me fait en même-tems sentir qu'en disputant ce cœur, je puis faire le bien de toutes les parties, non-seulement celui des parens, mais encore celui des amans mêmes, dont la perte est infaillible, si jamais ils sont époux. La fille, & j'en suis bien certain, seroit perdue sans ressource; puisqu'indépendamment de la ruine de sa fortune, & d'une alliance à tous égards déshonorante, elle auroit

encore la douleur de voir diſſiper le peu de bien que M. Weſtern n'auroit pu ſe diſpenſer de lui donner.... Ah, mon cher oncle! ſi, comme moi, vous connoiſſiez bien Tom? ſi vous ſaviez ce que j'ai cru devoir vous taire?.... Quoi donc? [interrompit M. Alworthy] qu'a-t-il encore fait de nouveau? Parlez, je vous l'ordonne. Non, monſieur, répliqua Blifil, oublions le paſſé : il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, encore un coup, dit M. Alworthy, de ne me rien cacher. -

Vous ſavez, monſieur, combien vos ordres furent toujours ſacrés pour moi : je ſuis pourtant fâché d'avoir parlé ; vous pourriez, dans le moment préſent, me ſoupçonner de quelque animoſité contre Tom. Le ciel m'eſt cependant témoin qu'un motif auſſi bas n'entrera jamais dans mon cœur ! Daignez donc me diſpenſer d'en dire davantage ; ou ſi vous m'y forcez, ſouffrez que dès-à-préſent j'oſe vous demander ſa grace.

Je ne vous promets rien, répliqua M. Alworthy ; je n'ai, je crois, déjà montré que trop de foibleſſe pour lui, & beaucoup plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en ſavoir gré. Plus qu'il ne méritoit, ſans doute ! s'écria Blifil, puiſque le jour où l'on déſeſpéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, à mon exemple, étoit en lar-

mes, il faisoit rétentir la maison des chants que lui inspiroient son mauvais cœur & son ivresse. Je hasardai quelques représentations sur l'indécence de sa conduite; mais l'état où le vin l'avoit mis, lui permettoit peu de m'entendre : il poussa même l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi.... Qu'entends-je! interrompit M. Alworthy: le traître osa-t-il vous frapper?

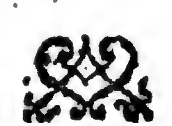
Je l'avois oublié, monsieur, continua Blifil : puisse-t-il également oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des hommes!

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le desiroit depuis long-tems, il acheva d'écraser Tom, en chargeant des plus noires couleurs l'histoire de son prétendu rendez-vous avec Moly dans le bois; & la façon cruelle dont Tuakum & lui-même avoient été maltraités par notre héros. Histoire, ajouta-t-il, que la charité seule l'avoit empêché d'apprendre à son cher oncle, & sur-tout dans un tems de convalescence!....

M. Alworthy avoit dejà prononcé, dans son cœur, la sentence de Jones. Il fit pourtant appeler Tuakum, qui, après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit Blifil, couronna l'ouvrage de son disciple, en montrant à M. Alworthy son estomac encore

meurtri des coups qu'il avoit reçus du coupable.

Le lecteur est peut-être surpris que Blifil & Tuakum eussent tardé si long-tems à instruire M. Alworthy des dernieres fredaines de Jones. Mais il avoit fallu qu'ils attendissent que le rétablissement de la santé de M. Alworthy eût fait renvoyer le médecin, qui auroit pu les démentir, du moins quant à la premiere scene. Ils étoient sûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de Jones ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à grossir encore son procès: au moyen de quoi, leur succès n'étoit plus douteux. Ajoutons à ceci, que Blifil, en paroissant avoir exigé le silence de Tuakum sur les outrages que lui-même avoit reçus, sembloit être en effet ami de Jones; & que Blifil étoit bien sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus sensible.



CHAPITRE VI.

Bon pour ceux qui ont un cœur.

MONSIEUR Alworthy avoit pour coutume de ne jamais punir personne, de ne pas même renvoyer un domestique dans la chaleur de son ressentiment. Il attendit l'après-dînée pour mettre la sentence de Tom à exécution.

Le pauvre garçon assistoit au dîner, à son ordinaire ; mais son cœur étoit trop surchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il voyoit de tems en tems tomber sur lui, de la part de M. Alworthy, l'avertirent que M. Western avoit révélé toute son intrigue avec Sophie, & acheverent de le déconcerter. La table levée, & les domestiques partis, M. Alworthy lui ordonna de l'écouter.

Il lui rappela, en détail, toutes ses iniquités, principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même; & finit par lui dire, que, s'il étoit hors d'état de se justifier nettement sur chaque article, il pouvoit dès-à-présent partir, pour ne jamais remettre le pied chez lui.

L'étonnement de Jones, dejà accablé par ses autres chagrins ; le trouble qui s'empara

de son cœur, aux accusations imprévues d'un juge qu'il n'avoit jamais éprouvé si sévere, ne lui laissoient pas l'esprit assez libre pour défendre sa cause avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs, au fond, les charges étoient vraies: les circonstances seules auroient pu l'excuser; mais il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit donc la tête; & semblable à un criminel réduit au désespoir, il n'invoqua, en gémissant, que la clémence de son juge.

La pitié que m'inspiroit votre jeunesse, lui dit M. Alworthy, & l'espérance de vous ramener à la vertu, ne m'ont dejà que trop de fois séduit. Je serois plus coupable que vous-même, si je vous pardonnois encore. Que dis-je, votre indigne audace, en tentant de séduire une fille, à qui vous ne deviez que le respect le plus profond, me force à me justifier moi-même, en punissant votre attentat: on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître mon horreur pour tout ce qui tient de la bassesse, ou de la lâcheté. Si mon estime & mon repos vous eussent été chers, vous n'eussiez pensé qu'en frémissant, à l'indignité de votre entreprise. Est-il de châtimens assez séveres pour un traître & pour un ingrat? Je me crois à peine excusable, en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe, je vous ai élevé comme mon fils;

je ne vous renverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez, en ouvrant ce papier, de quoi vous mettre en état de subsister, pour peu que vous puissiez être honnête homme. Mais, si vous abusez de ce dernier effet de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part de quelqu'un, qui, cet instant passé, ne veut plus de commerce avec vous.... Je veux bien vous dire encore, que rien, de ce qu'on vous reproche, ne m'a plus vivement touché que votre extrême ingratitude pour un ami, [en montrant Blifil] dont les généreux sentimens méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être supporté par Jones. Un torrent de pleurs ruissela de ses yeux; toutes les facultés de la parole & du mouvement lui furent interdites. Il se sentit, pendant quelques instans, dans l'impossibilité d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de quitter la maison. Il s'y détermina enfin, après avoir baisé à diverses reprises les mains de M. Alworthy, avec des transports aussi difficiles à feindre qu'à décrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

TOM, duement averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le château, fut en même tems informé que ſes habillemens, ainſi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui ſeroit remis par-tout où il voudroit.

Il partit après avoir reçu cet avis, & fit environ un quart de lieue ſans ſe retourner, ni ſans ſavoir vers quel endroit il dirigeoit ſes pas.

Il ſe vit enfin arrêté par un petit ruiſſeau qui croiſoit ſon paſſage; & bien plus fatigué de ſa douleur, que de ſa laſſitude, l'infortuné Tom ſe repoſa quelques inſtans dans la prairie, dont ce ruiſſeau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t-il, d'un air d'indignation, ne m'enviera peut-être pas la conſolation de gémir ici!

Après s'être long-tems abandonné aux tranſports de ſa douleur, il ſe trouva inſenſiblement en état de réfléchir ſur les ſuites de ſa paſſion, & ſur le parti qu'il avoit à prendre, dans la ſituation déplorable ou le réduiſoit ſon malheur.

Son plus grand embarras étoit de ſavoir comment

comment se comporter envers Sophie. L'idée de se détacher d'elle, lui portoit la mort dans le cœur; mais celle de causer l'infortune de cette aimable fille, s'il persistoit dans un espoir trop chimérique, étoit un supplice bien plus cruel encore!

Déchiré tour-à-tour par ces accablantes idées, le malheureux Jones retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de M. Alworthy, l'amertume de ses reproches, l'impossibilité probable de pouvoir en obtenir grace, & sur-tout la gloire qu'il envisageoit en sacrifiant sa passion au repos de sa maîtresse, le déterminerent enfin à fermer l'oreille à la voix de l'amour, pour se livrer aveuglément à celle de l'honneur.

Son amour propre d'ailleurs, flatté de la grandeur du sacrifice, acheva de l'étourdir sur ce qu'il pourroit lui coûter. Une maison s'offrit à ses regards: il y courut, & se hâta de tracer cette lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation, je présume assez de l'excellence de votre ame, pour me flatter que les expressions de ma lettre, sans doute mal conçue, trouveront grace devant vous. Hélas! c'est le cœur seul qui me les dicte, & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

Je vais vous obéir, madame ; je me prive de votre présence, & je m'en prive pour jamais.... Que cet ordre est cruel pour moi ! mais j'en accuse la fortune, bien plus que ma Sophie. Et tel est mon malheur, qu'il devient nécessaire pour elle ; & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi.

Croyez, croyez belle Sophie, que je vous cacherois mon malheur même, si je pouvois, probablement, imaginer que la voix publique ne dût pas vous le révéler. Je connois la bonté, la sensibi[illegible]té de votre cœur ; je voudrois lui [illegible]s peines que les malheurs d'autrui lui [illegible]. Puissent les miens ne point troubler v[illegible] repos ! Après vous avoir perdue, tous les maux que me prépare l'avenir ne pourront me trouver sensible.

O ma Sophie ! qu'il est affreux de vous quitter ! qu'il est bien plus affreux encore de souhaiter d'être oublié de vous !... Cependant, l'amour le plus pur, l'amour le plus tendre, l'amour enfin que j'ai pour vous, exige l'un & l'autre.

Pardonnez-moi d'oser penser que le souvenir d'un malheureux soit capable d'altérer votre repos. Mais, si la chose étoit possible, immolez, sacrifiez jusques à ma mémoire à la tranquillité de votre cœur. Croyez même, s'il le faut, que je ne vous aimai jamais : songez combien je vous méritois peu ; écoutez

la voix de la gloire, & méprisez un enfant de la terre, dont la témérité ne sauroit être trop punie.... La plume tombe de ma main.... Grand Dieu! veillez toujours sur ma Sophie!....

Jones, en cherchant dans ses poches de quoi cacheter cette lettre, fut fort étonné de les trouver vuides. La vérité du fait est que notre héros, dans un des accès de fureurs douloureuses qu'il avoit eu l'instant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui: que le porte-feuille même, qu'il avoit reçu de M. Alworthy, & qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de banque de 500 livres sterling, avoit été jetté au vent avec le reste, & que le pauvre Tom ne s'en ressouvint qu'alors.

Il trouva, dans la maison où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer sa lettre; & se hâta de retourner sur les bords du ruisseau voisin, dans l'espoir d'y retrouver ce qu'il avoit perdu.

Mais à peine étoit-il en chemin, qu'il rencontra son ancien ami George, le garde-chasse, qui, après l'avoir très-tendrement complimenté sur son infortune (déjà connue dans le canton), s'étoit hâté de suivre ses pas, pour lui présenter ses services.

Il accompagna Tom dans la prairie où tous les deux chercherent longtems ce qu'ils ne devoient point trouver; & la raison en

étoit ſimple ; c'eſt que le porte-feuille & tout le reſte étoit dans la poche de George, qui, l'ayant trouvé ſous ſes pieds, avoit cru le tout de bonne priſe.

Tom n'ayant plus d'eſpoir de recouvrer ſes effets perdus, & beaucoup moins touché de cette nouvelle diſgrace que bien des gens ne le croiront peut-être, ſe retourna tout-à-coup vers ſon ancien ami. Dois-je eſpérer de vous, lui dit-il, mon cher George, le ſervice le plus ſignalé que vous puiſſiez maintenant me rendre ?

L'honnête George, qui avoit amaſſé quelqu'argent au ſervice de M. Weſtern, au ſu de ſon bon ami Tom, & qui craignoit qu'il ne fût ici queſtion d'en prêter une partie, ne répondit qu'en héſitant plus d'une fois, *que M. Tom pouvoit, en toute occaſion, compter ſur ſes ſervices.* Mais ſon inquiétude ſe diſſipa, en apprenant qu'il s'agiſſoit uniquement de porter une lettre à Sophie. Il s'en chargea de tout ſon cœur : car, à l'argent près, Tom Jones étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mademoiſelle Honora fut regardée, par tous les deux, comme le ſeul canal par où la lettre pouvoit paſſer juſqu'à Sophie. George partit à l'inſtant même, & Tom fut attendre le retour de ſon meſſager dans une hôtellerie, à un quart de lieue de là.

Le garde-chaſſe, en arrivant chez M. Weſtern, rencontra mademoiſelle Honora,

à qui, après l'avoir pressentie par quelques questions préliminaires, il remit la lettre pour sa maîtresse, & de qui il en reçut une autre que la femme de chambre avoit portée tout le jour dans son sein, & qu'elle désespéroit déjà de pouvoir faire tenir à M. Jones.

Le garde-chasse, charmé d'avoir si bien rempli sa commission, revint à toutes jambes au cabaret où étoit Jones, qui, en lui arrachant, sans lui parler, la lettre de Sophie, y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté, par rapport à moi, les mauvais procédés de mon pere, a fait naître dans mon cœur des sentimens de reconnoissance, que je ne croirai jamais assez dignement acquitter. Vous connoissez son caractère; daignez, à ma priere, éviter par-tout sa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous consoler.... Croyez pourtant que la plus grande violence pourra seule obtenir le sacrifice de ma main en faveur de quelqu'un qui ne vous sera point agréable.

Jones lut, relut & baisa cent fois cette lettre; elle ralluma tous ses feux. Il se répentit de la façon dont il avoit écrit à Miss

Weſtern ; mais il ſe reprocha bien plus encore d'avoir fait partir une autre lettre, pendant l'abſence de ſon meſſager, par laquelle il promettoit ſolemnellement à M. Alworthy d'étouffer juſqu'aux moindres lueurs de ſa paſſion pour Sophie.

Cependant, dès qu'il fut un peu plus de ſang froid, il ſentit que le billet de Sophie n'adouciſſoit ni ne changeoit ſa ſituation, qu'en lui laiſſant l'eſpoir que la conſtance de cette fille pouvoit être aſſez ferme pour que le tems pût amener quelqu'événement favorable à deux amans auſſi fidèles qu'eux.

Cette derniere idée confirma ſes premieres réſolutions ; & après avoir pris congé de George, il ſe mit en chemin vers une petite ville voiſine, où il avoit prié M. Alworthy (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer ſa ſentence), de lui faire tenir ſon portemanteau.



CHAPITRE VIII.

Conduite de SOPHIE, qui ſera approuvée par celles de ſon ſexe capables de penſer comme elle.

SOPHIE, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point paſſé le tems agréablement. Elle avoit eſſuyé de longues converſations de la part de ſa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde *poli*, n'étoit plus enviſagé que comme une paſſion ridicule. Le mariage, diſoit-elle, n'eſt aujourd'hui conſidéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'eſt par les hommes, c'eſt-à-dire, eu égard aux avantages qu'on en retire, ſoit pour la fortune, ſoit pour la conſidération. Ces maximes ſolides, appuyées par nombre d'exemples illuſtres & très-prolixement commentées par la ſcientifique tante, avoient tellement excédé la pauvre Sophie, qu'elle s'étoit enfin déterminée à ſe mettre au lit, où elle étoit encore au retour de ſon pere de chez M. Alworthy.

Il étoit environ dix heures du matin, lorſque M. Weſtern entra précipitamment dans l'appartement de ſa fille. Je ſuis charmé de vous trouver ici, lui dit-il, tout eſt en

ſûreté ; & je vais faire enſorte qu'il en ſoit toujours de même.

A ces mots il ferma la porte, & en donna la clef à Honora, après avoir joint aux ordres les plus précis, les promeſſes les plus brillantes, au cas qu'elle lui fût fidele, & les menaces les plus terribles, au cas qu'elle trahit ſa confiance.

Les inſtructions d'Honora étoient de ne pas ſouffrir que Sophie mît le pied hors de ſon appartement, à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeler, & de n'en permettre l'entrée qu'à ſa tante ſeule.

A l'heure du dîner, le vieux gentilhomme fit deſcendre ſa fille, qui fut contrainte d'obéir. Tout ſe paſſa à l'ordinaire, on ne parla de rien ; & la table levée, on la reconduiſit dans ſa priſon.

Le ſoir, la geoliere Honora lui gliſſa la lettre qu'elle avoit reçue des mains du garde-chaſſe. Sophie la lut très-attentivement deux ou trois fois de ſuite, & ſe jetta ſur ſon lit, en verſant un torrent de larmes.

Honora, auſſi affligée que ſurpriſe des nouvelles douleurs de ſa maîtreſſe, s'empreſſa de lui en demander la cauſe.... O ma chere Honora ! je ſuis perdue, s'écria la tendre Sophie ; je ſuis convaincue que tu m'aimes : c'eſt trop longtems te cacher mon ſecret.... J'ai laiſſé ſurprendre mon cœur

par un ingrat, qui n'en étoit pas digne.... Hélas ! il m'abandonne.... il me trahit !

Ciel ! répondit la femme de chambre, se peut-il que M. Tom soit un perfide ?.... Il l'est, il l'est sans doute ! Vois cette lettre, repliqua Sophie. M'abandonneroit-il, me prieroit-il d'oublier jusqu'à son nom même, s'il m'eût jamais aimée ? L'auroit-il pu penser ? Auroit-il pu me l'écrire à moi-même ?....

Eh bien, madame, il faut l'oublier, interrompit Honora : il faut vous en venger, en vous donnant à M. Blifil. Il convient fort à un drôle, tel que ce M. Jones, à un misérable bâtard, dont le pere même n'est pas encore trop bien connu, d'oser manquer à ma maîtresse ! lui qui n'étoit pas digne..... Arrête ! lui dit Sophie, avec aigreur, arrête tes blasphêmes, & garde-toi de jamais prononcer son nom devant moi, qu'avec respect..... Lui me manquer jamais ! Juste ciel, que je suis injuste ! Son cœur, son triste cœur a plus souffert, en écrivant ces mots cruels, que je ne souffre moi-même en les lisant..... Tout est vertu, tout est générosité, tout est noblesse en lui. Ah ! que je dois rougir de ma foiblesse, quand je condamne ainsi ce que je devrois admirer ! .... Chere Honora, le croiras-tu ? c'est mon seul intérêt qui le guide ; c'est à moi qu'il se sacrifie, qu'il s'immole lui-même.... La crainte d'être un

obſtacle à mon bonheur, l'a jetté dans le déſeſpoir !

Je ſuis charmée, dit Honora, qu'il ait ſenti, & que vous-même enfin ſentiez auſſi combien cette crainte eſt fondée. N'auroit-il pas été bien triſte, n'auroit-il pas été cruel de vous voir riſquer de vous perdre pour un jeune avanturier chaſſé de chez ſon bienfaiteur, & chaſſé, dit-on, ſans un ſou ?

Chaſſé ! s'écria Sophie, en frémiſſant.... Qu'entends-je ? explique-toi.

Honora lui dit alors ce qu'elle avoit appris dans le village du banniſſement de Tom Jones, fondé ſur la hardieſſe qu'il avoit eu de porter ſes vœux juſqu'à la fille unique de M. Weſtern : ce qui avoit tellement fâché M. Alworthy, qu'il avoit mis Jones à la porte, ſans lui avoir donné ſeulement un écu.

C'eſt donc moi ? dit Sophie en ſanglotant ; c'eſt moi qui cauſe ſa ruine ?.... Chaſſé ſans un denier !.... Vîte, vîte ! chere Honora ; prends tout ce que je puis donner.... Voilà ma montre, mon collier.... Tiens, prends encore mes bagues...., Cours, vole, & garde-toi de revenir ſans avoir remis le tout à ce pauvre exilé.

Honora, qui craignoit que M. Weſtern ne lui demandât compte des bijoux de ſa fille, ſe jetta aux genoux de Sophie, pour lui repréſenter les conſéquences de ſa libé-

ralité, ainsi que le danger certain qui les menaçoit toutes deux, & peut-être son amant même, au cas qu'elle fût sourde à de si justes remontrances.

Eh bien, prends donc tout mon argent, lui dit Sophie : n'en réserve pas une obole; fais ensorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre..... Hâte-toi; cours, te dis-je ; tu n'as déjà perdu que trop de tems !

La tendre amante fut obéïe; Honora qui retrouva George dans le château, lui remit une bourse, contenant environ seize *guinées* (*) : c'étoit tout ce que possédoit Miss Western ; car, quoique son pere ne lui refusât rien, Sophie étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore vivement tenté de garder cet argent; mais la crainte que son larcin, dont il subsistoit deux témoins, ne fût un jour découvert, ou peut-être [prenons le parti le plus honorable pour l'humanité] un mouvement de compassion pour l'état actuel de Jones, l'emporta alors sur la violence de la tentation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que George s'acquitta fidèlement de son message, & qu'il remit la bourse absolument intacte à son ami.

(*) La guinée vaut à-peu-près un louis d'or.

LIVRE VII.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de JONES.

JONES reçut tous ses effets le lendemain matin de chez M. Alworthy, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon oncle m'ordonne de vous dire, monsieur, que le parti qu'il a pris de se défaire d'un commensal de votre espece, n'ayant été fondé que sur une résolution bien réfléchie, & sur l'évidence même du peu que vous valiez; vous aviez le plus grand tort du monde d'imaginer que toute votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander que vous renoncez à toutes vos prétentions sur certaine personne, lui paroît aussi ridicule que rare; vous avez apparemment oublié ce que vous êtes, ainsi que ce qu'elle est. Quoi qu'il en soit, j'ai ordre exprès de vous dire que mon oncle

n'exige d'autres preuves de complaisance de votre part, que celle de quitter le pays, au reçu de la présente.

Je ne puis finir cette lettre, sans faire des vœux sinceres pour votre amandement, dans l'espoir de pouvoir me dire un jour votre serviteur,

BLIFIL.

La lecture de ce billet fit naître dans le cœur de Jones mille sentimens aussi terribles qu'opposés entr'eux. Celui de la douleur l'emporta enfin sur celui de l'indignation & de la rage. Les larmes vinrent à propos à son secours, & détournerent le danger qui menaçoit la tête de Blifil.

Eh bien, s'écria-t-il, en se relevant tout-à-coup, donnons donc à M. Alworthy la seule preuve qu'il exige de mon obéissance: partons, dès ce moment... Mais, pour où aller? De quel côté porterai-je mes pas?..... Laissons ce soin à la fortune: puisque nul être sur la terre ne s'intéresse pour un malheureux tel que moi, tout m'est également indifférent..... Nul ne s'intéresse à ton sort?.... Ingrat! tu sais trop le contraire. Les vœux que quelqu'un fait pour toi, ne te sont-ils pas mille fois plus précieux que ceux de l'univers entier?.... Je veux, je dois penser que mon destin n'est pas indifférent à ma Sophie...... Quoi! faut-il donc abandonner le seul ami, le seul bien

qui me reſte ? Et quel ami, grand Dieu !... Mais, puis-je vivre, ſans la compromettre, en mêmes lieux que ma Sophie ? Et dût-elle le deſirer plus ardemment encore que moi, ai-je quelque eſpérance de pouvoir l'approcher, ſans l'expoſer à la vengeance de ſon pere ? Puis-je la faire conſentir à ſon aviliſſement ? Et duſſé-je abuſer de ſon penchant juſqu'à ce point, oſerai-je me prévaloir de ſa foibleſſe ? ... Non, j'en déteſte juſqu'à la penſée.... Adieu, Sophie ! adieu la plus aimée & la plus aimable des femmes...

Il s'agiſſoit pourtant de ſavoir où aller, & quel métier faire ? Le monde, ſuivant l'expreſſion de Milton, étoit *ouvert devant ſes yeux* ; & Tom, ainſi qu'Adam, ne voyoit, ne connoiſſoit aucun mortel de qui pouvoir attendre aucun ſecours.

Tous les états, tous les métiers exigeoient un long apprentiſſage ; & pour comble de diſgrace, il ſe trouvoit à peu-près ſans argent. L'océan enfin, cet ami ſecourable des malheureux, vint s'offrir à ſa penſée, & parut lui tendre les bras. Tom ſe décida dans l'inſtant ; &, pour parler tout naturellement, Tom ſe détermina à ſe faire matelot.

Mais, avant que nous puiſſions le ſuivre ſur la route de Briſtol, où il projette de s'aller embarquer, nous ramènerons le lecteur chez M. Weſtern, pour y voir un moment ce que fait la charmante Sophie.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

Le jour même que M. Weſtern avoit tenu ſa fille priſonniere, la tante de Sophie étoit abſente du château. Le ſoir, à ſon retour, elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus ridicule, qu'il avoit agi ſans la conſulter; & que, pour ſe tirer d'embarras, il s'étoit abſolument repoſé ſur ſa ſœur de la converſion de ſa fille.

Le matin même du départ de M. Jones, madame Weſtern fit appeler Sophie dans ſon appartement; où, après lui avoir appris qu'elle avoit rompu les fers de ſa niece, cette femme philoſophe déploya, de nouveau, toute ſon éloquence, pour lui prouver que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raiſonnable, pourvu qu'il fût bien riche, & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, ſuivant elle, n'étoit qu'une paſſion romaneſque, depuis long-tems proſcrite par les perſonnes ſenſées, & réléguée dans l'obſcurité des provinces; elle finit enfin, après un pompeux éloge des biens & des qualités de M. Bliſil, par exhorter ſa niece à conſentir aux vues de ſa famille.

J'épargne au lecteur toutes les sentences, toutes les citations, toutes les maximes & les raisonnemens politiques, dont madame Western avoit nourri divers endroits de sa harangue. Je crois devoir aussi supprimer, & les réponses de Sophie, & les repliques de la tante. Il suffit de savoir que notre héroïne se défendit bien; & que madame Western, outrée de n'avoir encore pu remporter, sur une petite provinciale, une victoire qu'elle croyoit certaine, & dont elle avoit flatté son frere, il suffit, dis-je, de savoir que cette dame, après avoir passé rapidement du ton de la persuasion à celui de la menace, reprochoit durement à Sophie la bassesse de ses sentimens, & croyoit déjà lire dans les yeux effrayés de sa niece l'instant de sa défaite; lorsque M. Western, qui avoit tout écouté, vint brusquement l'interrompre, pour joindre sa voix à celle de sa sœur.

Madame Western étoit en colere: cette imprudence de son frere, qu'elle interpréta comme née de la défiance qu'il osoit concevoir de la sublimité de ses lumieres, la rendit furieuse. Sa médiation méprisée à ce point, ne lui permettoit plus de se mêler d'une négociation que l'intérêt d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre, & qu'il venoit faire échouer au moment de la réussite. Ce manque de respect de la part d'un homme sans teintures, sans notions

des premiers principes du monde & de la politique, ne permettoit pas à une femme comme elle de rester plus long-tems chez lui. A ces mots, elle sort, en lui lançant un regard indigné, demande son carrosse, & se dispose à partir du château.

Autre scene pour Sophie!.... Son pere, resté seul avec elle, quoiqu'humilié par les reproches de sa sœur, reprend bientôt assez de force pour accuser sa fille d'une rupture qui va, peut-être, lui coûter l'opulente succession de madame Western. Il gronde, il tonne, & jure de se venger d'elle, en la forçant d'épouser Blifil avant qu'il soit deux jours.

L'état de la pauvre Sophie, pendant tout cet orage, étoit digne de compassion. La tante, quoique vive & emportée par tempérament, étoit pourtant au fond moins déraisonnable que le pere. L'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à Sophie. Il ne s'agissoit que de flatter l'amour propre de madame Western, en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnemens, pour tout obtenir d'elle. Cette réflexion, qui vint frapper Sophie, la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere, pour le supplier, puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture, de courir après madame Western, d'empêcher son départ, ou du moins de le

retarder, jusqu'à ce que sa colere fût appaisée.

M. Western, ébranlé par les pleurs de sa fille, & peut-être bien plus encore par la crainte de perdre la succession de sa sœur, consentit enfin, mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe contre le sexe, à s'humilier jusqu'à faire, ce qu'il appeloit, *une bassesse*.

Madame Western montoit en carrosse, lorsque son cher frere arriva, & qui, après lui avoir sauté au cou, en lui faisant l'aveu de tous ses torts, parvint bientôt enfin à l'appaiser. Nous avons déjà insinué qu'elle n'étoit pas méchante; ajoutons qu'elle aimoit son frere, quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appeloit le *bon ton*, & la connoissance du monde.

Sophie, qui avoit de si bonne foi opéré cette réconciliation, en fut cependant la victime. Les parties réunies, concourant également à condamner sa conduite, & à chercher les moyens de la mettre à la raison; la promte conclusion de son mariage avec Blifil fut résolue, sinon par la force, du moins par la surprise.

Ce beau projet, conçu par madame Western, & adopté par son frere, venoit d'être arrêté, lorsqu'on leur annonça Blifil.

Le pere de Sophie, par l'avis de sa

ſœur, monte à l'inſtant chez ſa fille, & lui notifie, en jurant, qu'il faut ſe diſpoſer à recevoir dans le moment la viſite de M. Bliſil, ou s'expoſer à tous les traits de la vengeance d'un pere juſtement indigné contre elle.

Sophie, comme ſa tante l'avoit très-ſagement prévu, étoit dans un état d'accablement qui ne lui laiſſoit guere la force de réſiſter à un pere qu'elle aimoit, & auquel elle n'avoit jamais déſobéi : ſon ſilence, & ſon trouble, furent interprétés comme un aveu; on fit entrer Bliſil. Le détail de cette entrevue n'intéreſſeroit que peu de lecteurs : ſuivons donc la regle d'Horace, qui conſeille aux écrivains ſenſés de ſupprimer toutes les ſituations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel Bliſil ſe conduiſit dans cette ſeconde viſite, auroit pu engager toute autre que Sophie à l'eſtimer aſſez pour lui confier l'état de ſon cœur : mais elle avoit conçu des idées ſi juſtes du caractere de ce jeune homme, qu'elle aima mieux ſe contraindre avec lui, que de riſquer, en de pareilles mains, le plus mince de ſes ſecrets.

Elle n'en fut pourtant pas plus heureuſe. Bliſil, guidé par l'intérêt, pouſſé par la vengeance, & brûlant d'enlever à Tom une maîtreſſe ſi aimable, ne manqua pas de tout interpréter en ſa faveur : les mépris

mêmes de Sophie n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire aux personnes bien nées, à la vue d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. Western, à la sœur de ce gentilhomme, & à M. Alworthy même, au sortir de cette visite, dont il feignit d'être fort content.

L'inclination que Sophie avoit paru avoir pour Jones, n'étoit, à l'entendre, qu'un goût frivole & passager, dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel amant.

M. Western, & sa sœur, quoique un peu mieux instruits, étoient trop intéressés à le confirmer dans cette opinion, pour n'y pas employer tous leurs efforts, & ne le pas seconder auprès de son oncle, dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Ainsi, la vivacité de M. Western, excitée par celle de son futur gendre, & favorisée par la tante de Sophie, ne trouvant & ne prévoyant plus d'obstacles, fixa, du consentement de M. Alworthy, le mariage des deux jeunes gens, au surlendemain.

CHAPITRE III.

Etrange résolution de SOPHIE. Stratagême de mademoiselle HONORA.

ON s'étoit bien gardé de confier ce projet à Sophie, qui, après avoir relu plus d'une fois la lettre de Tom Jones, & l'avoir baignée de ses larmes, ainsi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de sa femme-de-chambre, étoit absorbée dans ses tristes idées, lorsque cette fille entra tout-à-coup dans sa chambre, en s'écriant : Tout est perdu, mademoiselle! je viens d'entendre monsieur votre pere, ordonner au ministre Supple d'obtenir aujourd'hui des dispenses : on veut probablement vous marier, & dès demain matin.

Dès demain ! s'écria Sophie, en pâlissant, & d'un air indigné...

Oui, madame, répliqua la fidele femme de chambre. C'est ainsi, je vous le proteste, que je crois l'avoir entendu!..... Honora, lui dit Sophie, tu viens de me surprendre, de m'effrayer au point qu'il me reste à peine la force de parler...... Dis-moi, chere Honora, que ferois-tu dans le cas où je suis ? Moi, madame! dit-elle, j'épouserois M. Blifil. Il est jeune, il est riche, il vous aime ; & vous pourriez

l'aimer un jour. L'autre eſt mieux fait, & plus aimable, j'en conviens : mais voilà tout; & c'eſt vouloir vous perdre, que.... Honora, fiere d'être conſultée par ſa maîtreſſe, alloit donner carriere à la prolixité de ſes avis, lorſque Sophie lui coupant la parole : J'aimerois mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le ſein, que d'épouſer ce monſtre..... Tais-toi; laiſſe-moi réfléchir.. Oui, c'en eſt fait.... j'y ſuis déterminée : je pars dès cette nuit; je fuis, je quitte pour jamais la maiſon de mon pere.... Si tu m'aimes, tu me ſuivras.

Doutez-vous de mon zele? s'écria la duegne, que le moment préſent avoit toujours droit de ſubjuguer. Doutez-vous, que je ne ſois prête à vous ſuivre au bout du monde même?.... Daignez cependant réfléchir aux ſuites d'une telle entrepriſe. Qu'allez-vous devenir? & quel eſt votre but? Où voulez-vous aller?

A Londres, répliqua froidement Sophie. Je me ſouviens d'une parente, femme du plus haut rang, qui a paſſé quelques mois à la campagne de ma tante, & qui dès-lors m'aimoit aſſez pour m'avoir fortement priée d'obtenir de mon pere d'aller paſſer quelque tems chez elle. Je compte y être bien reçue..... Je ne m'y fierois pas, interrompit la femme de chambre : ma premiere maîtreſſe avoit la manie d'inviter ainſi toutes les dames campagnardes à la venir voir,

en ville ; mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais chez elle. D'ailleurs, quand celle-ci ſaura que vous vous êtes ſauvée de la maiſon paternelle....

Tu te trompes encore, lui dit Sophie : l'autorité d'un pere eſt d'un foible poids aux yeux des gens de cette eſpece. Quand je la lui objectois, pour me diſpenſer de la ſuivre à Londres, ſans le conſentement de M. Weſtern, j'étois l'objet perpétuel de ſes plaiſanteries. Ainſi, j'ai lieu d'eſpérer un aſyle, & la protection de cette dame, juſqu'à ce que mon pere, me voyant hors de ſa puiſſance, conſente enfin de revenir à la raiſon.

Honora, ſatisfaite de ce côté, ſe retrancha ſur nombre d'autres objections. Comment ſortir du château ſans être vues ? Quels chevaux ? quels domeſtiques pourroit-on ſe procurer ? Comment affronter ſeules les rigueurs de la ſaiſon, les voleurs, & les autres dangers d'un pareil voyage ?

Sophie, affermie dans ſon deſſein, trouva réponſe à tout. Nous partirons la nuit, dit-elle ; nous trouverons des chevaux dans la ville la plus prochaine ; & ce ſeroit un grand haſard, que nous fuſſions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, ſi tu veux me ſuivre, je te promets une récompenſe qui ſurpaſſera ton eſpoir.

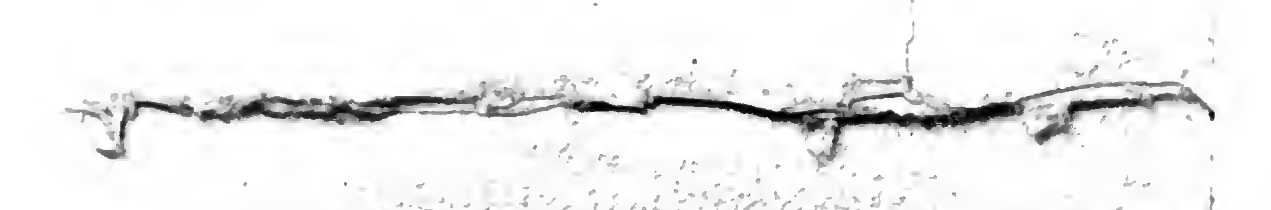
Ce dernier argument prévalut. Il ne fut

plus question que de s'arranger sur la façon de sortir du château, & d'un obstacle très-difficile à surmonter; c'étoit, comment emporter leur bagage. Cet article n'intéressoit guere Sophie: une fille résolue à suivre, ou à fuir un amant, s'embarrasse très-peu de ce qu'elle laisse après elle. Honora n'étoit pas dans le cas de penser ainsi: l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir, ni crainte; & la valeur réelle de ses nippes, qui faisoient toute sa fortune, l'occupoit fortement.

La nécessité, mere de l'invention, lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robe. Ce fut celui de se faire chasser par Sophie, dès le soir même. L'expédient fut approuvé; & la femme de chambre, après avoir promis à miss Western de lui fournir, dans la journée, matiere plus que suffisante pour être mise à la porte, se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit leur être nécessaire pour le voyage.



CHAPITRE



CHAPITRE IV.

Altercations.

HONORA n'eut pas plutôt quitté Sophie, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant & sa maîtresse & son secret à M. Western, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération la pressoit de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense égale à un si grand service, flattoit son amour pour l'argent; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs mêmes, tous ces objets ajoutoient à ses craintes.

D'autre part, un voyage à Londres, après lequel elle aspiroit depuis long-tems; les délices vantés, & mille fois exagérés dans son esprit, qu'elle croyoit aller goûter dans cette grande ville; la récompense annoncée par Sophie, beaucoup plus libérale que son pere; les remords anticipés d'une si noire trahison, & sur-tout l'amitié sincere qu'elle avoit pour sa maîtresse, faisoient pancher la balance en faveur de Sophie. Mais une idée d'un bien autre poids, pensa tout perdre. Sophie étoit mi-

neure ; ses promesses ne pouvoient de long-tems être réalisées ; quoiqu'héritiere de sa mere, quoique légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles, mort depuis peu, elle n'étoit point d'âge à pouvoir disposer de rien ; mille accidens, très-imprévus, pouvoient encore, dans la suite, mettre obstacle à sa générosité ; tandis que la récompense, qu'on avoit droit d'attendre de son pere, étoit dans le cas d'être acquise, & acquittée dans le moment.

Ces différentes réflexions troubloient étrangement mademoiselle Honora, & peut-être eussent été fatales à Sophie, si le hasard n'eût pas produit un incident qui leva tous les obstacles, & soutint la fidélité de la femme de chambre.

Madame Western en avoit une bien moins âgée, & beaucoup plus fiere. Honora, qui supportoit impatiemment ses hauteurs, avoit déja eu plus d'une querelle avec elle, & ne pouvoit la souffrir. J'ignore.... non, mais il importe assez peu de connoître quel sujet l'avoit amenée dans la chambre de mademoiselle Honora, au moment où cette derniere étoit toute entiere à ses réflexions : il suffit de savoir que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également très-*contradictoires* en tout, n'avoient pas été un quart-d'heure ensemble, que tout le château avoit retenti de leurs clameurs & de leurs cris ; que madame

Weſtern, qui dans l'inſtant paſſoit par là, étant accourue au bruit, avoit cru être inſultée par Honora; & qu'il n'en avoit pas fallu davantage à cette dame pour voler chez ſon frere, & pour lui notifier que ſi Honora n'étoit pas miſe à la porte avant la fin du jour, il ne devoit pas ſe flatter que madame ſa ſœur paſsât la nuit dans le château.

M. Weſtern n'étoit pas homme à lui refuſer une ſi légere ſatisfaction. Il crut ne la point aſſez venger; & voulut même [en ſa qualité de *juge de paix*] envoyer la coupable à Bridwel. Mais Me. Weſtern, qui, comme nous l'avons déjà dit, s'appaiſoit tout auſſi aiſément qu'elle ſe mettoit en colere, intercéda pour elle, & ſe contenta d'un ſimple, mais très-promt banniſſement, hors des domaines de ſon frere.

Le paquet d'Honora ſe trouva donc tout prêt avant le ſoir: on lui paya ſes gages; elle partit à la ſatisfaction de tout le monde, & ſurtout de Sophie, qui lui avoit donné rendez-vous, à minuit juſte, dans un endroit convenu, & peu éloigné du château.

Mais il falloit encore eſſuyer deux audiences bien pénibles, l'une de la part de la tante, l'autre de celle du pere.

Celle de la tante fut longue & vive; celle du pere fut terrible, & troubla tellement Sohpie [dans la crainte que ſa fuite ne rencontrât quelques obſtacles], qu'il arracha

d'elle une espece de promesse de ne plus s'opposer à sa volonté.

Le vieux gentilhomme fut si agréablement surpris, & si flatté de ce prétendu consentement de sa fille, que changeant tout-à-coup ses reproches en remercimens, & ses menaces en caresses, il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterling, en la priant d'en disposer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre : la joie de M. Western, sa générosité la toucha jusqu'aux larmes, & pensa produire ce que la sublimité de la tante, & toutes les fureurs du pere n'avoient encore pu gagner sur elle. La reconnoissance & la tendresse filiale balancerent pendant quelques instans l'amour dans son cœur. Mais ce combat, quoique pénible, ne pouvoit être ni long ni douteux : deux souvenirs, quoiqu'opposés, celui de l'odieux Blifil & celui de l'aimable Jones, en l'affermissant dans son premier dessein, étoufferent bientôt tous ses remords.

Laissons-la dans cette disposition, pour voir ce que fait maintenant l'ami Tom.



CHAPITRE V.

Matieres diverſes, peut-être aſſez naturelles, mais peu nobles.

NOUS avons, je crois, laiſſé notre héros ſur la route de Briſtol, déterminé à chercher fortune ſur mer, ou plutôt à fuir celle que tout autre que lui auroit cru pouvoir trouver ſur terre.

Il avoit pris des chevaux & un guide; &, par malheur, le guide étoit mauvais: il y a plus, il etoit vain. La honte de demander aux paſſans le chemin duquel il ſentoit bien qu'il s'écartoit, lui fit prendre tant de détours, que la nuit le gagna; & que Jones, qui, malgré ſes profondes rêveries, commençoit à ſe douter de l'avanture, voulut abſolument s'arrêter au premier village, où il apprit qu'il étoit ſur le chemin de Glocester, route directement oppoſée à celle qu'il comptoit ſuivre.

Il exhaloit ſon courroux contre le guide, lorſqu'un honnête Quaker en s'approchant, le chapeau ſur la tête: ami, dit-il à Tom, j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit; elle eſt obſcure; la route eſt difficile, & depuis quelques jours, on y rencontre des voleurs. L'hôtellerie prochaine eſt bonne;

crois-moi, profites-en pour tes chevaux & pour toi-même, jusqu'à demain matin.

Jones, quoique surpris du ton familier de l'inconnu, adopta le conseil, & suivit le Quaker à l'hôtellerie du village.

Tom étoit bien vêtu, & marchoit avec deux chevaux : il fut bien accueilli par l'hôte, qui le pria cependant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang, attendu que sa femme, qui étoit absente depuis le matin, avoit, disoit-il, emporté ses clefs.

Notre héros avoit la tête trop chargée, pour faire attention au compliment : il ne desiroit que d'être seul, pour se livrer à toute sa mélancolie. Le Quaker, qui s'en apperçut, en eut pitié, & lui fit tant d'instances, que Jones se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence, le Quaker, qui croyoit n'être que charitable, & qui peut-être étoit également curieux, élevant tout-à-coup la voix : je crois, dit-il, ami, que ton cœur n'est pas à son aise. Mais pourquoi te laisser abattre ? Si c'est un ami que tu pleures, tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes ? L'homme doit apprendre à souffrir, la peine est son partage : j'ai les miennes ainsi que toi, & peut-être plus grandes. Avec un bien de cent livres sterling de revenu, mais qui ne doit

rien à perſonne, & qui ſuffit à mes beſoins; avec une conſcience qui, grace au ciel, connoît peu les remords; avec un corps robuſte, un cœur humain & pacifique.... ami, je ſuis cependant plus malheureux que toi.

J'en ſuis ſincérement fâché, répondit Tom, en ſoupirant.

Ah! mon ami! répliqua le Quaker; c'eſt ma fille, c'eſt une fille unique qui me rend malheureux! Elle ſeule ici-bas faiſoit toute ma félicité: elle m'a quitté cette ſemaine; elle s'eſt enfuie de chez moi pour épouſer un jeune avanturier qui n'a pas une obole... Ah! que n'eſt-elle morte, ainſi que l'ami dont le trépas t'attriſte! je me croirois bien plus heureux.

Ce que j'entends eſt bien étrange, lui dit Jones. Quoi! vous aimeriez mieux la voir morte?

Sans doute, répliqua le Quaker; & cela ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que de la voir expoſée à demander ſon pain?.... Quoi! ne t'ai-je pas déjà dit que c'eſt un gueux qu'elle vient d'épouſer?

Eh bien, repartit Tom, en eſt-elle moins votre fille? & n'êtes-vous pas aſſez riche? L'imprudence d'un enfant fait-elle ceſſer d'être pere?

Oh! s'écria le Quaker, puiſqu'elle m'a déſobéi, puiſqu'elle m'a trompé, puiſque l'amour ſeul l'a guidée, c'eſt à l'amour à

la nourrir; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois dès demain à ma porte, mourant de faim & de misere, sans en être touché.

Jones, à ces mots, le regarda en frémissant, & voulut le quitter.

Allons, allons, ami, lui dit le Quaker, en le retenant, reste avec moi; ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il est des maux bien plus à plaindre que les tiens.... Je vois, qu'il est des insensés & des barbares, s'écria Tom, en s'arrachant des bras du Quaker.

Tu te fâches! lui dit l'autre. Mets-toi donc à ma place : dis-moi, que ferois-tu?

Je chercherois ma fille & mon gendre, répondit Jones; je pardonnerois à leur jeunesse; je les prendrois chez moi; je ne penserois pas, sans horreur, à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher! s'écria le Quaker.... Moi, les prendre dans ma maison!.... Persuade-moi plutôt d'y appeler mes deux plus mortels ennemis.

Eh bien, vas y donc toi-même, lui dit Tom, outré d'indignation, en le poussant hors de la chambre : je déteste la société d'un homme tel que toi....

Les propos du Quaker avoient tellement frappé Jones, que son émotion étoit sensible. Le Quaker s'en étoit apperçu; &

cétte obſervation, jointe à ce qu'il avoit déjà remarqué de ſingulier dans le reſte de ſa conduite, avoit aſſez frappé l'honnête Quaker pour pouvoir décider, en conſcience, que Tom étoit réellement fou.

Ainſi, loin de garder quelque reſſentiment de ce qu'il venoit d'eſſuyer, le bon Broadbrim (c'étoit ſon nom) touché de compaſſion pour ſon frere, alla faire part de ſa découverte à l'hôte, en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens poſſibles un gentilhomme infortuné qui, diſoit-il, n'étoit qu'à plaindre.

L'hôte qui, après avoir fait jaſer le guide, s'étoit déjà fait rendre compte & de la naiſſance & des avantures de Jones, répondit en jurant & en riant au nez du Quaker, que ſon prétendu gentilhomme, quoique bien galonné, n'étoit qu'un bâtard de paroiſſe, chaſſé pour ſes friponneries, & dont il voudroit être déjà défait, dût-il en être pour l'écot d'un tel *vaurien*, pourvu qu'il ſauvât ſon argenterie de ſes griffes.

Il eſt bon de ſavoir que ce diſcours ſe tenoit diſcrétement dans la cuiſine, auprès du feu, & en préſence de tous ceux qui étoient alors dans l'hôtellerie.

Le Quaker eut à peine entendu ces propos, que la pitié ſortit tout-à-coup de ſon cœur, & fit place à l'indignation. Il partit, auſſi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, que le feroit un de nos modernes

ducs, qui se croiroit bravé par un honnête gentilhomme.

L'hôte, comme on l'a vu, n'étoit pas de meilleure humeur : Tom avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds ; en vain il demandoit un lit, il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience. Accablé de chagrins, de fatigue & de sommeil, notre héros, qui savoit se prêter au tems, se jetta dans un large fauteuil, & tâcha de s'endormir.



CHAPITRE V.

Réveil de JONES.

TOUT dormoit, ou étoit censé dormir dans l'hôtellerie, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de derriere, que l'on menaçoit d'enfoncer. L'hôte, qui ne sommeilloit que d'un œil, depuis ce qu'il avoit appris de Jones, se hâta d'y courir; & vit en un instant sa cuisine pleine de gens armés, & agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'assaut. Contraint de céder à la force, il descendit dans sa cave pour chercher de quoi rafraîchir ces redoutables hôtes; & ne fut pas peu surpris, à son retour, de trouver Jones éveillé, & jasant familiérement avec eux. Pour le coup, il se crut perdu. Ses idées, brouillées par le sommeil & par la crainte, ne lui montrerent plus en Jones qu'un scélérat, qui, d'accord avec les autres, avoit comploté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livroit à ses terreurs, Tom s'entretenoit paisiblement avec celui qui paroissoit commander, & de qui il apprit que la troupe qu'il conduisoit étoit une compagnie de recrue pour l'armée du duc de Cumberland, destinée à combattre les rebelles d'Ecosse.

Tom étoit né courageux; on a déja

même apperçu qu'il avoit sur ce point des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa patrie, en s'opposant à ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverser les loix & la religion, échauffa tout-à-coup sa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir sur mer, dans de pareilles circonstances, ne lui parut, dans cet instant, que peu digne de lui; le titre de volontaire dans une expédition d'où dépendoit le salut de sa patrie, lui sembla plus honorable. Ce parti pris en un instant, & proposé à l'officier, fut accepté avec ardeur: on loua le courage du nouveau camarade; on but largement à la santé du roi George, & à la sienne; on maudit énergiquement (suivant l'usage) celle du Prétendant & des rebelles. Jones, pour sa bien-venue, paya l'écot; & l'on partit, au grand étonnement de l'hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le sergent, s'étant emparé de Tom, l'entretint pendant la route de l'histoire du régiment, & sur-tout de la sienne propre. En arrivant à la dînée, Jones fut présenté au lieutenant de la compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet officier, surpris de la bonne mine du nouveau soldat, & de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service; &, après l'avoir embrassé, le retint à dîner avec messieurs les officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentissage militaire.

Ce lieutenant étoit un homme d'environ soixante ans. Il avoit servi, en qualité d'enseigne, à la bataille de.... où il avoit reçu deux blessures, & où il s'étoit si bien distingué, que le duc de Marlborough l'avoit honoré de ce grade sur le champ de bataille.

Il exerçoit, par conséquent, cette commission depuis environ quarante ans. Pendant cet intervalle, il avoit eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs; & il avoit maintenant celui de se voir commandé par des enfans, dont les peres l'étoient eux-mêmes lors de son entrée au service.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit pas uniquement d'avoir toujours été sans protection à la cour: mais son colonel, qui depuis très-longtems conservoit le régiment, étoit son ennemi secret. Ce n'est pas non plus que le lieutenant l'eut offensé, ni qu'il négligeât jamais ses moindres devoirs: mais il avoit une épouse aimable; il en étoit aimé, & elle avoit assez peu d'usage du monde pour ne pas sentir que l'avancement de son mari dépendoit d'un

peu plus de complaiſance, pour les attentions marquées que le colonel avoit depuis long-tems pour elle.

Le pauvre lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que, tandis qu'il ſouffroit journellement de l'inimitié de ſon colonel, il ne ſavoit ni ne ſe doutoit pas qu'il en fût ſecrétement haï : & ſa femme, trop prudente pour expoſer ſon mari aux ſuites d'une confidence ſi délicate, ſe contentoit d'être vertueuſe, ſans viſer à la gloire de l'être avec éclat.

Les autres officiers de la compagnie, qui marchoient avec lui, étoient au nombre de trois ; un ſecond lieutenant, François d'origine, depuis aſſez long-tems ſorti de ſon pays pour en avoir oublié le langage, & trop nouveau venu en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux enſeignes, tous deux très-jeunes, l'un ci-devant clerc de procureur, l'autre fils de la femme du valet de chambre d'un homme de qualité.

Le dîner fut gai, on y but beaucoup. Les enſeignes, tous deux fort vains, fort ſots, également impertinens, parlant toujours, ne diſant rien, jurant pourtant auſſi doctement que de vieux grenadiers, entreprirent Tom à fraix communs. Notre héros, très-neuf dans ce genre de converſation, y brilloit d'autant moins, que les juremens n'étoient point de ſon goût, & qu'il cherchoit à répondre ſenſément à des

propos qui lui faisoient pitié, mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriser ouvertement. D'ailleurs, le respect qu'il avoit naturellement pour la religion, lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossieres de l'un des deux enseignes contre les gens d'église: & le zèle lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

L'un de ces officiers (c'étoit l'Anglois, & il s'appeloit Northerton) ne tarda pas à s'en trouver piqué, & d'autant plus que le lieutenant étoit toujours de l'avis de Jones. Il dissimula pourtant son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les santés vinrent, on les solemnisa à l'angloise; & le tour de Tom arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de sa chere Sophie, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connue d'aucun des convives.

Mais le lieutenant, en cette occasion, grand maître des cérémonies, ne se trouvant pas satisfait du seul nom de Sophie, & ayant exigé le surnom de cette demoiselle; Jones, après avoir hésité un instant, nomma miss Sophie Western.

Les choses étant en regle, on alloit boire; lorsque l'enseigne Northerton déclara à haute voix qu'il s'opposoit à ce qu'une pareille santé fût bue en même ronde que celle

qu'il avoit portée. Je la connois, s'écria-t-il, cette Sophie; nous l'avons vue aux eaux de Bath; cent autres, que je pourrois nommer, la connoiſſent bien mieux encore, & c'eſt certainement la même.... Vous vous trompez, interrompit Tom, d'un air ému & d'un ton menaçant : vous vous trompez, vous dis-je... celle dont je vous parle, eſt une fille auſſi reſpectable par ſon nom que par ſa fortune.

Eh, juſtement ! c'eſt elle-même, répliqua l'enſeigne : va, ſix bouteilles du plus fin Bourgogne, que Tom French, officier de notre régiment, peut la faire venir partout où nous voudrons l'avoir. Notre homme, en partant de là, traça le portrait de Sophie, & d'autant plus reſſemblant, qu'il l'avoit effectivement vue à Bath avec ſa tante; & termina ſon diſcours par dire que le père de cette même fille avoit de très-grands biens dans le comté de Sommerſet.

Ce dernier point eſt vrai, répliqua Jones, & auſſi vrai que vous êtes le plus impudent & le plus infame coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine prononcés, qu'une bouteille des plus lourdes, vole à travers la table, vient frapper Jones à la tête, & le renverſe aux pieds du lieutenant.

Tous les convives effrayés ſe levent, en-



tourent le bleſſé, & cherchent à le ſecourir; tandis que ſon adverſaire, à l'aſpect du ſang coulant abondamment de la plaie d'un ennemi qu'il croit mort, ou mourant, ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il s'en flatte en vain : l'honnête lieutenant, qui s'eſt déjà emparé de la porte, lui interdit la retraite. En vain Northerton, enviſageant alors toutes les ſuites de ſa brutalité, repréſente à ſon officier ſupérieur, que l'honneur, en cette occaſion, n'en exigeoit pas moins de lui; en vain il prétend s'excuſer, en proteſtant que tout ce qu'il avoit avancé ſur le compte de miſs Sophie Weſtern, n'étoit qu'un ſimple badinage, pour exercer & inquiéter Jones pendant quelques inſtans : le lieutenant n'en eſt que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, monſieur, ce que mérite un pareil badinage, & ce que la juſtice doit à ceux qui ne rougiſſent point d'employer de ſi indignes armes. Vous êtes mon priſonnier, monſieur, & ne ſortirez d'ici qu'avec une garde ſuffiſante pour me répondre de vous.

L'aſcendant du lieutenant ſur l'enſeigne étoit d'un ſi grand poids, que tout le courage qu'il venoit de montrer, en mettant notre héros par terre, n'eût peut-être pas ſuffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux guerrier, quand même il en auroit eu une à ſon côté. Mais l'enſeigne

françois, dès le commencement de la querelle, avoit eu ſoin de s'emparer des armes, & de les porter dans ſa chambre. Ainſi le vaillant Northerton ſe vit forcé d'obéir à ſon ſupérieur.

La garde, mandée par le lieutenant, & le chirurgien du lieu, arriverent enſemble. On remit Northerton entre les mains de l'une, pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'hôtellerie; l'autre eut d'abord quelque peine à rappeler Tom à la vie. Il viſita, ſonda, panſa ſa plaie, leva dix fois les yeux au ciel, & finit par ordonner qu'on le mît au lit.



CHAPITRE VIII.

Grande avanture.

TANDIS que le chirurgien étoit allé faire coucher le malade, le bon lieutenant resta avec l'hôtesse, à qui il le recommanda expressément. Il croyoit Tom en grand danger; & le rapport du chirurgien, à son retour, ne fit que confirmer cette pensée. Sur quoi, le lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. Northerton, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *juge de paix*. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire, & de confier la conduite de la compagnie, jusqu'à *Glocester*, à l'enseigne françois, qui, sans savoir ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, étoit pourtant un très-bon officier.

Le soir, notre commandant, inquiet de l'état de Jones, lui fit demander si sa visite ne lui seroit point importune. Tom lui fit dire qu'il seroit le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement du lieutenant, lorsqu'en entrant avec précaution dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé, & dans le meilleur état du monde! Cette résurrection subite, après y avoir un peu

réfléchi, lui parut cependant suspecte, attendu le genre de la blessure. Mais les raisonnemens de Tom détruisirent bientôt ces soupçons. Le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite; il ne se sentoit à la tête qu'une douleur assez légere, & bien plus supportable, disoit-il, que l'abstinence & l'eau de gruau, à laquelle son esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis, je vous jure, enchanté, lui dit le lieutenant, en l'embrassant, de vous trouver infiniment mieux que je n'osois m'en flatter, après l'état où vous m'aviez paru tantôt! Je le serois bien plus encore, de vous croire assez rétabli pour pouvoir, sur le champ, vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçus, la plus promte vangeance est d'autant plus à desirer, que ces sortes d'affaires, parmi nous autres, ne sont pas susceptibles d'accommodement. Mais, encore un coup, je crains que vous ne vous flattiez sur votre état, & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi de trop grands avantages.

C'est, répondit Jones, ce que je prétends éprouver, si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne, & mon cœur sont à vous! s'écria le vieux militaire, en le serrant de nouveau dans ses bras: vous êtes un brave garçon, que j'estime & que j'aime. Mais je ne souffrirai pas que vous vous battiez

dans l'état où vous êtes. Vous ſerez, dans quelques jours, aſſez fort pour rejoindre la troupe : nos journées ſont courtes ; & je vous jure, par l'honneur, qu'après vous avoir fait tirer raiſon de votre homme, je le ferai chaſſer du régiment. Il n'en eſt point des bleſſures de l'honneur comme de celles du corps : les dernieres veulent être guéries ; une ſemaine de délai n'eſt d'aucun préjudice aux autres.

Jones, prévoyant qu'il ne gagneroit rien ſur l'eſprit du lieutenant, ſe garda d'inſiſter. Il demanda à ſouper ; & après avoir mangé de très-bon appétit, ſon ami, charmé d'une ſi promte convaleſcence, lui ſouhaita le bon ſoir.

Mais Tom, dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces, & qui, au gré de ſon courage, ne pouvoit trop tôt venger l'affront qu'il croyoit avoir reçu, rouloit bien d'autres idées dans ſa tête.

Il ſe ſouvenoit des careſſes qu'il avoit reçues du ſergent, & des offres de ſervices que cet homme lui avoit faites dans la route. Il voulut le mettre à l'épreuve, & le fit prier de paſſer dans ſa chambre. Le ſergent, qui s'alloit coucher, ſe r'habilla, & vint dans le moment. Tom s'apperçut bientôt que le vieux ſoudart n'étoit pas à jeun, d'où il jugea qu'il n'avoit pas de grands détours à prendre pour venir à ſon but.

Après avoir témoigné au ſergent qu'il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe rendormir ſans le voir, Tom fit tomber la converſation ſur le métier de la guerre, qu'il venoit d'embraſſer ſous ſes auſpices. Il eut bientôt le plaiſir de voir ſon homme prendre feu, ſe répandre en éloges ſur la nobleſſe de la profeſſion en général, & en particulier ſur le détail de ſes propres exploits. C'eſt où notre héros l'attendoit. Dans la juſte impatience de marcher à la gloire ſur les traces d'un ſi bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvu du meuble le plus néceſſaire à un guerrier, c'eſt-à-dire, d'une bonne épée, & pria le ſergent de vouloir bien lui en procurer une de ſon choix, ajoutant qu'elle lui ſeroit toujours chere, & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le ſergent, qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé à Jones, & qui avoit même ouï dire que ſa vie étoit en danger, conclut de tout ceci, & ſur-tout de cette derniere demande, que le malade avoit la tête un peu troublée. Il réſolut d'en faire ſon profit. J'ai votre affaire, lui dit-il d'un air important: ce n'eſt pourtant pas une épée de *petit-maître*, de ces colifichets à poignées d'or ou de vermeil, ſi peu dignes d'un vrai ſoldat: c'eſt une épée auſſi modeſte que décente; mais la meilleure lame de l'Europe.... C'eſt une lame qui... C'eſt une lame enfin, dont la bonté!... Bref, vous l'allez

voir ; & je me réjouis par avance avec vous du marché que vous allez faire.

Le ſergent ne fit que ſortir & rentrer ; & préſentant à Tom une longue & large rapiere à poignée de cuivre.... Regardez, dit-il, cette épée ! c'eſt celle d'un officier général françois, que j'ai tué à Dettingen. La garde étoit d'or pur ; je l'ai vendue à un de nos damoiſeaux, plus curieux de la poignée que de la lame.... Pliez, pliez ceci.... c'eſt une arme digne d'un roi !

Jones, impatient d'avoir l'épée, & brûlant d'être délivré du ſergent, le pria d'en dire le prix. Celui-ci, qui croyoit le malade abſolument déſeſpéré & hors de ſens, craignant d'ailleurs que ſa poſtérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble rare à trop bas prix, héſita quelque tems. Il fit enſuite mille ſermens que l'amitié ſeule l'engageoit à céder un auſſi précieux tréſor, & déclara qu'il ſe contenteroit de vingt guinées.

Vingt guinées ! s'écria Tom.... Ou vous croyez que j'extravague, ou que jamais je ne touchai d'épée ? Vingt guinées ! & c'eſt vous qui me les demandez ?.... Tenez, monſieur, reprenez ce tréſor .... Mais non, j'y réfléchis .... je le garde. Je ferai demain part à votre officier des bontés que vous daignez avoir pour moi.

Qui fut ſurpris, ce fut notre ſergent, à qui cette réponſe prouvoit que la tête de

Jones étoit beaucoup meilleure qu'il n'avoit cru. Mais le matois savoit se retourner; & feignant une surprise extrême de la vivacité .... Je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exhorbitant. C'est mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'est la seule que j'aie; & je risque, en m'en défaisant, de déplaire à mon officier. Tout cela bien considéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier sur les vingt schellings que j'en demande ! ....

Vingt schellings, interrompit Jones; vous me demandiez à l'instant vingt guinées !

Moi ! reprit effrontément l'autre; en vérité, vous vous trompez .... ou je ne suis pas bien éveillé .... Non, monsieur, cela n'est pas possible : j'ai dit vingt schellings, je vous jure ....

Tom l'interrompit, en lui disant qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander, qu'il alloit même lui donner un schelling au-delà de sa demande. Sur quoi, tirant une guinée de sa bourse, & congédiant son marchand, il l'assura qu'il rejoindroit la compagnie avant qu'elle eût atteint Worcester.

Dès que le sergent fut parti, Tom se hâta de s'habiller, & de quitter sa chambre pour chercher son adversaire. Ce n'est pas qu'il ne sentît quelques remords de l'action qu'il

qu'il alloit commettre : mais la crainte de passer pour un lâche, & sur-tout en entrant au service, les rendoit sans effet.

Il étoit minuit passé, tout dormoit dans l'hôtellerie, à la réserve de la sentinelle qui gardoit Northerton ; lorsque notre héros, après avoir ouvert très-doucement la porte de sa chambre, s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit mal aisé d'imaginer une figure plus effrayante que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de sang ; son visage, graces aux copieuses saignées que le chirurgien avoit cru nécessaires pour dégager la tête, étoit pâle & livide ; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour le turban d'un Muphty ; sa main droite étoit armée d'une épée nue, la gauche d'une chandelle : jamais spectre, en un mot, celui du sanglant *Banquo* (1) même, n'eut plus droit d'inspirer la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux *revenans*.

Dès que le grenadier qui gardoit la porte de Northerton, crut voir approcher ce fantôme, ses cheveux se dresserent d'horreur, ses genoux tremblans s'affoiblirent ; il lâcha son coup de fusil en l'air, & se laissa tomber sur le plancher.

---

(1) Dans Macbet, tragédie de Shakespeare.

Jones, ſans s'émouvoir du danger qu'il venoit de courir, & ſentant d'où partoit l'épouvante du ſoldat, rit un peu de ſa chûte, & pénétra, ſans obſtacle, juſques dans la chambre de Northerton, où il trouva.... des bouteilles très-fraîchement vuidées, & quelques reſtes d'un ſouper; mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre, s'étant offerte à ſon idée, il appela hautement Northerton. Mais ſes cris ne ſervirent qu'à redoubler l'effroi de la ſentinelle, pleinement convaincue que le volontaire, ſans doute mort de ſes bleſſures, étoit revenu de l'autre monde pour tourmenter ſon aſſaſſin.

Bien perſuadé de l'évaſion de ſon ennemi, déſeſpérant de pouvoir ſitôt le rejoindre, craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fuſil n'eût allarmé toute l'auberge, Tom, après avoir ſoufflé ſa chandelle, crut qu'il étoit de ſa prudence, de regagner doucement ſon lit.

Tout étoit effectivement debout dans la maiſon; & Jones rentroit à peine dans ſa chambre, que le corridor où étoit la ſentinelle ſe trouva plein de monde, moitié nud, moitié habillé, mais également curieux de ſavoir la cauſe du grand bruit qu'on venoit d'entendre.

Le ſoldat, toujours frappé de la même terreur, n'avoit point changé de poſture,

& ce ne fut pas ſans peine, qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots.... Je l'ai vu! s'écrioit-il, je l'ai vu! .... tout couvert de ſang .... vomiſſant le feu par la bouche & par les narines .... Oui, je le jure ſur mon ame! j'ai vu le jeune volontaire tué d'hier .... Il eſt entré chez Northerton .... Il l'a pris à la gorge; le tonnerre a grondé; ils ont diſparu tous les deux!

Cette relation étoit faite pour trouver du crédit dans un tel auditoire. Le grenadier, reprenant par degrés ſes ſens, répondoit à toutes les queſtions de l'aſſemblée, intérieurement auſſi épouvantée que lui, & ajoutoit, à chaque réponſe, de nouvelles ombres au tableau, lorſque l'hôteſſe & le lieutenant arriverent. L'une avoit des raiſons, que nous dirons bientôt, pour révoquer l'hiſtoire en doute; l'autre, quoique très-honnête homme, & même très-religieux, ne croyoit pas du tout aux *eſprits*. Il avoit quitté Jones depuis peu d'heures; l'état où il l'avoit vu, ne laiſſoit rien à craindre pour ſa vie: matiere à deux ſoupçons également vraiſemblables: le grenadier s'étoit endormi, & avoit fait un mauvais rêve; ou bien il avoit été payé pour laiſſer échapper le priſonnier. Dans les deux cas, la ſentinelle étoit également

coupable. & méritoit d'être punie. Le lieutenant, très-affermi dans cette idée, ordonna, par provision, que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avoit laissé évader l'enseigne, & renvoya tout le monde au lit.



CHAPITRE IX.

Conclusion.

POUR ne pas laisser plus longtems soupçonner la réputation d'un bon & vaillant soldat, hâtons-nous d'apprendre au lecteur l'histoire de la fuite de M. Northerton.

Quoiqu'assez pervers dans sa morale, cet officier étoit d'une jolie figure. L'hôtesse l'avoit remarqué ; la pitié avoit parlé pour lui, & elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avoit faites, de sang froid, sur l'atrocité de son action, & sur les suites qu'elle pouvoit avoir, lui faisoient supporter impatiemment sa prison ; & l'hôtesse avoit redoublé ses craintes, en lui apprenant que le chirurgien ne répondoit pas de la vie du malade.

Le besoin qu'il avoit de cette femme le rendit éloquent ; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où Northerton étoit gardé, communiquoit à celle de la cuisine. Il fut convenu entr'eux, qu'à certain signal que feroit l'hôtesse, le prisonnier grimperoit jusques au haut de la sienne, & descendroit par l'autre dans cette même cuisine, au moment où cette

femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout le monde.

Quelques lecteurs condamneront peut-être la charité de notre hôtesse. Voilà le sexe, diront-ils ! voilà de ces actes de compassion, presque toujours déplacés, & pernicieux à la société !.... Un instant, s'il vous plaît : certaine circonstance, à laquelle nous reviendrons, peut-être, dans le cours de cette histoire, peut concourir à justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, M. Northerton étoit chargé du trésor de la compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours entre le capitaine & le lieutenant; il avoit montré cet argent à l'hôtesse, il l'avoit déposé dans ses mains, pour gage de son retour auprès d'elle. Résiste-t-on à de tels procédés ?

Quoiqu'il en soit, tout étoit calme dans l'hôtellerie; l'hôtesse & le lieutenant seul, qui voulut que la compagnie partît de bonne heure, vuidoient ensemble une jatte de *punch* [1], lorsqu'on entendit sonner fortement de la chambre de Jones. Grande surprise pour les domestiques, qui tous vouloient encore qu'il fût mort ! Grande dispute entr'eux à qui iroit, ou plutôt à

---

[1] Sorte de boisson forte, très-usitée en Angleterre, composée d'eau-de-vie, d'eau commune, de sucre, de jus de citron, &c.

qui n'iroit pas ſavoir ce qu'il vouloit.... Les cris de l'hôteſſe, & les menaces du lieutenant prévalurent enfin : ils y monterent tous enſemble, & rapporterent à l'officier que le défunt, qui paroiſſoit ſe porter à merveille, le ſupplioit de vouloir bien paſſer, pour un inſtant, chez lui, avant que de partir.

L'officier y vola; & s'étant aſſis à côté du lit du malade, lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé la nuit même dans la maiſon, & apprit à Jones la réſolution où il étoit de faire un exemple de la ſentinelle.

Tom crut alors lui devoir découvrir la vérité des choſes, en lui demandant grace pour le pauvre grenadier, qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'eſt du moins un poltron, répondit le lieutenant; & je ſerois tenté de l'en punir. Mais, qui peut répondre de ſoi-même en ces occaſions ? je l'ai toujours vu brave devant l'ennemi. Allons, c'eſt toujours quelque choſe qu'il reſte à ces drôles-là quelqu'idée de religion. Je vous promets qu'il ſera libre en partant d'ici.... Mais j'entends battre la générale.... Adieu, mon ami; embraſſons-nous encore une fois; guériſſez-vous; ſoyez tranquille. Si vous ne pouvez mieux faire, laiſſez votre vengeance au ciel; & venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots le lieutenant partit, & Tom tâcha de ſe rendormir.

LIVRE VIII.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de l'hôtesse à JONES.

JONES, après le départ du lieutenant, chercha vainement le sommeil ; ses sens étoient trop agités. De façon qu'après s'être amusé, ou plutôt tourmenté, jusqu'au grand jour, de l'idée de sa Sophie, il sonna pour demander du thé ; & l'hôtesse crut devoir saisir cette occasion pour lui faire une visite.

Elle ne l'avoit pas encore vu, & ne s'en étoit pas même embarrassée : mais ayant apperçu, dans la derniere conversation qu'elle avoit eue avec le lieutenant, qu'il soupçonnoit Tom Jones d'être d'une grande naissance ; elle s'étoit déterminée à risquer un peu plus d'égards pour son hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à lui servir le thé, qu'elle enfila cette harangue :

Hélas ! monsieur, (dit-elle en soupi-

rant) c'eſt en vérité bien dommage qu'un jeune & aimable gentilhomme, tel que vous, ait aſſez peu d'eſtime pour lui-même, pour s'aſſocier avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir. d'ici. Ils ſont pourtant aſſez vains pour ſe croire nobles; & Dieu ſait comme ils s'en vantent! Mais, comme le diſoit très-bien feu mon premier mari, ils ne devroient pas oublier que c'eſt nous ſeuls qui les payons, & que cela eſt bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en logeai vingt la nuit derniere, ſans compter les officiers. Quelle charge pour une pauvre veuve! Encore préférerois-je les ſoldats; car rien n'eſt jamais trop bon pour ceux qui les commandent, & Dieu ſait comme ils paient!.... comme ils jurent! comme ils traitent les domeſtiques, &, qui pis eſt, l'hôteſſe même, quand ils ont dépenſé un malheureux *ſchelling* par tête! Oui, je préférerois un gentilhomme campagnard, n'eût-il que cinq cent livres ſterling de revenu, à tous ces *vers luiſans* de militaires qui ne paient qu'en bruit, en menaces & en blaſphêmes. Une maiſon peut-elle proſpérer avec de telles gens? Hélas! comment l'un d'entr'eux ne vous a-t-il pas traité? J'étois bien ſûre que les autres le laiſſeroient échapper: vous ſeriez mort des coups que vous avez reçus, qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais graces au ciel de ce qu'un pareil malheur ne

ſoit pas arrivé chez moi, & de ce que je vois tout à eſpérer pour votre ſanté ! Cet accident, ſi Dieu m'exauce, produira même un très-grand bien, pour peu que vous réfléchiſſiez ſur les déſagrémens d'un ſi vilain métier. J'aurai ſans doute le plaiſir de vous voir retourner dans le ſein de votre famille, & dans les bras de vos amis, probablement très-affligés de votre perte, & qui le ſeroient bien plus encore, ſi le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel ! quelle barbarie ! Puiſſent-ils l'ignorer toujours !.... Allons, monſieur, prenez courage : renoncez à cette infame profeſſion. Je ſuis au fait de votre hiſtoire ; je ſais ce qui vous a jetté dans le déſeſpoir. Courage ! dis-je ; pour une de perdue, cent de retrouvées. Un jeune homme, fait comme vous, pourroit-il manquer de maîtreſſes ? A votre place, moi, je verrois pendre la plus belle avant que de ſonger à m'enrôler pour ſes beaux yeux.... Ah ! ah ! vous rougiſſez ! vous croyez donc que je ne ſais pas tout ?.... Eh ! non, nous ne connoiſſons pas Miſſ Sophie ! On ne ſait pas que vous l'aimez.... On ne ſait pas.... Non, ſans doute ; & c'eſt peut-être un rêve que j'achève....

Que dites-vous ? s'écria Jones, frappé d'étonnement. Ciel ! connoîtriez-vous Sophie ?

Si je la connois ! s'écria l'hoteſſe à ſon

tour. Combien de fois n'a-t-elle pas logé ici ?.... Avec sa tante apparemment ? répliqua Jones.... Avec qui donc ? lui dit l'hotesse. Allez, allez, nous connoissons depuis longtems la vieille dame. Il faut en convenir, Miss Sophie est charmante, & je suis bien de votre goût.... Charmante ! interrompit Jones .... Dites, adorable ! Dites que ses attraits, que sa vertu, que sa douceur, sont dignes de l'hommage de tous les cœurs, même des plus féroces.... Mais pourrois-je penser que vous connussiez ma Sophie ?.... Je voudrois, dit l'hotesse, qu'elle vous fût à tous égards aussi connue qu'à moi. Ah ! que n'eussiez-vous pas donné pour être assis, ainsi que moi, dans sa ruelle ? Quelle peau ! quelle fraîcheur ! que d'attraits ! quelle taille !.... Ce lit, ce même même lit pourroit en dire des nouvelles.... Ce lit ? s'écria Jones avec transports.... Quoi ! se peut-il que Sophie ait couché ici ?

Ici, ici, oui, dans ce lit, dans ce lit même, répondit l'hotesse ; & plût au ciel qu'elle y fût encore ! elle n'en seroit peut-être pas si fâchée, malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre ; car elle m'a souvent parlé de vous .... Oh ! pour le coup, vous me flattez, interrompit-il. Se seroit-elle abaissée jusqu'à se souvenir, jusqu'à parler du malheureux Jones ?.... J'abhorre le mensonge, répondit l'hotesse ; tout ce

que je sais, c'est que ce nom est souvent sorti de sa bouche, & toujours de façon à me faire penser que son cœur en secret en disoit plus encore. O ma chere dame! s'écria Jones, en l'embrassant, serai-je jamais digne d'occuper ce cœur? Tout en elle est bonté, tout en elle est adorable, tout en elle est généreux! Un misérable tel que moi étoit-il né pour troubler un instant le repos d'un cœur tel que le sien? Serois-je assez haï du ciel pour avoir à me reprocher un tel crime? moi, qui braverois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour se venger de nous, si je croyois hâter l'effet du moindre des vœux de Sophie! moi qui, dans l'abyme du malheur même, me croirois assez fortuné, si je pouvois la voir heureuse!

Elle en est convaincue, lui dit l'hotesse: apprenez même que je vous ai peint à ses yeux comme le plus fidèle & le plus tendre des amans.... Mais, madame, lui dit Jones, en l'interrompant, apprenez-moi, de grace, depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous? Quant à moi, je rappelle en vain ma mémoire: je n'eus, je crois, jamais celui de vous connoître.

Oh! vous étiez trop jeune encore, lui dit-elle, pour vous souvenir du tems où je vous ai maintefois tenu sur mes genoux chez le plus digne des gentilshommes du

canton..... Quoi ! repliqua Jones, Monſieur Alworthy eſt auſſi connu de vous ?.... Sans doute, dit-elle. Eh ! qui ne le connoît pas ? Eſt-il quelqu'un dans le pays, à qui ſon nom & ſon bon caractère ne ſoient point en vénération ?.... Sa réputation s'étend ſans doute bien plus loin encore, répondit Jones ; mais le ciel ſeul connoît toutes les vertus de ce grand homme ; le ciel ſeul connoît toute l'excellence d'un cœur dont il n'a gratifié la terre que pour lui donner une idée de la divinité. Les hommes ſont auſſi ignorans dans ce genre ſublime de bontés, qu'ils ſont indignes de les reſſentir ; mais perſonne n'en fut jamais plus indigne que moi. Moi qu'il avoit pris plaiſir d'élever ſi haut, après m'avoir, comme vous le ſavez ſans doute, recueilli dans la boue ! moi, pauvre & infortuné bâtard, qu'il avoit adopté, qu'il avoit daigné prendre pour ſon fils, & qui étois traité de même ; j'ai oſé lui manquer ! j'ai été aſſez imprudent, ou plutot aſſez malheureux, pour mériter de lui déplaire ! Mais que dis-je ? oui, je l'ai en effet mérité, je l'ai trop mérité, madame ; je ne ſerai jamais aſſez ingrat pour oſer croire qu'il ait pu commettre une injuſtice à mon égard. J'étois ſans doute puniſſable ; il a dû me chaſſer pour jamais de chez lui ; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même.... Ah ! jugez maintenant ſi je ſuis ſi condamnable de

m'être fait soldat, sur-tout dans l'état désespéré de ma fortune .... Jugez-en par vous-même : la voilà toute entiere.

A ces mots, il tira une bourse de sa poche, qui, jettée sur la table, fit si peu de bruit en tombant, que l'hotesse crut notre héros encore moins opulent qu'il ne l'étoit en effet.

Ce discours, terminé par une démonstration si évidente, produisit le plus grand effet sur l'esprit de l'hotesse. Monsieur, lui dit-elle froidement, chacun, mieux que personne, sait le parti qui lui convient le mieux .... Mais écoutons ; n'ai-je pas entendu sonner ? Oui, c'est moi qu'on appelle .... Attendez ; j'y suis.... Ce sont des étrangers, sans doute .... Adieu, monsieur : si vous avez besoin de quelque chose, je vous enverrai la servante.

Ces mots étoient à peine prononcés, que l'hotesse avoit quitté la chambre, & dégringoloit les escaliers.



CHAPITRE II.

Eclairciſſemens.

N'INDUISONS perſonne en erreur. Des lecteurs pourroient croire que cette bonne hoteſſe étoit en effet inſtruite & des amours & des avantures de Jones. Elle n'en ſavoit pas un mot. Le lieutenant lui avoit dit que le nom de Sophie avoit occaſionné la querelle où Tom avoit été bleſſé ; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre ſur les voies d'apprendre le reſte de la bouche de Jones même, & d'en tirer tout le parti que l'on a vu dans le dernier chapitre. La curioſité tenoit un rang conſidérable parmi les qualités de cette femme : elle ſouffroit peu volontairement que ſes moindres hôtes la quittaſſent ſans qu'elle fût inſtruite de leur nom, de leur famille & de leurs facultés.

Dès qu'elle fut partie, Jones, ſans s'appercevoir de la vivacité de ſa retraite, ne s'occupa que de l'idée de ſe trouver dans le même lit où ſa chere Sophie avoit couché. Quelle ſource d'images tendres & riantes ! & que nous aurions beau jeu à détailler tous les plaiſirs que dut notre héros à la chaleur de ſon imagination, ſi nous

ne faisions pas réflexion que les amans de ce genre ne feront sans doute que la moindre partie de nos lecteurs !

Il étoit encore dans cet heureux délire, lorsque le chirurgien arriva pour panser sa blessure. Le docteur ne pouvoit manquer de trouver le pouls du malade un peu ému. Il avoit d'ailleurs appris dans la cuisine, que Jones n'avoit pas dormi la nuit : c'en fut assez pour déclarer que Tom étoit en grand danger, & que le seul moyen de prévenir les ravages de la fievre étoit de saigner de nouveau le malade. Mais Jones, qui ne croyoit plus l'être, pria le chirurgien de se contenter de lui panser la tête.

Le *Frater* étoit entêté, il insista. Jones ne l'étoit pas moins, il tint bon. Le premier céda enfin, en déclarant qu'il ne répondoit pas des conséquences dangereuses qui suivroient le refus du malade, & en le priant de reconnoître du moins en tems & lieu que lui-même s'étoit opposé au remede qui pouvoit seul le guérir. Tom le promit, & le docteur, en s'en allant, ne manqua pas de faire part à l'hôtesse de l'obstination du jeune gentilhomme.

Mais cette femme, en revanche, n'eut rien de plus pressé que de lui apprendre dans quelle erreur ils étoient tombés tous les deux sur la naissance & les facultés de Jones, sans oublier son bannissement de chez M. Alworthy, bien moins encore la

crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet avanturier, & monsieur le docteur pour ses peines.

Quoi! s'écria le chirurgien, en colere, j'ai pu souffrir patiemment qu'une pareille *espece* voulût m'apprendre mon métier, & résister à mes ordonnances? Je me serai laissé insulter par un drôle qui ne me payera pas?.... Je suis charmé d'avoir été averti à tems : nous verrons bientôt ce qui en sera.

A ces mots, il remonte à la chambre de Jones, en ouvre brusquement la porte, réveille le pauvre garçon, qui, plongé dans un profond sommeil, étoit délicieusement occupé de sa Sophie .... Prétendez-vous que je vous saigne, ou le refusez-vous? cria-t-il, d'une voix tonnante.

Je vous ai déjà dit que non, répondit Jones, en étendant les bras .... Et plût au ciel que vous ne m'eussiez pas arraché au sommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon, bon! repliqua l'autre, le sommeil, ainsi que le manger, est souvent fatal à plus d'un malade. Encore un coup, & pour la derniere fois, voulez-vous être saigné tout à l'heure?

Eh bien, pour la derniere fois, lui cria Jones, je vous répete que je ne le veux point.

En ce cas, je vous abandonne : & je

m'en lave les mains, s'écria le docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déjà prises. Deux visites à cinq schellings chacune, deux pansemens *idem*, & un demi-écu pour la saignée. J'espere, lui dit Jones, que votre intention ne seroit pas de m'abandonner dans l'état où je suis.... Et je vous réponds, moi, que mon intention est telle, dit brutalement le docteur. En ce cas, répondit Jones, vous êtes un maraud; sortez d'ici dans l'instant même : vous n'aurez pas un sou de moi.

Fort bien! s'écria le chirurgien, à qui l'air & le ton de Jones en avoient un peu imposé ; j'étois bien sot de m'inquiéter tant.... La belle chienne de pratique! A quoi pense l'hotesse, de m'appeler pour de tels vagabonds?

Ces derniers mots furent prononcés en fuyant. Mais Jones, bien loin d'en être ému, se renfonça dans son lit, pour tâcher d'y retrouver & son sommeil & son rêve.

CHAPITRE III.

Arrivée d'un barbier, digne confrere de celui de BAGDAD, & de celui de don QUICHOTTE même.

L'HORLOGE avoit frappé cinq heures, lorsque Tom Jones se réveilla en sursaut, après en avoir dormi sept. Ce sommeil avoit tellement rafraîchi son sang, & si bien réparé ses forces, qu'il se trouva en état de s'habiller, & de descendre dans l'hotellerie. Il ouvrit son porte-manteau, en tira du linge blanc & un habit complet; après quoi, sentant que son estomac exigeoit de lui quelque ressouvenir, il passa une robe de chambre, dans l'intention de faire un tour à la cuisine.

L'hotesse étoit au bas de l'escalier. Tom l'aborda civilement, en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner! lui dit-elle : il est ma foi tems d'y penser. Ignorez-vous qu'il est cinq heures passées? .... Eh bien, pour souper, soit, repliqua Jones : peu m'importe, pourvu que je mange bientôt, car je n'eus en vérité jamais tant d'appétit. Il n'y a plus rien ici, repartit l'hôtesse, à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes, car il n'y a plus

de feu dans la maison : il faut vivre de ce qu'on trouve, & plus d'un seigneur de ma connoissance fait ses choux gras de ce ragoût.... Je compte aussi en faire les miens, lui dit Jones ; mais de grace, daignez le faire réchauffer.

La politesse & la douceur de Tom, lui gagnoient tous les cœurs : l'hôtesse, à demi désarmée, ne put le refuser, & ajouta même, avec un demi-sourire, qu'elle étoit charmée de le voir si bien rétabli. Cette femme, au fond, n'étoit pas absolument méchante ; mais elle aimoit si tendrement l'argent, que l'ombre seule de la pauvreté lui donnoit de l'humeur.

Jones alors remonta dans sa chambre, pour s'habiller & se faire raser, tandis qu'on préparoit son dîner.

Le barbier qu'on lui envoya étoit d'un caractère unique, & d'une familiarité si singuliere, qu'elle lui rapportoit chaque jour un revenu passablement honnête, de soufflets (par exemple), de coups de pied au cul, & autres politesses semblables, de la part des étrangers qui savoient assez peu leur monde pour ne point goûter ses plaisanteries. Le petit Benjamin (c'étoit son nom) n'en étoit pourtant pas plus sage ; & quoique ses petites libertés eussent été souvent mal accueillies, la passion de faire le *gentil* étoit si fort enracinée en lui, qu'il étoit incapable de taire une idée bonne ou

mauvaise, dès que l'occasion se présentoit de la mettre au grand jour. Il avoit encore d'autres singularités dans le caractère, dont je ne ferai pas mention, pour laisser au lecteur le plaisir de les discerner lui-même à mesure qu'il fera une plus ample connoissance avec ce rare personnage.

Jones, qui avoit des raisons pour être impatient d'être habillé, & qui s'appercevoit que le barbier ne finissoit pas de lui savonner le menton, le pria enfin de vouloir bien se dépêcher. A quoi l'autre répondit grâvement (car de sa vie il n'avoit ri).... *Festina lentè* est un adage que j'ai appris longtems avant que d'avoir touché le rasoir.

L'ami, repliqua Tom, j'apperçois que vous êtes savant. Pauvre savant ! dit le barbier, *non omnia possimus omnes.* Encore ! dit Jones : je crois parbleu qu'il récite des vers ! Pardonnez-moi, monsieur, dit Benjamin ; *non tanto me dignor honore....* Et en procédant à son opération : monsieur, ajouta-t-il, depuis que je me mêle de la *barberie*, je n'ai trouvé que deux raisons qui la justifiassent ; l'une, le desir d'avoir de la barbe, l'autre, celui d'en être débarrassé. Et j'oserois conjecturer, mon cher monsieur, que l'un de ces motifs vous a sans doute engagé à en tâter, il n'y a pas encore longtems, pour la premiere fois. Sur mon honneur, vous

avez très-bien réussi ! On peut dire de la vôtre, qu'elle est *tondendi gravior*. Et moi, je conjecture, lui dit Jones, que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez, répondit le raseur ; je suis trop attaché aux matieres philosophiques : *hinc illa lacryma !* monsieur, voilà d'où vient mon infortune : trop de savoir a causé ma ruine. Eh ! comment donc cela ? répondit Jones. Hélas ! monsieur, repliqua le barbier, c'est ce qui m'a fait déshériter par mon pere. Il étoit maître à danser : j'ai su lire avant que de savoir danser ; il m'a pris en grippe ; mes freres ont eu tout son bien ; il ne m'a pas laissé un sou !.... Souhaitez-vous que je rase les tempes ?.... Ciel ! me trompai-je ? je crois voir *hiatus in manuscriptis !* ..... On m'a dit que vous alliez à la guerre : mais je n'y vois point d'apparence.... Pourquoi donc ? lui dit Jones.

C'est, répondit le barbier, que je vous crois trop sage pour y porter une tête fêlée : j'aimerois presque autant porter du charbon à *Newcastle* [1].

Par ma foi ! s'écria Tom, tu m'as l'air d'un franc original, & je t'aime de cette humeur. Viens boire un coup avec moi ;

---

[1] Ce pays est très-abondant en mines de charbon.

après dîner je ferai charmé de te connoître mieux.

Ah ! mon cher feigneur, dit le barbier, pour peu que la chofe vous plaife, je fuis homme à faire plus encore. Que feras-tu, l'ami? répondit Jones. Eh ! parbleu, je vous aiderai, s'il le faut, à vuider la bouteille, repliqua le petit Benjamin : j'aime les bons cœurs, moi ; & de même que vous m'avez jugé un drôle de corps dès le premier coup-d'œil, de même, ou toutes les règles de la phyfionomie me trompent, ou je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qui foient au monde.

Jones, qui pendant tout ce colloque, avoit achevé de s'habiller, defcendit alors à la cuifine, mais avec une figure plus féduifante, ou je me trompe fort, que celle de cet Adonis jadis tant célébré par les poëtes. Le cœur de notre hôteffe y fut cependant infenfible ; le rapport de fes charmes avec ceux de Vénus, étoit fi diffemblable, qu'il n'eft pas tout-à-fait étonnant que leurs goûts ne fuffent pas les mêmes.

Tom, après avoir mangé de grand appétit, demanda une bouteille de vin, en attendant le barbier, qui ne tarda pas à venir, & qui feroit arrivé bien plutôt, s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'hôteffe, qui, après avoir raffemblé un cercle de fon voifinage, racontoit, dans fa cui-

fine, l'hiſtoire de notre héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit, diſoit-elle, un pauvre enfant trouvé, nourri par charité dans la maiſon de M. Alworthy, chaſſé enfin pour ſes friponneries, & notamment pour avoir oſé en conter à la fille de ſon bienfaiteur, &c.

Le barbier, au nom de M. Alworthy, devint à l'inſtant tout oreilles; & dès qu'il ſut que c'étoit Tom Jones qu'il venoit de raſer; il pria l'aſſemblée, en la quittant, de ſuſpendre ſon jugement ſur le compte d'une perſonne qu'il connoiſſoit très-bien, & dont la naiſſance étoit peut-être plus illuſtre qu'on ne penſoit.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Conversation de JONES & du barbier.

TOM, à l'arrivée du barbier, le salua d'une rasade, en le qualifiant du titre de *doctissime tonsorum ;* à quoi notre homme répondit grâvement : *Ago tibi gratias, Domine.* Puis regardant fixement Tom, & comme en cherchant à le reconnoître : oserois-je, lui dit-il, monsieur, vous demander si vous ne vous appelez pas Jones? A quoi l'autre ayant répondu, oui..... *Proh Deûm atque hominum fidem !* s'écria le barbier, que d'événemens dans la vie ! M. Jones, recevez mes plus sinceres obéissances. Je vois que vous ne me connoissez pas, & je n'en suis pas étonné : vous ne m'avez vu qu'une fois, & vous étiez bien jeune encore !

Mais, de grace, parlons d'abord de M. Alworthy. Comment se porte ce très-digne & très-respectable seigneur ? *optimus ille omnium patronus !* J'apperçois, lui dit Jones, que vous me connoissez ; mais quant à moi, je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune, vous dis-je, repliqua Benjamin.... Mais, monsieur, puis-je, sans risque de vous offenser, savoir où vous allez en partant

d'ici ?.... Vuidez votre verre, monſieur le barbier, lui dit Tom un peu ému, & trêve de queſtions, je vous prie.

Le barbier, après s'être beaucoup excuſé, proteſta que l'intérêt ſeul qu'il prenoit à la réputation de monſieur Jones, l'avoit rendu aſſez hardi pour le queſtionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuiſine, de la part de l'hôteſſe, ainſi que la façon dont il avoit confondu cette femme & ſes auditeurs. Perſonne au monde, ajouta-t-il, monſieur, ne vous reſpecte plus que moi, depuis l'excès de votre générosité envers George le garde-chaſſe, dont j'ai été inſtruit, ainſi que toute la province, où votre nom eſt cher à tous les cœurs qui ne ſont point ingrats. Pardonnez donc encore un coup à mon zèle, & non à ma curioſité, des interrogations que lui ſeul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre, & ce que j'ai dit eſt parti du mien, *amoris abundantia erga te.*

Les infortunés ſont ſenſibles : la moindre marque d'amitié trouve toujours leur cœur ouvert. Celui de Jones étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas s'il ne tarda guere à ſe trouver mieux diſpoſé en faveur du petit Benjamin. Les bribes de latin que cet homme lâchoit à chaque inſtant, aſſez mal-à-propos, n'offroient qu'un ridicule aux yeux de Tom,

& lui prouvoient en même tems que l'éducation de ce barbier avoit été moins négligée que celle de la plupart des gens de ſon état : ſes façons même l'indiquoient encore davantage ; ainſi Jones crut, en fin de cauſe, pouvoir ſe confier à lui.

Il lui raconta même toute ſon hiſtoire, à quelques circonſtances près : celle, par exemple, qui avoit occaſionné ſon démêlé dans le bois avec Tuakum ; & termina ſon récit par la réſolution qu'il avoit priſe d'aller ſervir ſur mer : réſolution qu'il auroit réellement effectuée, ſi la rebellion nouvellement élevée dans le nord d'Angleterre, en changeant ſes deſſeins, ne l'avoit pas conduit dans le village où il ſe trouvoit maintenant.

Le petit Benjamin, après lui avoir accordé toute l'attention dont il étoit capable, conclut, de cette hiſtoire, que Jones avoit certainement été calomnié & trahi auprès de ſon bienfaiteur par quelques ennemis ſecrets. Il n'étoit pas probable, ſelon lui, qu'un homme auſſi généreux & auſſi équitable que M. Alworthy, ſe fût ſi promtement détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendreſſe, ſans le concours de quelqu'intrigue tramée dans les ténèbres, pour perdre l'innocent & malheureux Jones.

Ce ſentiment étoit trop à l'avantage de M. Alworthy, par conſéquent trop con-

forme à la façon de penſer de M. Jones ſur le compte de ce ſeigneur, pour n'être point avidement adopté. Le plaiſir qu'il en reſſentit le diſpoſa bien mieux encore en faveur du barbier, qui, bientôt enhardi par les careſſes de Tom, oſa le prier de vouloir bien achever de ſatisfaire ſa curioſité, en lui diſant le nom de cette aimable amante, ſeule cauſe de ſes malheurs.

Tom y réfléchit un moment; puis, en prenant tout-à-coup ſon parti : vous en ſavez trop dès à préſent, lui dit-il, pour vous cacher le reſte; & puiſque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'eſt peut-être déjà que trop connu par ma foibleſſe, apprenez donc que celle que j'adore eſt l'incomparable.... Sophie Weſtern!

Proh Deûm atque hominum fidem! M. Weſtern auroit-il déjà une fille en état d'être mariée?

Oui, mon cher Benjamin, lui dit Jones, &, qui plus eſt, une fille digne des vœux d'un monarque même : l'univers ne vit jamais rien de ſi beau.

Mais c'eſt là ſon moindre mérite : ſa bonté, ſes vertus ſurpaſſent ſa beauté. Hélas! duſſai-je la louer pendant un ſiecle entier, j'oublierois ſans doute encore la moitié de ſes charmes.

M. Weſtern a déjà une fille à marier? s'écria de nouveau Benjamin, lui que j'ai vu pas plus haut que cela!.... *Tempus edax rerum!*

La bouteille étoit ſur ſes fins : le barbier inſiſta pour payer la ſienne. Jones s'y oppoſa, en ſe rappelant ſon mal de tête, & pour lequel il n'avoit peut-être déjà que trop bu. Avant que de remonter dans ſon appartement, il pria le barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuſer en attendant le ſommeil. Des livres ? s'écria Benjamin. En quelle langue ? J'en ai de latins, j'en ai d'anglois, & tous très-curieux : *Eraſmi Colloquia*, *Ovidius de Triſtibus*, *Gradus ad Parnaſſum*, tous auteurs excellens : ceux-là vous plairoient-ils ? Quant aux anglois, ils ſont en moins bon ordre. J'ai cependant un volume des *Chroniques de Stowe ; le ſixieme de l'Homere de Pope ; le troiſieme du ſpectateur ; le ſecond tome d'Echard ; le Craſtman, Robinſon Cruſoé, Thomas à Kempis preſque complet ; & deux tomes de Brown.*

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit Jones ; je ne les ai pas lus, & l'on m'en a dit du bien. On a raiſon, s'écria le barbier. Tom Brown eſt un des grands génies & des plus ſinguliers que l'Angleterre ait produits. Vous les aurez dans la minute..... Mais, croyez-moi, ne liſez pas longtems ; tâchez plutôt de repoſer.... Adieu, mon cher monſieur ; demain je reviendrai vous voir ; comptez ſur mon tendre attachement, & plus encore ſur toute ma diſcrétion.

CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit BENJAMIN.

Le lendemain, à son réveil, Tom ressentit quelques inquiétudes sur la désertion de son chirurgien : sa tête n'avoit pas été pansée depuis deux jours; il en craignoit les suites. De renvoyer chercher cet homme, cela n'étoit plus praticable : d'en prendre un autre, si tant est qu'il y en eût dans le village, cet autre pouvoit être instruit déjà par le premier : tous ces messieurs se soutiennent en pareil cas; comment faire ? Le garçon du cabaret le tira d'embarras en l'assurant que personne n'étoit plus propre à lui rendre service, en cette occasion, que celui qui l'avoit rasé la veille. Le petit Benjamin! s'écria Jones, tout étonné .... Lui-même, répondit le garçon : c'est, de tous les chirurgiens du canton, celui qui fait les plus belles cures. En ce cas, courez donc le chercher.

Benjamin, instruit que c'étoit en qualité de chirurgien qu'il étoit maintenant mandé, s'habilla en conséquence, prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille, en portant un bassin sous son bras, & entra dans l'hôtellerie d'un air à se faire regarder comme un important personnage.

Ah ! ah ! mon cher raſeur, s'écria Jones, vous vous mêlez, à ce que je vois, de plus d'un métier ? Eh ! que ne me diſiez-vous cela hier au ſoir ? La chirurgie, répondit grâvement Benjamin, eſt un art, & non pas un métier. La raiſon pourquoi je ne vous ai pas dit que je la profeſſois, c'eſt que vous étiez déjà dans les mains d'un autre, & que je n'aime pas à courir ſur les briſées de mes confreres : *ars omnibus communis*. Mais voyons maintenant de quoi il s'agit : quand j'aurai mis le nez dans votre tête, je vous dirai ce que j'en penſe.

Quoique Tom n'eût pas grande idée de ſa ſcience, il ſouffrit pourtant que le barbier viſitât ſa bleſſure : ce qui ne fut pas plutôt fait, que Benjamin ſe tut, en laiſſant échapper un ſoupir.

Ne cherchez point à m'effrayer, lui dit Jones, bien moins encore à me flatter mal-à-propos ; dites-moi nettement ce que vous augurez de mon état.

Eſt-ce en chirurgien, eſt-ce en ami, lui dit Benjamin, que vous voulez que je réponde ? En ami, répliqua Jones. Sachez donc, lui dit le raſeur, qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette plaie d'être guérie avant qu'il ſoit trois jours. Voici un emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi : ſi vous voulez vous y fier, je réponds de vous corps pour corps.

Tom consentit à tout ; l'emplâtre fut bientôt prêt, & le pansement terminé.

Maintenant, s'écria Benjamin, j'abandonne la *dignité ;* car elle est nécessaire aux gens de la profession que je viens d'exercer, sans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne sauriez imaginer combien l'air grâve & réfléchi ajoute aux poids de nos décisions. Un barbier, sans que sa dignité en souffre, voit rire ses pratiques ; l'autre aime mieux les voir pleurer.

Jones, de plus en plus enchanté du caractere de Benjamin, présuma que l'histoire de cet homme étoit digne d'être entendue : en conséquence il le pria de la lui raconter. Le barbier, qui aimoit à parler, & qui étoit ravi qu'on l'en priât, ferma la porte de la chambre, & s'étant rapproché de Jones avec un air sévère....... Vous voulez, dites-vous, que je raconte mon histoire ? Eh bien, sachez que je revois en vous le plus grand de mes ennemis.

Qui ? moi ! s'écria Jones : qui ? moi ! votre ennemi ?..... Je ne vous vis, je crois jamais..... Calmez-vous, lui dit Benjamin, je ne suis pas le vôtre. Si vous avez causé tous mes malheurs, vous étiez un enfant, je ne saurois vous en vouloir...... N'auriez-vous pas conservé quelque idée d'un certain Partridge, qui eut autrefois l'honneur de passer pour votre pere, & dont ce titre a causé la ruine........ J'en ai beaucoup

ouï parler, lui dit Jones, & je me suis toujours cru son fils. Vous le voyez, ce malheureux Partridge........ Vous n'êtes point mon fils. Ciel! qu'entends-je? s'écria Tom: eh! qui donc est mon pere? & comment se peut-il qu'un faux soupçon vous ait causé tous les maux dont je ne suis que trop instruit?..... Ce qui nous surprend le plus, lui dit grâvement Benjamin, n'en est très-souvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il soit assez dans la nature de l'homme de haïr la cause même innocente de ses malheurs, je suis d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé depuis que la noblesse de vos procédés envers George (le garde-chasse) est parvenue jusqu'à moi; & ce que je trouve en effet d'extraordinaire dans notre rencontre, me persuade intimément que vous êtes né pour m'indemniser de tout ce que j'ai souffert à cause de vous. J'ai même fait trois rêves consécutifs & très-suivis, qui m'annoncent une grande fortune, que je suis résolu de chercher, à moins que vous n'ayez assez de cruauté pour vous y opposer.

Je serois enchanté, répondit Jones, d'en être l'instrument, & de pouvoir vous rendre plus heureux que je ne vous rendis misérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le présent, pas grande apparence. N'importe, disposez de tout ce que je puis.

Je vous prends au mot, repliqua Benja-

min : toutes mes prétentions se bornent à vous suivre à la guerre. Que dis-je? ce desir est si violent en moi, que si vous m'alliez refuser, vous tueriez d'un seul mot un barbier, &, qui pis est, un chirurgien.

Jones, après l'avoir assuré en riant qu'il se croiroit trop coupable envers le public, employa toutes les raisons que la prudence put lui suggérer pour détourner Benjamin d'un projet aussi chimérique. Son éloquence fut perdue: le barbier, que nous appellerons désormais Partridge, insista sur ses rêves, en fit tout le détail, & ne voulut pas se désister de son dessein. Notre héros, qui avoit conçu de l'amitié pour lui, eut recours au dernier remede. Vous me croyez peut-être, lui dit-il, en état de vous faire dès à présent une espece de sort? vous vous trompez, mon cher ami, & en voici la preuve. A ces mots, Tom, après avoir vuidé sa bourse sur la table, & dans laquelle il se trouvoit à peine dix *guinées*, déclara à Partridge que c'étoit exactement toute sa fortune.

Mais Partridge, dont les espérances n'étoient fondées que sur l'avenir, ne parut que médiocrement ému de la modicité des finances de Jones. Je suis, dit-il, un peu plus opulent que vous. Prenez tout ce que j'ai; je ne prétends pour toute grace, que celle de vous suivre en qualité de domes-

tique. *Nil desperandum est Teucro duce, & auspice Teucro.*

Mais l'offre généreuse de Partridge, eu égard à l'argent, fut absolument refusée par Jones.

Il fut délibéré entr'eux de partir dès le lendemain matin. La seule difficulté qui les retînt encore, ne provenoit que de l'embarras que leur causeroit le porte-manteau de Jones, un peu trop lourd pour ne pas exiger un cheval.

Partridge proposa de ne se charger que du linge, & de laisser tout le reste chez lui. L'expédient fut adopté; & le barbier quitta son nouveau maître, dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.



CHAPITRE VI.

Autres raiſons, qui juſtifient encore mieux la conduite de PARTRIDGE, que celles du chapitre précédent.

QUOIQUE Partridge fût le plus ſuperſtitieux des mortels, il ne ſe ſeroit peut-être pas ſi aiſément déterminé à ſuivre Tom dans ſon expédition militaire, ſi l'eſpoir du butin, à la ſuite de quelque bataille, ne l'eût pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci que Partridge, après avoir profondément réfléchi ſur l'hiſtoire de Jones, ne pouvoit concevoir que M. Alworthy eût ainſi chaſſé ſon fils (car il croyoit fermement que Tom l'étoit) pour des raiſons auſſi légeres que celles dont on venoit de lui faire part. Il avoit par conſéquent conclu que tout ceci n'étoit que pure fiction, & que le libertinage de Jones, dont il avoit ſouvent ouï parler, étoit la ſeule cauſe qui lui eût fait déſerter la maiſon paternelle. Cette idée s'étoit fortifiée dans la tête du barbier. Il avoit ſenti que s'il pouvoit parvenir à diſpoſer inſenſiblement ce jeune homme à retourner chez ſon pere, ce ſeroit un ſervice aſſez ſignalé pour lui mériter ſa grace auprès de M. Alworthy. En pouſſant encore plus loin ſes eſpérances,

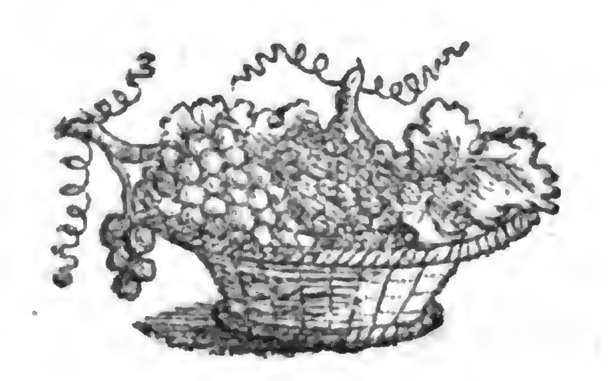
le ſpéculatif barbier ſe voyoit déja accueilli, récompenſé & enrichi dans le château de ſon ancien maître; il alloit enfin paſſer le reſte de ſes jours en paix au ſein de ſa patrie, qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays, qui ſemblent ne reſpirer que cet unique ſentiment.

Quant à Jones, il ſe croyoit trop convaincu du zele & de l'amitié de Partridge, pour oſer ſoupçonner que quelque vue intéreſſée pût corrompre la pureté de ſes intentions. Né très-peu défiant, il n'étoit pas aſſez âgé pour l'être devenu. Si la défiance n'eſt point née avec nous, c'eſt l'âge qui la donne.

Le lendemain, au point du jour, le diligent Partridge étoit à la porte de Jones, le biſſac ſur le dos, & tout prêt à partir. Ce meuble étoit ſon ouvrage; car il joignoit encore à tous ſes autres talens celui d'être tailleur. Son linge étoit empaqueté, il en fit autant de celui de Jones, & ſortoit déja chargé des nippes ſuperflues de ſon maître, qu'il comptoit aller ſerrer chez lui, lorſqu'il ſe vit arrêté par l'hôteſſe, qui lui déclara nettement que l'uſage immémorial de ſon hôtel étoit qu'il n'en ſortît pas un chauſſon que la carte ne fût payée.

Partridge, indigné de l'affront, rappela en vain toutes ſes qualités, & lâcha beaucoup de latin. Mais l'hôteſſe, ferme ſur

l'étiquette du logis, fut inébranlable. Il fallut se résoudre à payer, &, qui pis est, à se voir vivement écorché. Après quoi nos deux voyageurs quitterent la maison, sans qu'on daignât seulement s'abaisser jusqu'à leur souhaiter un bon voyage.



CHAPITRE VII.

Où le traducteur françois parle ſeul.

L'AUTEUR anglois, après avoir conduit Tom & Partridge juſqu'à Gloceſter, ſans aucune avanture digne d'être tranſmiſe à la poſtérité, les fait dîner dans une fameuſe auberge, dont l'hôteſſe, auſſi aimable que polie, fait un très-honnête accueil à monſieur Jones, qui a même le plaiſir de dîner avec elle. Deux autres voyageurs ſe trouvent dans la même hôtellerie. L'un eſt ce même Procureur que nous avons vu, dans le premier volume, venir annoncer à M. Alworthy, malade alors, la mort de madame Blifil ſa ſœur, & qui étoit reſté trop peu de tems au château, pour connoître Tom Jones. Le nom de ce procureur eſt Dowling. L'autre perſonnage eſt un ſoi-diſant avocat, au fond, courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le haſard ou le beſoin avoit quelquefois conduit dans la cuiſine de M. Alworthy, ſans pourtant qu'il eût jamais eu l'honneur de parler au maître de la maiſon.

Ce dernier perſonnage, piqué de n'être pas aſſez accueilli par Jones, qui ne ſe rappela pas de l'avoir jamais vu, attend qu'il ſoit ſorti de table, pour le peindre aux yeux

de l'hôtesse avec les plus noires couleurs. Le Procureur, qui, malgré lui-même, a pris quelque amitié pour Tom, s'efforce en vain de le défendre, en assurant l'hôtesse qu'il n'a jamais ouï parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, & par serment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au château de M. Alworthy, d'où, si l'on veut l'en croire, il ne fait que de revenir. Le procureur reste muet, ronge ses doigts, paie son écot, & part. Le médisant, content de sa victoire, ne tarde pas à en faire autant, & laisse l'hôtesse très-indisposée contre Jones, qui en rentrant dans la chambre pour prendre du thé avec elle, se voit durement refusé. Ce changement d'humeur dans une femme que Jones avoit trouvée très-affable au dîner, le surprend, & l'offense au point de ne vouloir pas rester plus long-tems chez elle. Partridge, qui s'y trouvoit au mieux, objecte en vain que la nuit est prochaine, & propose d'autres bonnes raisons pour ne pas hasarder d'aller plus loin, dans l'obscurité, & sur-tout en hiver. Son maître veut être obéi : il satisfait l'hôtesse, & tous les deux quittent l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre JONES & PARTRIDGE.

IL étoit cinq heures ſonnées (dit l'éloquent auteur anglois, en ſtyle beaucoup plus fleuri) lorſque nos deux avanturiers ſortirent de Gloceſter : la nuit même n'eût pas tardé à devenir très-noire, ſi la lune, alors dans ſon plein, ne fût tout-à-coup venue éclairer l'horizon.

Tom ne marcha pas long-tems ſans porter ſes regards ſur cette belle & officieuſe planette, & ſans demander à ſon compagnon ſi de ſa vie il avoit vu une plus agréable ſoirée. Le bon Partridge, qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuiſine de Gloceſter, étoit trop occupé de ſon chagrin, pour ſonger ſeulement à lui répondre. Notre héros continua l'éloge de la lune, & cita même en ſa faveur quelques paſſages de Milton, celui de tous les poëtes connus qui a parlé *le plus ſublimement des deux flambeaux céleſtes.* Pour amuſer Partridge, il lui raconta même l'hiſtoire rapportée dans le *Spectateur*, de deux tendres amans, qui, forcés de ſe ſéparer, étoient convenus de s'entretenir, quoique très-éloignés l'un de l'autre, en regardant fixement la lune à certaine heure convenue

entr'eux : tous deux très-satisfaits de la seule pensée que chacun d'eux, à l'instant même, envisageoit le même objet. De tels amans, ajouta Jones, en poussant un soupir, avoient probablement des cœurs bien formés pour sentir tout ce que l'amour a de plus sublime & de plus délicat !...... Cela pourroit bien être, lui répondit en murmurant son compagnon; mais j'envierois encore plus leur bonheur, s'ils étoient insensibles au froid. A mon égard, je suis transi; & si bientôt nous ne rencontrons quelque abri, je pourrai bien laisser mon nez en route. Fi donc! si donc, encore un coup, M. Partridge! lui dit Jones. Est-ce là ce courage que vous me vantiez tant hier? Eh quoi ! nous allons chercher l'ennemi, & le moindre froid vous effraie ! Je desirerois, il est vrai, que dans ce moment-ci quelque bon guide nous apprît lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma seule inquiétude.... Oserois-je vous proposer un conseil? lui dit Partridge...... *Interdùm stultus opportuna loquitur*... Eh bien, lequel choisiriez-vous? s'écria Jones. Ni l'un, nï l'autre, répondit Partridge, le seul chemin dont nous soyons bien sûrs, est celui qui nous a conduits jusqu'ici: en redoublant le pas, nous nous retrouverons en moins d'une heure à l'hôtellerie de Glocester. Mais si nous allons en avant, Dieu sait si d'ici à demain nous arriverons

quelque part. Vous vous trompez, repliqua Jones; prenons à gauche, je crois entrevoir les montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de Worcester; & là, si vous voulez tout de bon me quitter, vous en serez le maître: à mon égard, rien ne pourra me détourner de suivre mon dessein.

Partridge, humilié qu'on pût le supposer capable de sitôt se rebuter, protesta dans l'instant à Jones que l'intérêt de son ami l'avoit seul fait parler, & qu'il étoit bien sûr de le suivre par-tout.

Ils marcherent alors quelques instans sans se rien dire. Jones soupiroit, & Partridge bien plus amérement encore, quoique par un autre motif; lorsque notre héros, en s'arrêtant tout-à-coup, & en prenant la main de Partridge: Qui sait, lui dit-il, mon ami, si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même lune que je regarde avec tant de plaisir? Cela pourroit n'être pas...... impossible, répondit l'autre: mais si les miens étoient dans cet instant fixés sur un bon alloyau, le diable pourroit emporter & la lune & ses cornes avant qu'elle obtînt de ma part le plus léger coup d'œil. Cette réponse est bien d'un cannibale! s'écria Jones. Mais, dis-moi, mon cher Benjamin, ne fus-tu jamais amoureux? Hélas, répondit-il en soupirant,

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem,

plût au ciel que ce malheur ne me fût jamais arrivé !.... Ta maîtresse étoit donc bien cruelle, lui dit Jones ? tu n'en étois donc pas aimé ?

Jugez-en vous-même, monsieur, lui dit Partridge, puisque la chienne ne m'épousa que pour avoir le plaisir de me faire enrager d'autant plus à son aise. Mais, graces au ciel, elle n'est plus ; & si j'imaginois qu'elle habitât maintenant dans la lune, ainsi que le prétend certain auteur dont le nom m'est indifférent, la peur de la revoir m'empêcheroit de jamais regarder cet astre. Je voudrois cependant, uniquement par pur égard pour vous, que cette planete bizarre devînt tout-à-coup un miroir, & que votre chere Sophie se trouvât placée vis-à-vis... Ah ! cher Partridge, s'écria Jones, quelle heureuse pensée ! L'imagination seule du plus tendre des amans a pu la faire naître. O mon ami ! que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour ? Hélas ! mon rêve étoit délicieux : il s'évanouit pour jamais !.... L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci que par l'oubli de mon bonheur passé.

Eh, pourquoi ? répondit Partridge, pourquoi désespérer de revoir l'aimable Sophie ? Si vous vouliez m'en croire, non-seulement vous pourriez la revoir, mais vous pourriez même la posséder.

Ah ! garde-toi, Partridge, de réveiller

en moi de pareilles idées : je n'ai déjà que trop combattu de si fatals desirs.

Ma foi, monsieur, si vous aimez, non-seulement sans espérance, mais sans desir de posséder votre maîtresse, votre amour est d'un genre que je ne saurois définir. A la bonne heure, lui dit Jones : mais laissons là cette matiere..... Dis-moi pourtant quel étoit ce conseil que tu me proposois dans le moment ?

De nous en retourner à Glocester, lui dit Partridge, & là je vous dirai le reste.

Je vous ai déjà instruit de ma résolution, monsieur Partridge.... J'apperçois que la vôtre est de m'abandonner : ne vous contraignez plus ; partez, & recevez cette *guinée* comme un foible garant de ma reconnoissance. Il seroit trop injuste que je vous forçasse d'aller plus loin ; &, à vous parler vrai, mon seul desir est d'affronter une mort glorieuse, en servant ma patrie.

Partridge, attendri par la beauté des sentimens de Tom, & convaincu de l'inutilité de ses efforts pour le détourner de sa résolution, imagina qu'il étoit convenable de se taire, ou de l'appaiser par des promesses réitérées d'un attachement éternel.



CHAPITRE VI.

Etrange avanture.

NOS voyageurs achevoient ce dialogue, lorſqu'ils arrivèrent au pied d'une montagne extrêmement eſcarpée. Là, Jones, s'arrêtant tout-à-coup, & levant la tête, garda quelques inſtans le ſilence. Je ſerois bien tenté, dit-il enfin, de monter au ſommet de cette montagne : par ce beau clair de lune, la vue y doit être charmante, & ſurtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ſes idées mélancoliques. A la bonne heure, répondit Partridge : mais ſi la cime de ce mont eſt propre à procurer des idées triſtes, j'imagine, par la raiſon contraire, que cette vallée doit en faire naître d'agréables ; ainſi trouvez bon que j'y reſte. Il ne fait déjà que trop froid ici, ſans riſquer d'aller nous morfondre encore un peu plus là-haut : cherchons plutôt quelque taniere, où nous puiſſions nous réchauffer, & reprendre des forces.... A vous permis, repliqua Tom : placez-vous ſeulement à portée de ma voix, & j'aurai ſoin de vous rappeler à mon retour.

Je me flatte, monſieur, lui dit Partridge, que depuis quelques momens vous ne vous aviſez pas d'extravaguer ? Pardonnez-moi,

répondit Jones, ſi tant eſt que l'envie de monter juſque là-haut ſoit une extravagance. Mais, puiſque vous avez tant de froid, je voudrois que vous reſtaſſiez ici: je ſerai ſûrement à vous avant qu'il ſoit une heure... Non pas, s'il vous plaît! s'écria Partridge, qui à ſa poltronnerie naturelle joignoit encore la crainte des *eſprits:* j'ai fait ſerment, en quelques lieux que vous alliez, de ne jamais abandonner mon maître & mon ami.

En diſcourant ainſi, Partridge apperçevoit, à travers les arbres, une lumiere qui ne lui paroiſſoit pas éloignée. Ravi de cette découverte: Ah! monſieur, s'écria-t-il, le ciel exauce enfin mes vœux! je vois une maiſon, peut-être même eſt-ce une hôtellerie! Si vous avez pitié de moi, un peu plus que de vous-même, gardons-nous de trop mépriſer les faveurs de la Providence. Quiconque habite ces affreux déſerts, pour peu qu'il ſoit chrétien, ne ſauroit refuſer un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. Tom ne put réſiſter aux preſſantes inſtances de Partridge, & tous les deux dirigerent leurs pas vers l'endroit d'où partoit la lumiere.

Ils trouverent bientôt la porte d'une eſpece d'hermitage, où Jones frappa, & appela pluſieurs fois, ſans que perſonne répondît. Partridge, dont la tête n'étoit remplie que de revenans, de lutins & de

ſorciers, trembla bientôt de tous ſes membres, & commençoit à invoquer toute la cour céleſte, lorſqu'aux cris redoublés de Jones, une vieille femme, en montrant ſa tête par la lucarne d'un grenier, leur demanda d'une voix tremblante & caſſée, qui ils étoient, & ce qu'ils prétendoient d'elle?... Ce ſont deux voyageurs égarés, & demi-morts de froid, répondit Tom, qui ne vous demandent rien qu'un aſyle & du feu. Qui que vous ſoyez, repliqua la vieille, vous n'avez point d'affaires ici, & ſur-tout à cette heure: ne vous flattez donc pas que je deſcende.

Partridge, que le ſon d'une voix humaine avoit un peu raſſuré, devint tout-à-coup éloquent: il exagéra pathétiquement ſes ſouffrances & le danger où il étoit de perdre la vie, ainſi que ſon compagnon, ſi la vieille avoit la cruauté de ne pas s'attendrir. Il ajouta même que la perſonne avec qui il s'étoit égaré, étoit un des plus grands ſeigneurs de la province, & n'oublia enfin que le ſeul argument capable de toucher l'inexorable vieille. Tom parla beaucoup moins: mais l'offre d'un demi-écu, jointe à l'élégance de ſa figure, que la femme avoit eu le tems de parcourir au clair de la lune, diſſiperent toutes ſes craintes, & la déterminerent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu; & Partridge, au comble de la joie, n'eut rien de plus preſſé

que

que d'y courir. Mais il étoit à peine réchauffé, que les mêmes idées qui occupoient toujours ſa tête, relativement aux enchantemens & aux ſortileges, vinrent la troubler de nouveau : & le lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inſpirer de pareilles idées, que celle de la vieille, qui ſe tenoit alors debout devant le timide Partridge. C'étoit le vrai *pendant* de la ſorciere ſi énergiquement dépeinte par Otway, dans ſa tragédie de l'*Orpheline* ; une femme, en un mot, qui, ſur la ſeule phyſionomie, eût été pendue ſous le regne du roi Jacques I.

D'autres circonſtances, également effrayantes, ſe préſentoient en foule pour confirmer Partridge dans ſon opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyoit, demeuroit ſeule en un lieu ſi déſert ; une maiſon dont les dehors ſembloient encore trop bons pour elle, & dont le dedans étoit d'une propreté & d'une magnificence ſurprenante ; tout cela lui ſembloit ſi peu naturel, que le diable devoit néceſſairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu ſurpris de tout ce qu'il voyoit : car, indépendamment de la richeſſe recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés très-dignes d'occuper les regards des plus fins connoiſſeurs. Tandis que notre ami Tom étoit tranquillement

occupé à regarder ces curiosités, & que Partridge, en se grillant auprès du feu, trembloit de tous ses membres, sans oser, qu'à la dérobée, jeter un œil timide sur la vieille : J'espere, messieurs, leur dit-elle, que vous voudrez bien vous hâter de sortir de cette maison : j'attends à tout instant mon maître, & je ne voudrois pas, pour le double de ce que j'ai reçu, qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un maître, lui dit Jones? Pardon, ma bonne femme! j'avois peine en effet à vous croire maîtresse d'une maison où je vois tant de belles choses. Ah! monsieur, s'écria-t-elle, si la moindre partie de leur valeur étoit à moi, je me croirois trop riche.... Mais, encore un coup, ne restez pas plus long-tems ici; car il va revenir dans la minute!.... Qu'appréhendez-vous donc? interrompit notre héros : pourra-t-il condamner un trait d'humanité aussi louable que le vôtre? Hélas! dit-elle, c'est un homme bien étrange; il ne ressemble en rien aux autres : il n'en veut fréquenter aucun; il les déteste tous; il ne sort presque point, & ne va jamais que la nuit, de peur d'en rencontrer. Mais on craint également de le voir; car son seul aspect est suffisant pour effrayer quiconque ne l'a point déjà vu. On l'appelle, dans le pays, *l'homme de la montagne*, parce qu'il s'y promène volontiers la nuit; & le diable même n'est pas

plus redouté par le peuple.... Et je crains toute sa fureur, s'il faut qu'il vous rencontre ici!

Partons, monsieur, dit en frémissant Partridge; je ne sens plus de froid, & me voilà prêt à vous suivre : n'irritons pas le maître de cette bonne femme ; elle pourroit s'en ressentir, &..... croyez-moi, monsieur, partons...... la nuit est admirable..... Et voyez-vous ces pistolets tout le long de la cheminée?..... ils sont chargés, sans doute.... & qui sait.... Tais-toi, lui dit Jones, en le regardant de travers: je te garantis de toute espece de danger.... Oh! quant à cet article, interrompit la vieille, il n'a jamais fait de mal à personne : s'il a des armes, c'est pour sa sûreté : cette maison a déjà soutenu plus d'un siege, & depuis quelques nuits nous avons cru entendre des voleurs. A mon égard, je nepuis conce voir qu'il n'ait pas encore été assassiné dans ses promenades nocturnes. Il ne le doit sans doute qu'à la crainte qu'il a répandue dans l'esprit du peuple, & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois cru, lui dit Tom, à la vue des raretés qui ornent cet appartement, que votre maître étoit un voyageur. Aussi l'a-t-il été, répondit la vieille, & même très-fameux: il est peu d'hommes plus savans que lui; & je soupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour, Mais, quelle que soit la cau-

se du train de vie qu'il a choisi, il est sûr que depuis trente ans passés que je le sers, il n'a pas dit quatre mots à personne.

Le plaisir de parler avoit fait oublier à la bonne femme que son maître pouvoit arriver à chaque instant ; & celui de s'entretenir d'un homme si extraordinaire, rendoit Jones aussi abondant en questions, que Partridge en bonnes raisons pour déloger au plutôt; lorsque la vieille, en pâlissant tout-à-coup, s'écria qu'elle entendoit le signal de son maître, & qu'au même instant une autre voix fit entendre ces mots: *Allons, vieux coquin, où est ton argent? montre-nous tous tes trésors, traître, ou je te brûle la cervelle!....*

Grand Dieu! s'écria la vieille, c'est sûrement quelque voleur qui vient d'attaquer mon maître.... Hélas! que faire? ô Dieu! que vais-je devenir?... Que faire? s'écria Jones: ces pistolets sont-ils chargés? Hélas! non, monsieur.... Au nom du ciel, ne nous massacrez point! (La bonne femme n'avoit point alors meilleure opinion de ceux du dedans que de ceux du dehors.) Tom ne daigna pas lui répondre; mais, en se saisissant d'un vieux sabre très-large, qui pendoit à la tapisserie, il vola au secours du solitaire, qu'il trouva terrassé par deux hommes, auxquels il demandoit la vie. Tom ne leur fit aucunes questions : mais il tomba si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre, que les voleurs, peu disposés à cette attaque,

ſe hâterent de lâcher priſe, & de ſe ſauver, en roulant, juſqu'au bas de la montagne.

Jones, après les avoir reconduits quelques pas, revint au vieux ſolitaire, qu'il trouva preſque ſans ſentiment, & qu'il fit revenir, en lui marquant combien il prenoit part à ſon malheur, au cas qu'il fût auſſi bleſſé qu'on le pouvoit craindre.

L'homme de la montagne ouvrit les yeux, fixa quelques inſtans notre héros, & s'écria, en ſoupirant.... Non, monſieur! non, mes bleſſures ſont peu de choſe, & je rends graces à votre pitié.... J'apperçois, monſieur, lui dit Tom, que vous n'êtes pas ſans ſoupçons ſur le compte des perſonnes mêmes qui ont eu le bonheur de vous être ici de quelque ſecours: je ne puis même abſolument vous condamner. Raſſurez-vous pourtant; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été aſſez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces bois: le froid de cette nuit nous avoit fait chercher quelque ſoulagement chez vous; & nous allions partir, lorſque vos cris nous ont fait voler à votre défenſe. Voilà votre arme, monſieur; c'étoit uniquement pour vous ſervir que je m'en étois emparé: je n'en ai plus beſoin; daignez, s'il vous plaît, la reprendre.

Le bon vieillard, après avoir repris ſon ſabre teint du ſang de ſes ennemis, jeta un regard de ſurpriſe & d'admiration ſur notre

héros, poussa un long soupir, & s'écria : Pardon ! pardon, jeune étranger ! je ne fus pas toujours si défiant, & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc graces au ciel, lui dit Jones: c'est lui seul qui vous a préservé. Quant à moi, vous ne me devez rien : l'humanité vouloit que je vous secourusse ; j'aurois fait pour un autre ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous envisage un peu mieux, lui dit le vieux solitaire !... Quoi ! vous êtes homme, & vous connoissez la pitié ?..... Oui, je commence à sentir que cela peut être. Venez, entrez dans ma chaumiere : c'est à vous que je dois la vie.

La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inspiroit son maître, & celle qu'elle ressentoit pour lui : Partridge étoit, s'il est possible, encore plus effrayé. L'une pourtant, lorsqu'elle vit son maître accueillir ainsi Tom, commença à se rassûrer : mais l'autre n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'étrange habillement de cet homme, que sa terreur ne connut plus de bornes.

A dire vrai, l'air & l'accoûtrement du solitaire auroient eu droit de troubler une ame plus ferme. Figurez-vous la taille la plus haute & la plus décharnée, une barbe de patriarche unie aux traits les plus marqués de la décrépitude, le tout enveloppé d'une simarre de peau d'âne, & surmonté d'un très-gros bonnet d'ours.... c'est à peu près le portrait de l'hermite.

Je crains fort, messieurs, leur dit-il, dès qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rien à vous présenter maintenant qui soit digne de vous; mes provisions sont médiocres & journalieres. Je puis cependant vous offrir un doigt d'excellente eau-de-vie, que je conserve très-soigneusement depuis trente ans. Tom se disposa poliment d'en boire; & la douceur de son caractere ayant achevé d'établir la confiance dans l'esprit de son hôte, le solitaire lui demanda par quel hasard un homme du rang dont il paroissoit être, se trouvoit égaré à pareille heure, & sur-tout à pied, dans des lieux si déserts?

Souvent les apparences sont trompeuses, répondit Jones; & je ne suis pas plus ce que vous me croyez être, qu'en état de vous dire au vrai dans quels lieux je vais maintenant.

Quel que vous puissiez être, & quels que soient vos desseins, lui dit le vieil hermite, je ne me sens pas moins dans l'impossibilité de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup, repliqua Tom, vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hasardant pour son prochain un bien que l'on n'estime plus? Rien n'est maintenant à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché, jeune homme, répondit l'inconnu, qu'à l'âge où je vous vois, vous

ayez d'aſſez fortes raiſons pour vous croire ſi malheureux.

Oui! je le ſuis, je le ſuis en effet, monſieur! s'écria Jones; & perſonne ne le fut jamais davantage. C'eſt ſans doute un ami, peut-être une maîtreſſe, qui vous cauſent tant de regrets?

Ah! quels mots oſez-vous prononcer? lui dit en ſoupirant notre héros. Un ſeul de ces malheurs eſt beaucoup plus que ſuffiſant pour déchirer un cœur auſſi ſenſible que le mien.....

J'ai tort, ſans doute, interrompit promtement le vieillard: pardon, ſi, trop indiſcrettement curieux, j'ai haſardé de vous déplaire. Hélas! je ne ſaurois vous condamner, s'écria Jones, & je vais peut-être riſquer de vous déplaire auſſi.

Tout ce que je vois en ces lieux, votre genre de vie, les raiſons peu communes qui ſans doute vous l'ont fait embraſſer, la peur que d'étranges malheurs n'en aient été la cauſe, les bontés que vous daignez me témoigner, & les ſentimens que je me ſens pour vous; tout me force & m'enhardit à vous ſupplier de pardonner à des mouvemens curieux qui m'agitent moi-même.

Le vieil hermite ſoupira encore, & ſe tut quelques momens. Delà regardant Jones avec douceur: J'ai lu, dit-il, jadis, qu'une figure intéreſſante étoit pour celui

qui la porte la meilleure lettre de recommandation ; & dans ce cas, personne, en vérité, ne fut si bien recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat des hommes, si ce sentiment seul commandoit maintenant à mon cœur ; & la plus grande de mes peines est de ne pouvoir vous prouver que par des mots toute la vivacité de ma reconnoissance. Si l'histoire d'un malheureux vous paroît digne de votre curiosité, je suis prêt à la satisfaire, & avec d'autant moins de répugnance, que je n'entrevois que trop une espece de conformité dans nos fortunes, qui joint la pitié la plus tendre aux autres sentimens que j'ai si justement conçus pour vous.

Le solitaire alloit commencer son histoire, lorsque Partridge, un peu remis de ses terreurs, crut, pour se rétablir entiérement, ne devoir point laisser oublier cette eau-de-vie de trente ans, si vantée l'instant auparavant par son hôte. Il s'en laissa patiemment verser rasade ; après quoi l'hermite parla ainsi.

CHAPITRE X.

Histoire de L'HOMME DE LA MONTAGNE.

JE suis né en 1658, dans un village du comté de Sommerſet. Mon pere étoit ce qu'on appelle un bon gentilhomme-fermier. Il avoit en propriété un petit bien d'environ 300 livres ſterling de revenu, & en avoit pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence & ſon économie l'euſſent mis en état de vivre avec beaucoup d'aiſance, s'il n'avoit pas eu une méchante femme, &, qui pis eſt, une folle, qu'il ſe vit enfin forcé de confiner preſque abſolument dans l'intérieur de ſa maiſon, plutôt que de riſquer de ſe voir ruiner en peu de tems par ſes extravagances.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantipe*.... (c'étoit auſſi le nom de la femme de Socrate, interrompit Partridge...) Il en eut, dis-je, deux enfans, dont j'étois le plus jeune. Le plus cher deſir de mon pere étoit de nous donner une bonne éducation; mais mon ainé, qui, malheureuſement pour lui, étoit le bijou de ma mere, crut toujours devoir ſe diſpenſer de rien apprendre: deſorte qu'après avoir paſſé ſans fruits cinq ou ſix années à l'école, mon pere, averti par ſon maî-

tre de l'incapacité volontaire du disciple, se vit forcé de le retirer des mains de ce pauvre homme, qu'il plaisoit à ma mere d'appeler le tyran de son fils.

Oh! que j'ai connu de ces meres-là! s'écria Partridge, & qu'elles m'ont fait enrager! De tels parens sont plus dignes d'être fustigés que leurs enfans mêmes. Jones reprocha un peu aigrement au pédagogue son intempérance de langue; & le solitaire continua ainsi :

Mon frere donc, à l'âge de quinze ans, après avoir borné toutes ses connoissances à celle de son fusil & de son chien, étoit parvenu au sublime degré de tuer aussi adroitement un lievre au gîte, qu'une corneille en l'air : grand motif d'admiration pour les paysans de notre village, & de satisfaction pour ma mere!

Le sort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien : il étoit libre, & j'étois sous la férule. Mais je changeai bientôt d'avis. Accoutumé de bonne heure au travail, le travail me devint aisé; il me devint même agréable au point que les jours de fête & de congé étoient pour moi des jours d'ennui. Ma mere, qui s'en apperçut, & qui avoit le désagrément d'entendre vanter mon application & mes progrès par tous les gentilshommes du canton, ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt peut-être à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient

qui croisoit ses desseins par rapport à mon frere, en me rendant la maison paternelle à tel point odieuse, que je demandai à aller à Oxford, où je continuai mes études jusqu'au moment où l'accident le plus fatal, en mettant fin à mes travaux littéraires, devint la source de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions, dans notre collège, un jeune gentilhomme nommé Sir George Gresham, propriétaire d'un très-gros bien, & qui, par le testament de son pere, n'en pouvoit librement disposer qu'à l'âge de vingt cinq ans; mais qui, par la facilité de ses tuteurs, se trouvoit en état de faire une dépense extrêmement considérable pour un écolier.

A travers toutes les mauvaises inclinations que ce jeune homme avoit reçues de la nature, il en étoit une que je puis, sans rien exagérer, appeler diabolique. Son suprême plaisir étoit de ruiner tous les jeunes gens dont la fortune étoit inférieure à la sienne, en les entraînant insensiblement dans des dépenses auxquelles leurs facultés ne pouvoient long-tems subvenir. Plus sa victime avoit acquis quelque degré d'estime dans l'université, soit par les mœurs, soit par la science ou par l'attachement à l'étude, plus le traître étoit enchanté de triompher de sa ruine.

Ma mauvaise étoile voulut que je me trouvasse en liaison avec lui: ma petite réputation s'étoit trop étendue dans Oxford,

pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ses attentions; aussi ne négligea-t-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié. Mon propre penchant concourut bientôt au succès de ses mauvais desseins; car, quoique j'aimasse passionnément l'étude, je commençois à envisager déjà d'autres plaisirs, que je présumois devoir être plus doux. J'étois vif, plein de feu, un peu fier, & mon cœur palpitoit toujours à la vue d'une femme.

Je ne fus pas plutôt des amis de Sir George, que je partageai ses plaisirs. Aussi vain sur cette nouvelle scene, que je l'étois sur l'autre, je me serois cru déshonoré d'y jouer les seconds rôles; & j'excellai si bien dans les premiers, que jamais débauché d'Oxford ne se fit un nom plus célèbre. Sir George même, aux yeux de l'université, ne passa bientôt plus que pour mon disciple; & ce ne fut qu'à force de protections & de promesses que j'évitai la honte d'être enfin chassé du collège.

Vous croiez aisément, monsieur, que ce nouveau train de vie étoit incompatible avec de nouveaux progrès dans les sciences; & que plus je m'attachois au plaisir, moins je m'appliquois à l'étude. Mais ce n'étoit pas tout.

Mes dépenses étoient parvenues au point d'excéder non seulement la rente qui m'étoit assignée, mais encore les différens sup-

plémens que j'arrachois, pour ainsi dire, de mon pauvre pere, sous mille prétextes supposés. Cependant mes demandes devinrent enfin si importunes, que ce pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite, & que ma mere ne manquoit jamais d'empoisonner encore.

Au lieu d'argent, je ne reçus plus que des remontrances, & les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant, car, pour peu qu'il en eût voulu croire un jeune fou qui prétendoit aller de pair avec Sir George Gresham, le bon homme eût été bientôt sur la paille.

L'état horrible où je me trouvai alors, est au-dessus de toute expression. Je n'ouvris les yeux que pour me voir environné d'abymes, & pour chercher en vain quelque sentier qui pût m'en garantir.

Tel étoit le grand art de Sir George? C'est ainsi qu'après avoir étouffé, en naissant, vingt de ses condisciples, le barbare insultoit encore à la chûte des petits *phosphores* (c'étoit son expression] qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête se trouva bientôt aussi dérangée que ma fortune. Je ne vis rien de criminel que je ne fusse en état d'affronter pour me relever de ma chûte. Le projet d'attenter sur moi-même devint même l'objet le plus sérieux de mes réflexions; & je l'aurois sans

doute effectué, si une autre idée tragique, peut-être non moins criminelle, ne fût venue tout-à-coup m'en distraire.... Ici le solitaire hésita s'il devoit poursuivre ; puis il s'écria tout-à-coup : Oui, je proteste, à la face du ciel, qu'après les pleurs & les regrets que m'a coûté ce crime, je n'ose me flatter de l'avoir encore expié.... Jugez-en & par mes remords & par ma honte, en vous le racontant.

Jones, attendri, pria le solitaire de supprimer de son récit tout ce qui pourroit renouveller trop vivement ses peines. Partridge, au contraire, le pressa de tout dire, en protestant de sa discrétion ; & le pédagogue alloit essuyer une nouvelle mercuriale de la part de son maître, lorsque le vieillard continua ainsi.

J'avois un camarade qui, quoique jeune, étoit aussi honnête & aussi rangé que je l'étois devenu peu. Il avoit poussé ses épargnes jusqu'au point d'avoir amassé quarante *guinées*, qu'il conservoit dans son secretaire. Je saisis l'instant de son sommeil pour en prendre la clef, que je remis dans sa poche, après m'être emparé de son petit trésor.

Les voleurs timides se perdent presque toujours par trop de précautions : c'est ce qui m'arriva. Si j'eusse simplement brisé la serrure du secretaire, peut-être n'aurois-je pas été plus soupçonné qu'un autre. Mais, comme il étoit clair que le voleur s'étoit servi de

la clef du volé, on ne pouvoit jeter les yeux que ſur celui qui partageoit ſa chambre. Mon camarade étoit timide, moins fort & moins âgé que moi : il n'oſa m'accuſer en face; mais, après avoir raconté le fait au vice-chancelier du collège, il ne lui fut pas difficile d'obtenir un decret contre celui de tous les écoliers dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureuſement pour moi, je ne couchois point cette nuit au college. J'avois un rendez-vous à Witing, avec une jeune perſonne que j'aimois; & nous revenions enſemble le lendemain matin à Oxford, lorſque, inſtruit par un de mes amis de ce qu'on diſoit ſur mon compte, je pris le parti de n'y pas rentrer.

Je propoſai à ma compagne d'aller à Londres; & ce n'étoit pas ſon avis. Mais dès qu'elle eut vu mon argent, elle ſe montra plus docile.

Vous jugez aiſément, que, dans cette ville, & en ſi bonne compagnie, je vis bientôt la fin de mes finances; & que ma ſituation ne tarda pas à devenir plus déplorable encore que ci-devant. Je vivois du moins à Oxford : tout me manquoit à Londres; & je n'enviſageois point de reſſources. Pour comble de malheurs, j'étois devenu paſſionnément amoureux de ma maîtreſſe, & ſes beſoins étoient égaux aux miens. Voir ſouffrir une amante, être dans l'impuiſſance

de la ſoulager, ſentir en même tems que c'eſt à ſon amant ſeul qu'elle a droit d'imputer ſes peines, eſt peut-être la ſituation la plus horrible qu'il ſoit poſſible d'imaginer; & pour bien l'imaginer, il faut l'avoir ſentie.

Ah! monſieur, interrompit Jones, je le crois; je le ſens; je vous plains de toute mon ame. Pénétré de cette idée, Tom, après quelques tours de chambre, vint ſe raſſeoir, demanda pardon à ſon hôte, & s'écria: Graces au ciel! j'ai du-moins ſu me garantir de ce comble d'horreur.

Cette cruelle circonſtance, continua le ſolitaire, aggrava tellement les ennuis de ma ſituation préſente, qu'elle me devint abſolument inſupportable. Je ſouffrois pourtant toutes les extrêmités de ma propre miſere, avec bien moins de peine que je n'en reſſentois lorſque l'impoſſibilité même me mettoit hors d'état de ſatisfaire à la moindre fantaiſie de mon amante. Eh! quelle amante encore! Tous mes amis avoient été les ſiens!... N'importe; mon aveuglement, ou plutôt ma fureur, allerent juſqu'au point de vouloir en faire ma femme; mais, à l'entendre, elle ne pouvoit ſe réſoudre à m'expoſer juſqu'à ce point au ridicule dont je me couvrirois aux yeux du monde. Ce fut ſans doute auſſi par un principe de compaſſion des peines que je prenois pour la faire ſubſiſter, qu'elle ſe détermina enfin à me ſoulager d'un fardeau ſi peinible, en ſe livrant à l'un de ſes

anciens amans d'Oxford, & sur les poursuites duquel on vint un matin m'enlever, pour me jeter dans un cachot.

Je commençai alors à réfléchir sur les égaremens de ma vie, sur les forfaits dont je m'étois rendu coupable, sur les infortunes que je m'étois attirées par ma faute, & sur les chagrins cuisans que j'avois causés au plus digne des peres. Lorsqu'à toutes ces réflexions accablantes vint se joindre le souvenir de ma maîtresse & de sa perfidie, l'horreur que je me sentis pour moi-même, me saisit au point de me faire envisager la vie comme un supplice.

Le tems des *assises* [1] arrivé, je fus transféré à Oxford, où, pour recevoir ma condamnation, je n'avois besoin que d'un accusateur. Mais, contre toute attente, il ne s'en présenta point : ensorte que, les *sessions* finies, je me vis pleinement absous. Mon camarade, à ce que j'ai su depuis, avoit quitté Oxford; &, soit par indolence ou par quelqu'autre motif que j'ignorois, s'étoit peu embarrassé de cette affaire.

Ici, dit l'auteur anglois, le solitaire, encore une fois interrompu par Partridge, jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le lecteur à en faire autant.

---

[1] Celui où les Commissaires s'assemblent pour juger les criminels.

CHAPITRE IX.

Suite de l'histoire de L'HOMME DE LA MONTAGNE.

J'AVOIS enfin recouvré ma liberté, reprit le vieillard; mais j'avois perdu ma réputation, ainsi que mon repos: car la différence est grande entre un homme absous faute de preuves, & celui qui se sent aussi innocent dans son cœur que dans l'opinion du public. Je me savois coupable: je croyois être tel à tous les yeux, & n'osois regarder personne en face.

En sortant de la ville, l'idée de retourner chez mon pere, & de me jetter à ses pieds pour en obtenir mon pardon, me passa par l'esprit. Mais comment soutenir ses regards? comment calmer une mere implacable, & m'exposer à vivre avec tant témoins de mon infamie?

Je retournai donc à Londres, l'asyle le plus sûr de la douleur ainsi que de la honte, sur-tout pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'est là qu'un infortuné, à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers, environné d'objets dont la succession rapide, laisse à peine le tems d'asseoir un regard, & d'arrêter une pensée; c'est là,

dis-je, où ſeul, s'il prétend l'être, un homme peut trouver tous les avantages de la ſolitude, ſans en craindre l'ennui; qu'il peut être, à ſon gré, ſeul & en compagnie, ſuivre ſon goût, agir & vivre à ſa maniere, ſans être remarqué qu'autant que ſes intérêts ou ſa fantaiſie l'exigent.

Mais, comme aucun bien dans la nature n'eſt exemt des maux néceſſairement attachés au bien même, diſons auſſi que cette extrême diſſipation des grandes villes, en rendant ceux qui les habitent preſque étrangers les uns aux autres, a de cruels inconvéniens pour certaines perſonnes; j'entends, pour celles qui ſe trouvent dans le beſoin. Si vous n'avez pas à rougir vis-à-vis de ceux avec qui vous vivez, n'en étant point connu, quels ſecours en pouvez-vous légitimement attendre? Un homme iſolé peut auſſi aiſément mourir de faim au milieu du marché de Leadenhall, que dans les plus affreux deſerts de l'Arabie.

C'eſt le cas où je me trouvois. Auſſi deſtitué d'amis que d'argent, très-affamé, très-miſérable à tous égards, je rodois un ſoir aux environs du *Temple*, lorſque je m'entendis appeler familiérement par mon nom de baptême. C'étoit un ancien ami de collège, qui avoit quitté Oxford environ un an auparavant la diſgrace que j'y avois eſſuyée. Ce jeune homme, qui s'appeloit Watſon, me combla de careſſes, me té-

moigna tout le plaisir qu'il avoit de me revoir, & me proposa d'entrer au premier cabaret, pour renouveller avec moi l'ancienne connoissance. Je voulus d'abord m'excuser; mais la vivacité de ses instances, & plus encore la faim qui me pressoit, l'emporterent sur mon orgueil; & je crus le mettre à couvert, en lui disant que des emplettes que je venois de faire, avoient absorbé mes finances. Mais M. Watson, après m'avoir reproché mon peu de confiance, me prit par le bras, & me fit entrer dans l'un des plus fameux cabarets de Londres, où, après m'être abondamment rassasié, je me trouvai d'autant plus à mon aise avec lui, que je le croyois moins instruit de ma fatale avanture d'Oxford. Mais quel coup de foudre pour moi, lorsque l'instant après il me complimenta, le verre à la main, sur mon vol des *deux cent guinées*, & sur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire !

Un coup de foudre m'eût paru moins accablant. Je ne songeai pas même à me défendre; je niai seulement que la somme que l'on m'avoit accusé d'avoir prise, fût à beaucoup près si considérable.

J'en suis fâché, répondit Watson; & j'espere qu'une autre fois vous serez plus heureux. Vous pouvez pourtant, si vous voulez m'en croire, vous enrichir avec

moins de danger. Tenez, dit-il, en tirant des dés de sa poche :

Voici les médecins des fortunes malades !

fiez-vous en à mes lumieres, & vous remplirez votre bourse sans craindre le voyage de Tyburn [1]. Dans la position cruelle où je me voyois réduit, j'étois homme à tout faire ; je consentis à tout. M. Watson me pressa alors de l'accompagner dans un brelan voisin, pour essayer ma fortune. Il avoit sans doute oublié combien ma bourse étoit légere ; je le lui rappelai, en le priant, au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer, de me prêter quelqu'argent, pour me mettre en état de jouer. Eh, fi donc ! s'écria-t-il ; de quel monde venez vous ?.... Je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoissez mal ce pays-ci.

On avoit apporté la carte, & mon homme se disposoit à sortir. Payez du moins ma part, lui dis-je : vous savez que je suis sans argent. Bon ! me dit-il ; qu'importe ? demandez hardiment crédit .... ou plutôt .... non, demeurez .... je vais descendre le premier. Tenez, voilà ma part sur la table : prenez-la, pour la donner,

---

[1] C'est la Grève de Londres.

comme si c'étoit la vôtre, au cas que l'on vous arrête en passant. Je ne suis point embarrassé de ma sortie, & je vous attends au coin de la rue.

Cet expédient ne me plaisoit guere, je le lui marquai, en le priant très-instamment de payer le tout, & de ne pas m'exposer à quelque avanie. Il me jura qu'il ne lui restoit pas un demi schelling dans sa bourse; & je me vis forcé d'en passer par ce qu'il voulut.

Il descendit alors, & je l'entendis crier d'un ton ferme à un garçon du cabaret, qu'il rencontra sur l'escalier, que la dépense étoit sur la table. Heureusement que ce garçon montoit plus haut, d'où l'on sonnoit très-fort: je saisis ce moment pour déloger à mon tour, & je trouvai Monsieur Watson qui m'attendoit à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu, où je ne fus pas peu surpris de voir Watson, ainsi que les autres joueurs, étaler sur la table une très-grosse somme en or. Chacun de ces messieurs arrangeoit & contemploit son propre tas comme un appât fait pour attirer bientôt celui de son voisin, qu'il regardoit déjà comme destiné à grossir bientôt le sien.

Tous les caprices de fortune dont je fus témoin, seroient trop longs à raconter. Des monts d'or en un instant réduits à rien,

& s'élevant au même inſtant à quatre pas de là, le riche tout-à-coup devenu pauvre, & le pauvre enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inſpirer le mépris des richeſſes, & l'incertitude de leur durée, que tous les argumens des philoſophes.

Quant à moi, après avoir plus d'une fois vu centupler mon modique tréſor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un ſeul coup de dé. M. Watſon lui-même, après avoir longtems éprouvé les caprices de la fortune, déclara en ſe levant tout-à-coup, avec quelqu'émotion, qu'il avoit perdu cent guinées, & qu'il ne *tenoit* plus. Il voulut enſuite me remener à notre cabaret : je le refuſai net, & même avec quelque dépit, après le tour qu'il m'avoit joué, avec ſes poches pleines d'argent, & qu'à plus forte raiſon il me joueroit encore après avoir (diſoit-il) tout perdu. Miſere ! me répondit cet homme ſingulier : je viens d'emprunter deux guinées à mon ami ; en voilà une à ton ſervice. Il me la mit en effet dans la main, & je n'eus garde de me faire preſſer davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maiſon d'où nous étions ſortis ſi mal. Que je connoiſſois peu ce monde là ! Le garçon, dès qu'il nous vit paroître, nous accueillit le chapeau à

la

la main, & parut à peine oser nous demander si nous n'avions pas oublié de payer, en sortant, la petite dépense de l'après-midi. J'affectai quelque surprise de notre distraction; je tirai négligemment ma guinée de ma poche, & lui dis, en riant, de se payer.

M. Watson ordonna le souper le plus extravagant. Il s'étoit contenté, deux heures auparavant, du vin le plus commun: le *Bourgogne* le mieux choisi étoit à peine alors digne de lui.

Notre compagnie se trouva bientôt augmentée d'une partie des joueurs que nous venions de quitter, qui tous mangeoient très-peu, & ne buvoient pas davantage, mais qui servoient & faisoient boire abondamment de jeunes arrivés avec eux, & dont on croyoit devoir échauffer la tête pour les piller d'autant plus aisément. C'est ce qui fut exécuté sans miséricorde. J'eus même le bonheur d'avoir part au butin, quoique je n'eusse pas encore l'honneur d'être initié dans les mysteres de cette honnête compagnie.

Je n'oublierai jamais un trait qui me frappa singuliérement ce soir-là. La table étoit couverte d'or; mais ce même or diminua tellement par degrés, que vers

quatre heures du matin à peine y pouvoit-on compter quatre guinées. Ce qui me ſurprit encore plus, c'eſt que chacun, excepté moi, exagéroit très-douloureuſement ſes pertes.



CHAPITRE XII.

Suite de l'histoire de L'HOMME DE LA MONTAGNE.

MON associé me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il m'initia dans la confrairie de tous les escrocs de la ville ; & je m'attachai si bien à leur plaire, que je fus bientôt instruit de la plupart de leurs secrets : j'entends, de ces tours ordinaires, de ces finesses d'usage pour dépouiller le vulgaire des dupes : car il en est d'un genre plus sublime, & réservés aux profès de la société, à ceux enfin, qui, par la sagesse de leur conduite, ont mérité d'être à la tête de la profession. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes espérances : j'avois trop de penchant pour le vin ; & le feu naturel de mes passions m'interdisoit les grands succès dans un art qui exige autant de sang-froid que l'étude de la philosophie la plus profonde.

M. Watson, avec qui je vivois dans la plus grande intimité, avoit à-peu-près les mêmes foiblesses ; ensorte qu'au lieu de fonder solidement sa fortune comme la plupart de ses camarades, il étoit alternativement riche & gueux ; & souvent dans

le cas, lorſqu'il jouoit au cabaret, de reſtituer en un quart-d'heure tout le butin qu'il avoit fait pendant huit jours ſur les dupes de ſa connoiſſance.

Notre ſociété dura pourtant deux ans, pendant leſquels j'éprouvai toutes les viciſſitudes de la fortune, aujourd'hui nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes, le matin vêtu comme un duc, le ſoir comme un cocher.

Un jour, en revenant du jeu, où j'avois été ruiné de fond en comble, le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite rue voiſine, me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filous : curieux ſeulement des cauſes de cette rumeur, je ſuivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit, diſoit-on, d'être attaqué, & bleſſé par des voleurs : il étoit couvert de ſang, & paroiſſoit ſe ſoutenir à peine. Malgré tout mon dérèglement, l'humanité me retrouva ſenſible : l'état de ce malheureux me toucha ; je courus lui offrir mes ſervices. Il me pria, en me remerciant, de le conduire au cabaret le plus voiſin, & d'y faire appeler un chirurgien. Je le pris dans mes bras : la taverne où nous tenions nos aſſiſes ordinaires ſe trouvoit la plus voiſine ; je l'y fis entrer. Le haſard y avoit amené un chirurgien que je priai de viſiter ſes plaies ; & j'eus le plaiſir de lui

entendre assurer qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le chirurgien, après avoir achevé le pansement avec autant de promtitude que d'adresse, demanda au blessé en quel quartier de Londres il demeuroit. Celui-ci répondit que n'y étant arrivé que le matin même, il avoit laissé son cheval à une auberge, dans *Picadilly ;* qu'il n'avoit pas encore pris d'autre logement, & qu'il n'avoit presqu'aucunes connoissances dans la ville.

Cet honnête chirurgien, dont le nom ne me revient pas maintenant, quoiqu'il commence par une *R* (1), supérieur dans sa profession, ami des humains ses semblables, & toujours prêt à les secourir, offrit son carrosse au malade, pour le conduire à son hôtellerie, & lui dit en même tems à l'oreille, *que s'il manquoit d'argent, il en avoit à son service.*

L'inconnu n'étoit point alors assez à lui-même pour le remercier dignement de ses offres : ce bon vieillard m'avoit envisagé ; jugez de ma surprise, en le voyant tout-à-coup renversé sur sa chaise, s'écrier d'une voix mourante, ô mon fils ! ô mon fils !

(1) On sent ici la finesse avec laquelle l'Auteur anglois loue un chirurgien qui lui a probablement rendu quelque service.

Cet accident ne fut d'abord attribué qu'à l'extrême quantité de sang que l'étranger avoit perdu. Je fus le seul qui ne s'y trompa point. Malgré mes longues dissipations, la nature me retraça dans le moment des traits que je chérissois encore.... Je me précipitai sur l'inconnu : ses lèvres pâles & livides, son front glacé par le froid de la mort, tout fut en un instant couvert & réchauffé par mes vives caresses.

Je tire le rideau sur une scene que je voudrois en vain décrire. Je n'avois pas encore, ainsi que l'inconnu, totalement perdu connoissance : mais la surprise & l'effroi que causerent à la fois dans mon cœur une rencontre aussi frappante qu'imprévue, agirent tout-à-coup si puissamment sur moi, que j'ignore totalement ce que je devins à mon tour, jusqu'au moment, où, me sentant pressé par les embrassemens les plus tendres, je me trouvai dans les bras de mon pere.

Plus cette reconnoissance intéressoit l'assemblée, & plus l'affluence des spectateurs gênoit les acteurs principaux. Nous ne songeâmes qu'aux moyens de nous en débarrasser. Mon pere ne se fit plus presser d'accepter la voiture du chirurgien : je le suivis à son auberge.

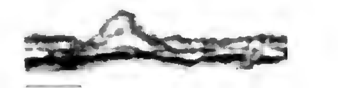
Dès que nous fûmes seuls, il me reprocha tendrement l'oubli que j'avois fait de

lui, ne me dit rien de mon crime d'*Oxford*, m'annonça la mort de ma mere, & me pressa de retourner avec lui dans la province. L'incertitude de votre sort, me dit-il, en soupirant, n'a fait que trop long-tems tout le supplice de ma vie : j'ignore même, hélas ! si j'ai plus craint, que je n'ai souhaité votre mort.

Il m'apprit qu'un gentilhomme de notre voisinage avoit depuis peu ramené son fils de Londres : que c'étoit par lui qu'il avoit su le genre de vie que j'avois embrassé ; & que l'espoir seul de m'en retirer avoit été l'objet de son voyage. Il bénissoit enfin le ciel de l'accident fatal qui avoit menacé sa vie, puisqu'il avoit la consolation de la tenir de moi, & celle de retrouver dans son fils des sentimens d'humanité mille fois plus chers à son cœur, que tous les devoirs que j'eusse pu lui rendre, s'il eût mieux été connu de moi.

Je n'étois pas assez totalement perverti pour n'être pas sensible aux bontés d'un tel pere : moins je m'en sentois digne, plus mon cœur en étoit attendri. Je consentis à tout ; & la joie de ma conversion, jointe aux soins assidus de l'habile homme qui avoit entrepris sa guérison, le mit en peu de jours en état de soutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon pere pendant sa maladie. Je sortis, la veille de notre



départ, pour aller prendre congé de mes amis, & sur-tout de M. Watson, qui s'épuisa en longs raisonnemens pour me détourner d'un devoir qu'il traitoit de pure foiblesse. J'eus même à essuyer les insipides railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me dissuader, disoit-il, de tomber dans un ridicule aussi pitoyable. Mais je tins bon; j'abrégeai les adieux, je courus rejoindre mon pere, & je goûtai enfin le plaisir de revoir ma patrie.

A peine y avois-je passé quinze jours, que mon pere me sollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il étoit le maître. Mais un établissement de cette nature n'étoit pas compatible avec mes inclinations. Je n'avois déjà que trop connu l'amour; & peut-être avez-vous déjà passé, ainsi que moi, par toutes les extravagances de cette passion aussi tendre que violente..... Ici le vieux solitaire s'arrêta un instant, en regardant fixement Tom Jones, dont la physionomie, en moins d'une minute, changea six fois du blanc au rouge. Sur quoi l'hermite, sans paroître y faire attention, continua ainsi son histoire.

Sûr d'une vie aussi douce qu'aisée, je me plongeai de nouveau dans l'étude. Mes livres favoris étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie philosophie, science aujourd'hui décriée par

bien des gens, comme la chimere la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les ouvrages d'Ariſtote & de Platon, & le reſte des tréſors que nous a laiſſés l'ancienne Grèce, comme ce que l'eſprit humain a pu produire juſqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres penſans.

Ces auteurs, quoiqu'ils ne m'enſeignaſſent aucun des moyens par leſquels les hommes puiſſent parvenir à la moindre opulence, ou acquérir la moindre autorité ſur leurs ſemblables, m'apprenoient du moins à mépriſer également l'une & l'autre de ces acquiſitions.

Leurs principes, bien ſentis & bien réfléchis, élevent l'ame, lui donnent du reſſort, l'endurciſſent même contre les coups de la fortune. Ils nous inſtruiſent non-ſeulement dans la ſcience de la ſageſſe, mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien ; ils lui répétent ſans ceſſe que la probité ſeule doit être ſon guide, s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelqu'état heureux : en préparant enfin ſon ame à tous les maux de cette vie ; ils la diſpoſent à n'en être jamais accablée.

A cette étude j'en ajoutai une autre, vis-à-vis laquelle toute la philoſophie des païens les plus éclairés peut tout au plus être regardée comme un beau rêve. C'eſt

cette sagesse vraiment divine qu'on cherche vainement ailleurs que dans les livres saints... Oui, c'est là seulement où l'ame, en tous points satisfaite, trouve les assurances d'un bonheur bien plus digne de la fixer, que celui dont le monde peut jamais flatter ses desirs : félicité suprême, dont, sans le secours de la révélation, l'ame humaine la plus sublime n'eût jamais même entrevu l'idée ! Rendons pourtant quelque justice à la philosophie : elle nous rend plus sages ; mais la religion nous rend meilleurs : l'une éleve & fortifie l'ame ; mais l'autre la dompte & l'adoucit. L'une nous concilie l'estime des hommes, l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur : l'une enfin ne promet qu'une félicité passagere, l'autre l'assure pour jamais.... Je crains pourtant, interrompit le bon hermite, d'épuiser votre patience, en m'étendant si fort sur une matiere....

Oh ! point du tout, s'écria Partridge : Dieu nous garde d'être ennuyés de si bonnes choses.

J'avois passé, continua le vieillard, environ quatre années d'une façon si agréable & si consolante pour moi, lorsque je perdis le meilleur & le plus aimé des peres. Ma douleur fut inexprimable. J'abandonnai mes livres, & me livrai pendant un mois entier à mes regrets & à mon désespoir. Le tems, seul médecin des ames,

m'apporta pourtant enfin quelque consolation.... Oh! sans doute, interrompit Partridge : *tempus edax rerum*.... Mes études, que je repris, continua l'hermite, acheverent de me guérir : car la philosophie, encore un coup, & la religion, peuvent être regardées comme les exercices de l'ame, & lui sont aussi salutaires dans ses afflictions, que les exercices matériels le sont au corps dans ses maladies.

Ma situation n'étoit pourtant plus la même depuis la mort de mon pere : je m'en apperçus chaque jour. Mon frere aîné, qui étoit devenu le maître de la maison, étoit d'un caractere tout différent ; nous ne pûmes vivre long-tems ensemble. Mon extrême mélancolie, jointe à la vie sédentaire que j'avois menée, avoient altéré mon tempérament : les médecins m'ordonnerent les eaux de Bath ; & je saisis cette occasion pour me séparer d'un frere, dont toutes les inclinations étoient diamétralement opposées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée, étant allé me promener le long de la riviere, je trouvai le soleil si brûlant, quoique dans l'arriere-saison, que je jugeai à propos de m'asseoir à l'abri de quelques saules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure, sans entendre quelqu'un au-dessus de moi qui soupiroit & se plaignoit amérement. J'allois me lever, lorsqu'un bruit semblable à celui

d'un corps qui tombe dans l'eau, vint frapper mon oreille. Je criai, j'appelai du secours : un pêcheur accourut, & m'aida à retirer de la riviere un homme, à qui il restoit à peine quelques signes de vie. On le porta dans une maison voisine, où je le laissai entre les mains d'un apothicaire, qui demeuroit à quatre pas de là, avec ordre de lui donner tous les secours nécessaires, & de le mettre au lit.

J'allai le voir le lendemain de grand matin. Mais quelle fut ma surprise en le reconnoissant pour mon ancien ami Watson !... Bon ! s'écria Partridge : cet homme étoit donc venu à Bath expressément pour se noyer ?

C'est ce que vous allez savoir, reprit en souriant le bon vieillard....

Mais s'il n'est point las de parler, l'auteur est las d'écrire : reposons-nous un instant, en attendant que le bon-homme achève, ainsi que vous allez l'entendre.



CHAPITRE XIII.

Suite & conclusion de l'histoire de L'HOMME DE LA MONTAGNE.

MONSIEUR Watson m'apprit en peu de mots, & sans aucuns détours, qu'après avoir essuyé différens revers de fortune, il s'étoit trouvé si dépourvu de toute espece de ressources, qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

Je tâchai de combattre de mon mieux le principe infernal du paganisme qui autorise, en quelque façon, le *suïcide :* je rassemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un païen même, en lui démontrant son erreur. Mais je parlois en vain. Watson, après m'avoir regardé quelque tems d'un œil tranquillement sinistre, ouvrit enfin la bouche pour me dire que j'étois bien changé depuis notre séparation; que nul de nos évêques ne prêchoit avec plus d'onction que moi; mais que, si quelqu'un n'avoit pas cent *guinées* à lui prêter dans la journée, il savoit bien ce qui lui restoit à faire.

Oui, je suis bien changé, lui dis-je; j'ai connu mes égaremens, j'ai su m'en repentir : il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étois même convaincu que la somme

à laquelle vous attachez le prix de votre vie, pût en effet rétablir vos affaires, & ne dût pas être hasardée sur une carte ou sur un coup de dé, je serois peut-être homme à vous l'offrir.

M. Watson, que le commencement de mon discours avoit presque assoupi, réveillé par ces derniers mots, se leva tout-à-coup, me serra dans ses bras, m'appela mille fois son pere, & tenta de me convaincre qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu, après en avoir été si cruellement maltraité. Non, non, s'écria-t-il, que l'on me mette seulement en état de reparoître décemment dans le monde, & d'y choisir une profession honnête: si la fortune me séduit, & me trahit encore, je le lui pardonne.

Je confirmai M. Watson dans des dispositions si louables, & dont la sincérité m'étoit pourtant encore un peu suspecte. Il me les confirma par mille sermens; & je lui donnai un billet de cinquante livres *sterling*, avec promesse de lui apporter le reste en argent le lendemain dans la matinée.

Mais en entrant dès l'après-dînée même, sans être annoncé, dans sa chambre, concevez mon étonnement, lorsque je le trouvai jouant aux cartes sur son lit, & livrant mon billet de cinquante *guinées* pour vingt-cinq à son antagoniste !....

Watson étoit confondu....... J'ai voulu

faire une derniere épreuve, me dit-il, & je ſuis enfin convaincu que mon *guignon* ne peut ſe démentir : je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi ſur vos bontés, & je vous réitere mes promeſſes : vous pouvez déſormais, mon cher ami, compter ſur leur ſtabilité.

Jugez combien j'avois lieu d'y compter ! je complettai pourtant la ſomme que j'avois promiſe, & reçus d'autant plus malgré moi ſon billet, qu'il ſembloit m'ôter le mérite de l'avoir obligé auſſi gratuitement que je penſois le faire.

Notre converſation fut alors interrompue par l'arrivée de l'apoticaire, qui, ſans s'informer de l'état du malade, n'eut rien de plus preſſé que de nous annoncer une très-grande, très-intéreſſante nouvelle, & dont lui ſeul, diſoit-il, venoit d'être informé. Le duc de Monmouth étoit débarqué dans l'oueſt d'Angleterre avec une armée hollandoiſe; une autre flotte formidable croiſoit à la hauteur de *Norfolk*, & cherchoit à y tenter une deſcente pour favoriſer l'entrepriſe du duc par une puiſſante diverſion.

Les événemens de cette nature font ordinairement taire les intérêts particuliers. J'étois attaché à la religion & au gouvernement de mon pays : le roi ſembloit menacer l'une & l'autre. Convaincu que Monmouth, qui venoit, diſoit-on, les défendre, feroit bientôt ſuivi de tous les zélés anglicans, je

me déterminai à le joindre. Watſon, par différens motifs peu néceſſaires à détailler, prit la même réſolution; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige, & allâmes offrir nos ſervices au duc, à Bridgewater.

Le malheureux ſuccès de cette entrepriſe vous eſt ſans doute auſſi connu qu'à moi.

J'echappai avec M. Watſon de la déroute de Sedgemore, où j'avois été légérement bleſſé. Après avoir erré long-tems dans le comté d'Exeter, nous trouvâmes enfin, dans un endroit peu habité, une vieille femme qui nous retira dans ſa cabane, & panſa ma bleſſure.

M. Watſon me quitta le lendemain, ſous prétexte d'aller chercher quelques proviſions à Cullumpton; & j'attendois ſon retour avec toute l'impatience & l'inquiétude de l'amitié, lorſque je me vis enveloppé & ſaiſi par un détachement de cavalerie du parti du roi Jacques.

En déplorant mon ſort, je déplorois celui de mon ami, qui, ſuivant mes craintes, ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les cavaliers ennemis, au nombre de ſix, m'avoient déjà lié, & me traînoient hors de la cabane, pour me conduire dans une priſon de Taunton. Mais quel coup de foudre pour moi, lorſqu'en mettant le pied hors de la porte, j'apperçus Watſon au milieu des ſoldats qui

gardoient les dehors de la maiſon ! Le perfide m'avoit trahi & vendu aux royaliſtes, dans l'eſpoir d'obtenir ſa grace... Pardonnez à l'horreur que cet affreux ſouvenir jette encore dans mon ame...

Cependant la fortune, par un de ces caprices qui n'étonnent jamais que le vulgaire, ou ceux qui les éprouvent, eut quelque pitié de mon ſort. En entrant dans un chemin creux, aux environs de Willingthon, mes gardes informés qu'un parti de cinquante révoltés étoit à leur ſuite, & alloit tomber ſur eux; il n'en fallut pas davantage pour leur inſpirer une alarme ſi chaude, qu'ils ſe diſperſerent en un moment, & me laiſſerent libre.

Après quelques jours de marche, pendant leſquels les champs ſeuls me fournirent le même lit & les mêmes ſecours que la nature offre aux ſauvages nos ſemblables, le haſard me conduiſit ſur cette montagne, où la ſolitude & l'éloignement apparent de tout commerce avec les hommes, fixerent enfin ma demeure, juſqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre, a mis fin à mes craintes, & m'a permis de retourner, pour la derniere fois, dans ma patrie. J'y ai réglé à l'amiable mes intérêts avec mon frere ; je lui ai cédé tous mes biens, à la charge d'une penſion viagere, qu'il me paie exactement, & qui ſuffit pour ſubvenir à mes beſoins. Tels ſont les principaux événemens de mon hiſtoire, dont le

reste probablement seroit sans intérêt pour vous.

Se peut-il, lui dit Jones, après l'avoir remercié, que vous ayez pu persister si longtems sans ennui dans un pareil genre de vie?

J'ai beaucoup voyagé, repondit le solitaire; mais ces détails particuliers seroient trop longs; le jour commence à luire; vous devez être fatigué; votre ami dort profondément; essayez d'en faire de même, & croyez-vous en sûreté. A mon égard, comme je vous l'ai dit, quoique soumis aux besoins de la nature, je ne les satisfais que lorsque je m'en sens pressé. Le jour naissant me paroît beau; je vais jouir, du haut de ces montagnes, d'un spectacle très-agréable & toujours nouveau pour mes yeux.

Tom, qui n'avoit nul besoin de dormir, pria son hôte de permettre qu'il l'accompagnât dans ses courses. Ils sortirent ensemble, & laisserent le bon Partridge dans les bras du sommeil.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES.
Du Tome Premier.

LIVRE PREMIER.

Contenant à-peu-près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le lecteur au fait de la naissance du héros de l'histoire.

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du capitaine Blifil avec miss Brigite Alworthy.

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. Alworthy dans le cours de deux années, c'est-à-dire, depuis que Tom Jones eut atteint l'âge de quatorze ans jusqu'à seize.

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

LIVRE CINQUIEME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

LIVRE SIXIEME.

Contenant l'eſpace d'environ trois ſemaines.

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'eſpace de trois jours.

LIVRE HUITIEME.

Fin du Tome Premier.

